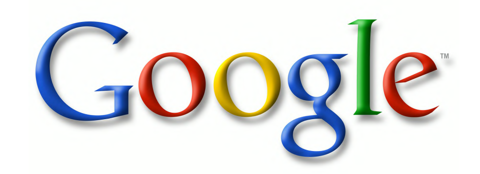





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

167

[illegible]

# SIÆCLE
DE
# LOUIS XV,
TOME SECOND.

# SIECLE
## DE
# LOUIS XV;

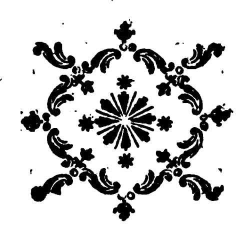
PAR M. DE VOLTAIRE;

Servant de suite au Siecle de LOUIS XIV; du même Auteur.

NOUVELLE ÉDITION,

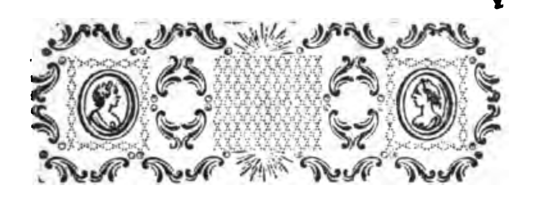
*Purgée de toutes les fautes qui se trouvent dans les précédentes, & considérablement augmentée.*

TOME SECOND.



A LAUSANNE.

M. DCC. LXIX.



# SIECLE DE LOUIS XV.



## CHAPITRE XXIV.

*Entreprise, victoires, défaite, malheurs déplorables du Prince Charles-Edouard Stuard.*

LE Prince *Charles-Edouard* était fils de celui qu'on appellait le Prétendant, ou le Chevalier de *St. George*. On sait assez que son grand-pere avait été détrôné par les Anglais, son bisaïeul condamné à mourir sur un échaffaud par ses propres Sujets, sa quadrisaïeule livrée au même supplice par le Parlement d'Angleterre. Ce dernier rejetton de tant de Rois & de tant d'infortunés, consumait sa jeunesse auprès de son pere retiré à Rome. Il avait marqué plus d'une fois le desir d'exposer sa vie

CHAP. XXIV.

CHAP. XXIV.

pour remonter au Trône de ses peres. On l'avait appellé en France dès l'an 1742, & on avait tenté en vain de le faire débarquer en Angleterre. Il attendait dans Paris quelqu'occasion favorable, pendant que la France s'épuisait d'hommes & d'argent en Allemagne, en France & en Italie. Les vicissitudes de cette guerre universelle ne permettaient plus qu'on pensât à lui; il était sacrifié aux malheurs publics.

Ce Prince s'entretenant un jour avec le Cardinal de *Tencin*, à qui son pere avait donné sa nomination au Cardinalat par un accord fait entr'eux, celui-ci lui dit: „ que ne tentez-vous de passer „ sur un vaisseau vers le nord de l'E„ cosse? votre seule présence pourra „ vous former un parti & une Armée; „ alors il faudra bien que la France „ vous donne des secours „.

Ce Conseil hardi, conforme au courage de *Charles-Edouard*, le détermina. Il ne fit confidence de son dessein qu'à sept Officiers, les uns Irlandais, les autres Ecossais qui voulurent courir sa fortune. L'un d'eux s'adresse à un Négociant de Nantes, nommé *Walsh*, fils d'un Irlandais attaché à la maison *Stuard*. Ce Négociant avoit une Frégate de dix-huit canons, sur laquelle le Prince s'embarqua le 12 Juin 1745, n'ayant pour une expédition, dans la-

quelle il s'agiſſait de la couronne de la Grande Bretagne, que ſept Officiers, environ dix-huit cents ſabres, douze cents fuſils, & quarante-huit mille francs. La Frégate était eſcortée d'un vaiſſeau du Roi de ſoixante-quatre canons, nommé l'Eliſabeth, qu'un Armateur de Dunkerque avait armé en courſe. C'était alors l'uſage que le Miniſtere de la Marine prêtât des Vaiſſeaux de guerre aux Armateurs & aux Négociants qui payaient une ſomme au Roi, & qui entretenoient l'équipage à leurs dépens pendant le temps de la courſe. Le Miniſtre de la Marine & le Roi de France lui-même ignoraient à quoi ce vaiſſeau devoit ſervir. CHAP. XXIV.

Le 20 Juin, l'Eliſabeth & la Frégate voguant de concert, rencontrerent trois vaiſſeaux de guerre Anglais, qui eſcortaient une flotte marchande. Le plus fort de ces vaiſſeaux qui était de 70 canons, ſe ſépara du convoi pour aller combattre l'Eliſabeth; & par un bonheur qui ſemblait préſager des ſuccès au Prince *Edouard*, ſa Frégate ne fut point attaquée. L'Eliſabeth & le vaiſſeau Anglais engagerent un combat violent (*), long & inutile. La Frégate qui portait le petit-fils de *Jacques*

(*) *Du moins c'eſt ce qui m'a été aſſuré par l'un des Chefs de l'entrepriſe.*

CHAP. XXIV.

*II*, échappait & faisait force de voiles vers l'Ecosse.

Le Prince aborda dans une petite Isle presque déserte au-delà de l'Irlande, vers le cinquante-huitieme dégré. Il cingle au continent de l'Ecosse. Il débarque dans un petit canton, appellé le Moidart : quelques habitans auxquels il se déclara, se jetterent à ses genoux; mais que pouvons-nous faire, lui dirent-ils? nous n'avons point d'armes, nous sommes dans la pauvreté, nous ne vivons que de pain d'avoine & nous cultivons une terre ingrate. *Je cultiverai cette terre avec vous*, répondit le Prince, *je mangerai de ce pain, je partagerai votre pauvreté, & je vous apporte des armes.*

*Débarquement du Prince Edouard-Stuard dans une Isle d'Ecosse. Juin 1745.*

On peut juger si de tels sentiments & de tels discours attendrirent ces habitants. Il fut joint par quelques chefs des tributs de l'Ecosse. Ceux du nom de *Macdonall*, de *Lohil*, les *Camerons*, les *Frasers* vinrent le trouver.

Ces tributs d'Ecosse, qui sont nommées *Clans* dans la langue Ecossaise, habitent un pays hérissé de montagnes & de forêts dans l'étendue de plus de deux cents milles. Les trente-trois Isles des Orcades, & les trente du Zerland sont habitées par les mêmes peuples, qui vivent sous les mêmes Loix. L'ancien habit romain militaire s'est con-

*Mœurs & Loix des Montagnards d'Ecosse.*

servé chez eux seuls, comme on l'a dit au sujet du régiment des Montagnards écossais, qui combattit à la bataille de Fontenoi. On peut croire que la rigueur du climat & la pauvreté extrême les endurcissent aux plus grandes fatigues : ils dorment sur la terre, ils souffrent la disette, ils font de longues marches au milieu des neiges & des glaces. Chaque clan étoit soumis à son Laird, c'est-à-dire à son Seigneur, qui avait sur eux le droit de jurisdiction, droit qu'aucun Seigneur ne possede en Angleterre ; & ils sont d'ordinaire du parti que ce Laird a embrassé.

Cette ancienne anarchie, qu'on nomme le droit féodal, subsistait dans cette partie de la Grande Bretagne stérile, pauvre, abandonnée à elle-même. Les habitants sans industrie, sans aucune occupation qui leur assurât une vie douce, étaient toujours prêts à se précipiter dans les entreprises qui les flattaient de l'espérance de quelque butin. Il n'en était pas ainsi de l'Irlande, pays plus fertile, mieux gouverné par la Cour de Londres, & dans lequel on avait encouragé la culture des terres & des Manufactures. Les Irlandais commençaient à être plus attachés à leur repos & à leurs possessions qu'à la Maison des *Stuards*. Voilà pourquoi l'Irlande resta tranquille, & que l'Ecosse fut en mouvement.

CHAP. XXIV.

Depuis la réunion du Royaume d'Ecoſſe à celui de l'Angleterre ſous la Reine *Anne*, pluſieurs Ecoſſais qui n'étoient pas nommés Membres du Parlement de Londres, & qui n'étaient pas attachés à la Cour par des penſions, étaient ſecrettement dévoués à la Maiſon des *Stuards*, & en général les habitans des parties ſeptentrionales, plutôt ſubjugués qu'unis, ſupportaient impatiemment cette réunion, qu'ils regardaient comme un eſclavage.

Les clans des Seigneurs attachés à la Cour, comme des Ducs d'*Argile*, d'*Athol*, de *Queensburi*, & d'autres demeurerent fideles au Gouvernement; il en faut pourtant excepter un grand nombre qui furent ſaiſis de l'enthouſiaſme de leurs compatriotes, & entraînés bientôt dans le parti d'un Prince qui tirait ſon origine de leur pays, & qui excitait leur admiration & leur zele.

Les ſept hommes que le Prince avait menés avec lui, étaient le Marquis de *Tullibardine*, frere du Duc d'*Athol*; un *Makdonal*, *Thomas*, *Sheridan*, *Sullivan*, déſigné Maréchal des Logis de l'Armée qu'on n'avait pas; *Kelli*, Irlandais, & *Strikland*, Anglais.

On n'avait pas encore raſſemblé trois cens hommes autour de ſa perſonne, qu'on fit un étendard royal d'un mor-

ceau de taffetas apporté par *Sullivan*. A chaque moment la troupe grossissait, & le Prince n'avait pas encore passé le Bourg de Fenning, qu'il se vit à la tête de quinze cents combattans, qu'il arma de fusils & de sabres dont il était pourvu.

Il renvoya en France la Frégate sur laquelle il était venu, & informa les Rois de France & d'Espagne de son débarquement. Ces deux Monarques lui écrivirent & le traiterent de *frere*; non qu'ils le reconnussent solemnellement pour héritier des couronnes de la Grande Bretagne; mais ils ne pouvaient, en lui écrivant, refuser ce titre à sa naissance & à son courage. Ils lui envoyerent à diverses reprises quelques secours d'argent, de munitions & d'armes. Il fallait que ces secours se dérobassent aux vaisseaux Anglais qui croisaient à l'Orient & à l'Occident de l'Ecosse. Quelques-uns étaient pris, d'autres arrivaient, & servaient à encourager le parti qui se fortifiait de jour en jour. Jamais le temps d'une révolution ne parut plus favorable. Le Roi *George*, alors était hors du Royaume: il n'y avait pas six mille hommes de troupes réglées dans l'Angleterre. Quelques compagnies du Régiment de *Sinclair* marcherent d'abord des environs d'Edimbourg, contre la petite troupe du Prince; elles furent entierement défai-

CHAP. XXIV.

tes. Trente Montagnards prirent quatre-vingt Anglais Prisonniers avec leurs Officiers & leurs bagages.

*Ses premiers succès.*

Ce premier succès augmentait le courage & l'espérance, & attirait de tous côtés de nouveaux soldats. On marchait sans relâche; le Prince *Edouard* toujours à pied, à la tête de ses Montagnards, vêtu comme eux, se nourrissant comme eux, traverse le pays de Badenoch, le pays d'Athol, le Perthshire, s'empare de Perth, ville considerable dans l'Ecosse. Ce fut là qu'il fut proclamé solemnellement Régent d'Angleterre, de France, d'Ecosse & d'Irlande pour son pere *Jacques III.* Ce titre de *Régent de France*, que s'arrogeait un Prince à peine maître d'une petite ville d'Ecosse, & qui ne pouvait se soutenir que par les secours du Roi de France, était une suite de l'usage étonnant qui a prévalu que les Rois d'Angleterre prennent le titre de Rois de France; usage qui devrait être aboli, & qui ne l'est pas, parce que les hommes ne songent jamais à réformer les abus, que quand ils deviennent importants & dangereux.

*3 Sept. 1745.*

Le Duc de *Perth*, le Lord *George Murrai* arriverent alors à *Perth*, & firent serment au Prince. Ils amenerent de nouvelles troupes; une compagnie entiere d'un Régiment Ecossais, au ser-

CHAP. XXIV.

vice de la Cour, déserta pour se ranger sous ses drapeaux. Il prend Dundée, Drumond, Neubourg. On tint un Conseil de guerre; les avis se partageaient sur la marche. Le Prince dit qu'il fallait aller droit à Edimbourg, la capitale de l'Ecosse. Mais comment espérer de prendre Edimbourg avec si peu de monde & point de canon? Il avait des partisans dans la ville, mais tous les Citoyens n'étaient pas pour lui: *il faut me montrer*, dit-il, *pour les faire déclarer tous*; & sans perdre de temps, il marche à la Capitale, il arrive, il s'empare de la porte. L'allarme est dans la ville; les uns veulent reconnaître l'héritier de leurs anciens Rois, les autres tiennent pour le Gouvernement. On craint le pillage; les citoyens les plus riches transportent leurs effets dans le Château, le Gouverneur *Guest* s'y retire avec quatre cents soldats de Garnison. Les Magistrats se rendent à la porte, dont *Charles-Edouard* était maître. Le Prévôt d'Edimbourg, nommé *Stuard*, qu'on soupçonna d'être d'intelligence avec lui, paraît en sa présence, & demande d'un air éperdu ce qu'il faut faire. Tomber à ses genoux, lui répondit un habitant, & le reconnaître. Il fut aussi-tôt proclamé dans la Capitale.

*Il prend Edimbourg. 19 Sept. 1745.*

Cependant on mettait dans Londres sa tête à prix. Les Seigneurs de la Ré-

CHAP. XXIV.

gence, pendant l'absence du Roi *George*, firent proclamer qu'on donnerait trente mille livres sterlings à celui qui le livrerait. Cette proscription était une suite de l'acte du Parlement fait la dix-septieme année du regne du Roi, & d'autres actes du même Parlement. La Reine *Anne* elle-même avait été forcée de proscrire son propre frere, à qui dans les derniers temps elle aurait voulu laisser sa Couronne, si elle n'avait consulté que ses sentiments. Elle avait mis sa tête à quatre mille livres, & le Parlement la mit à quatre-vingt mille.

Si une telle proscription est une maxime d'Etat, c'en est une bien difficile à concilier avec ces principes de modération, que toutes les Cours font gloire d'étaler. Le Prince *Charles-Edouard* pouvait faire une proclamation pareille; mais il crut fortifier sa cause, & la rendre plus respectable, en opposant quelques mois après, à ces proclamations sanguinaires des manifestes, dans lesquels il défendait à ses adhérants d'attenter à la Personne du Roi régnant, & d'aucun Prince de la Maison d'Hanovre.

D'ailleurs il ne songea qu'à profiter de cette premiere ardeur de sa faction, qu'il ne fallait pas laisser ralentir. A peine était-il maître de la ville d'Edimbourg, qu'il apprit qu'il pouvait donner

une bataille, & il se hâta de la donner. Il sut que le Général *Cope* s'avançait contre lui avec des troupes réglées ; qu'on assemblait les Milices ; qu'on formait des Régiments en Angleterre ; qu'on en faisait revenir de Flandre ; qu'enfin il n'y avait pas un moment à perdre. Il sort d'Edimbourg sans y laisser un seul Soldat, & marche avec environ trois mille Montagnards vers les Anglais, qui étaient au nombre de plus de quatre mille : ils avaient deux Régiments de Dragons. La Cavalerie du Prince n'était composée que de quelques chevaux de bagage. Il ne se donna, ni le temps, ni la peine de faire venir ses canons de campagne. Il savait qu'il y en avait six dans l'Armée ennemie, mais rien ne l'arrêta. Il atteignit les ennemis à sept milles d'Edimbourg à Preston-pans. A peine est-il arrivé qu'il range sa petite Armée en bataille. Le Duc de *Perth* & le Lord *George Murrai* commandaient, l'un la gauche, & l'autre la droite de l'Armée, c'est-à-dire, chacun environ sept ou huit cents hommes. *Charles-Edouard* était si rempli de l'idée qu'il devait vaincre, qu'avant de charger les ennemis, il remarqua un défilé par où ils pouvaient se retirer, & il le fit couper par cinq cents Montagnards. Il engagea donc le combat suivi d'environ deux mille

CHAP. XXIV.

CHAP. XXIV.

cinq cents hommes ſeulement, ne pouvant avoir ni ſeconde ligne, ni corps de réſerve. Il tire ſon épée, & jettant le fourreau loin de lui : *mes amis*, dit-il, *je ne la remettrai dans le fourreau, que quand vous ſerez libres & heureux.* Il était arrivé ſur le champ de bataille, preſqu'auſſi-tôt que l'ennemi ; il ne lui donna pas le temps de faire des décharges d'Artillerie. Toute ſa troupe marche rapidement aux Anglais ſans garder de rang, ayant des cornemuſes pour trompettes ; ils tirent à vingt pas ; ils jettent auſſi-tôt leurs fuſils ; mettent d'une main leurs boucliers ſur leur tête, & ſe précipitant entre les hommes & les chevaux, ils tuent les chevaux à coup de poignard, & attaquent les hommes le ſabre à la main. Tout ce qui eſt nouveau & inattendu ſaiſit toujours. Cette nouvelle maniere de combattre effraya les Anglais ; la force du corps qui n'eſt aujourd'hui d'aucun avantage dans les autres batailles, était beaucoup dans celle-ci. Les Anglais plierent de tous côtés ſans réſiſtance ; on en tua huit cents ; le reſte fuyait par l'endroit que le Prince avait remarqué ; & ce fut là même qu'on en fit quatorze cents priſonniers. Tout tomba au pouvoir du Vainqueur ; il ſe fit une Cavalerie avec les chevaux des Dragons ennemis. Le Général *Cope* fut

*Il gagne une victoire complette à Preſtonpans.*

*Le 2 Octob. 1745.*

obligé de fuir, lui quinzieme. La Nation murmura contre lui; on l'accusa devant une Cour martiale de n'avoir pas pris assez de mesures, mais il fut justifié, & il demeura constant que les véritables raisons qui avaient décidé de la bataille, étaient la présence d'un Prince qui inspiroit à son parti une confiance audacieuse, & sur-tout cette maniere nouvelle d'attaquer, qui étonna les Anglais. C'est un avantage qui réussit presque toujours les premieres fois, & que peut-être ceux qui commandent les Armées, ne songent pas assez à se procurer.

Le Prince *Edouard* dans cette journée, ne perdit pas soixante hommes.

Il ne fut embarrassé dans sa victoire que de ses prisonniers; leur nombre était presque égal à celui des vainqueurs. Il n'avait point de places fortes; ainsi ne pouvant garder ses prisonniers, il les renvoya sur leur parole, après les avoir fait jurer de ne point porter les armes contre lui d'une année. Il garda seulement les blessés pour en avoir soin: cette magnanimité devait lui faire de nouveaux partisans.

Peu de jours après cette victoire, un vaisseau Français & un Espagnol aborderent heureusement sur les côtes, & y apporterent de l'argent & de nouvelles espérances: il y avait sur ces

CHAP. XXIV.

vaisseaux des Officiers Irlandais, qui ayant servi en France & en Espagne, étaient capables de discipliner ses troupes. Le vaisseau français lui amena le 11 Octobre au port de Mont-Rose un Envoyé * secret du Roi de France, qui débarqua de l'argent & des armes. Le Prince retourné dans Edimbourg, vit bientôt après augmenter son Armée jusqu'à près de six mille hommes. L'ordre s'introduisait dans ses troupes & dans ses affaires. Il avait une Cour, des Officiers, des Secretaires d'Etat. On lui fournissait de l'argent de plus de trente milles à la ronde. Nul ennemi ne paraissait, mais il lui fallait le Château d'Edimbourg, seule place véritablement forte, & qui puisse servir dans le besoin de magasin & de retraite, & tenir en respect la Capitale. Le Château d'Edimbourg est bâti sur un roc escarpé : il a un large fossé taillé dans le roc, & des murailles de douze pieds d'épaisseur. La place, quoiqu'irréguliere exige un siege régulier, & surtout du gros canon. Le Prince n'en avait point. Il se vit obligé de permettre à la Ville de faire avec le Commandant *Guest* un accord par lequel la Ville

* *C'étoit un frere du Marquis d'Argens, très-connu dans la Littérature. Il fut depuis Président au Parlement d'Aix.*

fournirait des vivres au Château, & le Château ne tireroit point ſur elle.

Ce contre-temps ne parut pas déranger ſes affaires. La Cour de Londres le craignait beaucoup, puiſqu'elle cherchait à le rendre odieux dans l'eſprit des Peuples : elle lui reprochait d'être né Catholique Romain, & de venir bouleverſer la Religion & les Loix du pays. Il ne ceſſait de proteſter qu'il reſpecterait la Religion & les Loix, & que les Anglicans & les Presbytériens n'auraient pas plus à craindre de lui, quoique né Catholique, que du Roi *George* né Luthérien. On ne voyait dans ſa Cour aucun Prêtre ; il n'exigeait pas même que dans les Paroiſſes on le nommât dans les prieres, & il ſe contentait qu'on priât en général pour le Roi & la famille Royale, ſans déſigner perſonne.

Le Roi d'Angleterre était revenu en hâte le 11 Septembre pour s'oppoſer aux progrès de la révolution ; la perte de la bataille de Preſton-Pans l'allarma au point qu'il ne ſe crut pas aſſez fort, pour réſiſter avec les Milices Anglaiſes. Pluſieurs Seigneurs levaient des Régimens de Milices à leurs dépens en ſa faveur, & le parti *Wigh* ſur-tout, qui eſt le dominant en Angleterre, prenait à cœur la conſervation du Gouvernement qu'il avait établi, & de la famille

CHAP. XXIV. qu'il avait mise sur le Trône; mais si le Prince *Edouard* recevait de nouveaux secours, & avait de nouveaux succès, ces Milices mêmes pouvaient se tourner contre le Roi *George*. Il exigea d'abord un nouveau serment des Milices de la ville de Londres; ce serment de fidélité portait ces propres mots : *j'abhorre, je déteste, je rejette comme un sentiment impie cette damnable doctrine, que des Princes excommuniés par le Pape, peuvent être déposés & assassinés par leurs Sujets, ou quelqu'autre que ce soit, &c.* Mais il ne s'agissoit, ni d'excommunication, ni du Pape dans cette affaire; & quant à l'assassinat, on ne pouvait gueres en craindre d'autres que celui qui avait été solemnellement proposé au prix de trente mille livres sterlings. On ordonna, selon l'usage pratiqué dans les temps

14 Sept. 1745. de troubles depuis *Guillaume* III, à tous les Prêtres Catholiques de sortir de Londres & de son territoire. Mais ce n'étaient pas les Prêtres Catholiques qui étaient dangereux. Ceux de cette Religion ne composaient pas la centieme partie du peuple d'Angleterre: c'était la valeur du Prince *Edouard* qui était réellement à redouter; c'était l'intrépidité d'une Armée victorieuse animée par des succès inespérés. Le Roi *George* se crut obligé de faire revenir six mille hommes des troupes de Flan-

dres, & d'en demander encore ſix mille aux Hollandais ſuivant les traités faits avec la République.



*Les Hollandais envoyent ſervir en Angleterre des troupes qui avaient fait ſerment de ne point ſervir.*

Les Etats Généraux lui envoyerent précisément les mêmes troupes qui par la capitulation de Tournai & de Dendermonde ne devaient ſervir de dix-huit mois. Elles avaient promis de ne faire aucun ſervice, *pas même dans les places les plus éloignées des frontieres;* & les Etats juſtifiaient cette infraction, en diſant que l'Angleterre n'était point *place frontiere.* Elles devaient mettre bas les armes devant les troupes de France; mais on alléguait que ce n'était pas contre des Français qu'elles allaient combattre: elles ne devaient paſſer à aucun ſervice étranger; & on répondait qu'en effet elles n'étaient point dans un *ſervice étranger*, puiſqu'elles étaient aux ordres & à la ſolde des Etats-Généraux.

C'eſt par de telles diſtinctions qu'on éludait la capitulation qui ſemblait la plus préciſe, mais dans laquelle on n'avait pas ſpécifié un cas que perſonne n'avait prévu.

Quoiqu'il ſe paſſât alors d'autres grands événements, je ſuivrai celui de la révolution d'Angleterre; & l'ordre des matiéres ſera préféré à l'ordre des temps qui n'en ſouffrira pas. Rien ne prouve mieux les alarmes, que l'excès

CHAP. XXIV.

des précautions. Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un artifice dont on se servit pour rendre la personne de *Charles-Edouard*, odieuse dans Londres. On fit imprimer un journal imaginaire, dans lequel on comparait les événements rapportés dans les gazettes, sous le Gouvernement du Roi *George*, à ceux qu'on supposait sous la domination d'un Prince catholique.

„ A présent, disait-on, nos gazettes „ nous apprennent tantôt qu'on a porté „ à la banque les trésors enlevés aux „ vaisseaux français & espagnols, tantôt „ que nous avons rasé Portobello, tantôt „ que nous avons pris Louisbourg, & „ que nous sommes maîtres du commerce. Voici ce que nos gazettes „ diront sous la domination du Prétendant; aujourd'hui il a été proclamé „ dans les marchés de Londres par des „ Montagards & par des Moines. „ Plusieurs maisons ont été brûlées, „ & plusieurs citoyens massacrés.

„ Le 4, la Maison du Sud & la Maison des Indes ont été changées en „ Couvents.

„ Le 20, on a mis en prison six „ Membres du Parlement.

„ Le 26, on a cédé trois ports d'Angleterre aux Français.

„ Le 28, la Loi *habeas corpus* a été „ abolie, & on a passé un nouvel acte

„ pour brûler les Hérétiques.

„ Le 29, le Pere *Poignardini*, Jésuite „ italien, a été nommé Garde du „ Sceau privé. „

CHAP. XXIV.

Cependant on suspendit en effet le 28 Octobre la Loi *habeas corpus*. C'est une Loi regardée comme fondamentale en Angleterre, & comme le boulevard de la liberté de la Nation. Par cette Loi, le Roi ne peut faire emprisonner aucun Citoyen, sans qu'il soit interrogé dans les vingt-quatre heures, & relâché sous caution, jusqu'à ce que son procès lui soit fait; & s'il a été arrêté injustement, le Secretaire d'Etat doit être condamné à lui payer chérement chaque heure.

*Loi habeas corpus.*

Le Roi n'a pas le droit de faire arrêter un Membre du Parlement, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans le consentement de la Chambre. Le Parlement dans les temps de rebellion suspend toujours ces loix par un acte particulier, pour un certain temps, & donne pouvoir au Roi de s'assurer pendant ce temps seulement des personnes suspectes. Il n'y eut aucun Membre des deux Chambres qui donnât sur lui la moindre prise. Quelques-uns cependant étaient soupçonnés par la voix publique d'être Jacobites; & il y avait des citoyens dans Londres qui étaient sourdement de ce parti. Mais aucun

CHAP. XXIV.

ne voulait hasarder sa fortune & sa vie sur des espérances incertaines. La défiance & l'inquiétude tenaient en suspends tous les esprits. On craignait de se parler. C'est un crime en ce pays, de boire à la santé d'un Prince proscrit qui dispute la couronne, comme autrefois à Rome, c'en était un sous un Empereur regnant d'avoir chez soi la statue de son competiteur. On buvait à Londres à la santé du Roi & du Prince; ce qui pouvait aussi bien signifier le Roi *Jacques* & son fils le Prince *Charles-Edouard*, que le Roi *George* & son fils aîné le Prince de *Galles*. Les partisans secrets de la révolution, se contentaient de faire imprimer des écrits tellement mesurés, que le parti pouvait aisément les entendre sans que le Gouvernement pût les condamner. On en distribua beaucoup de cette espece; un entr'autres par lequel on avertissait *qu'il y avait un jeune homme de grande espérance qui était prêt de faire une fortune considérable, qu'en peu de temps il s'était fait plus de vingt mille livres de rente, mais qu'il avait besoin d'amis pour s'établir à Londres.* La liberté d'imprimer est un des priviléges dont les Anglais sont le plus jaloux. La loi ne permet pas d'attrouper le Peuple & de le haranguer; mais elle permet de parler par écrit à la Nation entière. Le Gouvernement

fit visiter toutes les Imprimeries; mais n'ayant le droit d'en faire fermer aucune, sans un délit constaté, il les laissa subsister toutes.

La fermentation commença à se manifester dans Londres quand on apprit que le Prince *Edouard* s'était avancé jusqu'à Carlisle, & qu'il s'était rendu maître de la Ville; que ses forces augmentaient, & qu'enfin il était à Derbi dans l'Angleterre même, à trente lieues de Londres: alors il eut pour la première fois des Anglais nationaux dans ses troupes. Trois cents hommes du Comté de Lancastre prirent parti dans son Régiment de Manchester. La Renommée qui grossit tout, faisoit son Armée forte de trente mille hommes. On disait que tout le Comté de Lancastre s'était déclaré. Les boutiques & la Banque furent fermées un jour à Londres. 26 Nov.

## CHAPITRE XXV.

*Suite des avantures du Prince Charles-Edouard. Sa défaite, ses malheurs, & ceux de son parti.*

DEPUIS le jour que le Prince *Edouard* aborda en Ecosse, ses Partisans sollicitaient des secours de France; les CHAP. XXV.

CHAP. XXV.

ſollicitations redoublaient avec les progrès. Quelques Irlandais qui ſervaient dans les Troupes françaiſes, s'imaginèrent qu'une deſcente en Angleterre vers Plimouth ſerait praticable. Le trajet eſt court de Calais ou de Boulogne vers les côtes. Ils ne voulaient point une Flotte de vaiſſeaux de guerre, dont l'équipement eût conſumé trop de temps, & dont l'appareil ſeul eût averti les Eſcadres anglaiſes de s'oppoſer au débarquement. Ils prétendaient qu'on pourroit débarquer huit ou dix mille hommes & du canon pendant la nuit, qu'il ne fallait que des vaiſſeaux marchands & quelques Corſaires pour une telle tentative; & ils aſſuraient que, dès qu'on ſerait débarqué, une partie de l'Angleterre ſe joindrait à l'Armée de France, qui, bientôt pourrait ſe réunir auprès de Londres avec les Troupes du Prince. Ils faiſaient enviſager enfin une révolution prompte & entière: ils demandèrent, pour chef de cette entrepriſe, le Duc de *Richelieu*, qui par le ſervice rendu dans la journée de Fontenoi, & par la réputation qu'il avait en Europe, était plus capable qu'un autre de conduire avec vivacité cette affaire hardie & délicate. Ils preſſèrent tant, qu'on leur accorda enfin ce qu'ils demandaient. *Lally*, qui depuis fut Lieutenant-Général, & qui

*Le Colonel Lally.*

a péri d'une mort si tragique, était l'ame de l'entreprise. L'Ecrivain de cette Histoire, qui travailla long-temps avec lui, peut assurer qu'il n'a jamais vû d'homme plus zélé, & qu'il ne manqua à l'entreprise que la possibilité. On ne pouvait se mettre en mer vis-à-vis des Escadres anglaises, & cette tentative fut regardée à Londres comme absurde.

On ne put faire passer au Prince que quelques petits secours d'hommes & d'argent, par la mer germanique & par l'Est de l'Ecosse. Le Lord *Dromond*, frere du Duc de *Perth*, Officier au service de France, arriva heureusement avec quelques piquets & trois Compagnies du Régiment Royal Ecossais. Dès qu'il fut débarqué à Montross, il fit publier qu'il venait par ordre du Roi de France secourir le Prince de *Galles*, Regent d'Ecosse, son Allié, & faire la guerre au Roi d'Angleterre, Electeur d'Hanovre. Alors les troupes hollandaises, qui, par leur capitulation ne pouvaient servir contre le Roi de France, furent obligées de se conformer à cette loi de la guerre, si long-temps éludée. On les fit repasser en Hollande, tandis que la Cour de Londres faisait revenir six mille Hessois à leur place. Ce besoin de Troupes étrangères était un aveu du danger que l'on courait. Le

*Les troupes Hollandaises cedent enfin à la Loi de la guerre qui les obligeait à ne pas servir.*

CHAP. XXV.

Prétendant faisait répandre, dans le Nord & dans l'Occident de l'Angleterre, des nouveaux manifestes, par lesquels ils invitait la Nation à se joindre à lui. Il déclarait qu'il traiterait les prisonniers de guerre, comme on traiteroit les siens, & il renouvellait expressément à ses Partisans la défense d'attenter à la Personne du Roi régnant; & à celle des Princes de sa Maison. Ces proclamations, qui paraissaient si généreuses dans un Prince dont on avait mis la tête à prix, eurent une destinée que les maximes d'Etat peuvent seules justifier; elles furent brûlées par la main du bourreau.

Il était plus important & plus nécessaire de s'opposer à ses progrès, que de faire brûler ses maifestes. Les Milices anglaises reprirent Edimbourg. Ces Milices répandues dans le Comté de Lancastre lui coupent les vivres; il faut qu'il retourne sur ses pas. Son Armée était tantôt forte, tantôt faible, parce qu'il n'avait pas de quoi la retenir continuellement sous le drapeau par un paiement exact. Cependant il lui restait encore environ huit mille hommes. A peine le Prince fut-il informé que les ennemis étaient à six milles de lui, près des marais de Falkirk, qu'il courut les attaquer, quoiqu'ils fussent près d'une fois

fois plus forts que lui. On se battit de la même maniere, & avec la même impétuosité qu'au combat de Prestonpans. Ses Ecossais secondés encore d'un violent orage qui donnait au visage des Anglais, les mirent d'abord en désordre; mais bientôt après ils furent rompus eux-mêmes par leur propre impétuosité. Six piquets de Troupes Françaises les couvrirent, soutinrent le combat, & leur donnerent le temps de se rallier. Le Prince *Edouard* disait toujours que, s'il avait eu seulement trois mille hommes de Troupes réglées, il se serait rendu maître de toute l'Angleterre.

CHAP. XXV.

*Nouvelle victoire du Prince Edouard à Falkirk. 28. Janv. 1746.*

Les Dragons anglais commencèrent la fuite, & toute l'Armée anglaise suivit, sans que les Généraux & les Officiers pussent arrêter les Soldats. Ils regagnérent leur camp à l'entrée de la nuit; ce camp était retranché & presque entouré de marais.

Le Prince demeuré maître du champ de bataille, prit à l'instant le parti d'aller les attaquer dans leur camp, malgré l'orage qui redoublait avec violence. Les Montagnards perdirent quelque temps à chercher dans l'obscurité leurs fusils qu'ils avaient jettés dans l'action, suivant leur coutume. Le Prince se met donc en marche avec eux pour livrer un

CHAP. XXV.

*Il livre un second combat le même jour 28 Janv. 1746*

second combat; il pénetre jusqu'au camp ennemi l'épée à la main: la terreur s'y répandit; & les troupes anglaises deux fois battues en un jour, quoiqu'avec peu de perte, s'enfuirent à Edimbourg. Ils n'eurent pas six cents hommes de tués dans cette journée; mais ils laisserent leurs tentes & leurs équipages au pouvoir du vainqueur. Ces victoires faisaient beaucoup pour la gloire du Prince, mais peu encore pour ses intérêts. Le Duc de *Cumberland* marchait en Ecosse; il arriva à Edimbourg le 10 Février. Le Prince *Edouard* fut obligé de lever le siège du Château de Sterling. L'hyver était rude; les subsistances manquaient. Sa plus grande ressource était dans quelques partis, qui erraient tantôt vers Invernefs, & tantôt vers Aberden, pour recueillir le peu de troupes & d'argent qu'on hasardait de lui faire passer de France. La plûpart de ces vaisseaux étaient observés & pris par les Anglais. Trois compagnies du régiment de Fitz-James abordèrent heureusement. Lorsque quelque petit vaisseau abordait, il était reçu avec des acclamations de joye; les femmes couraient au-devant; elles menaient par la bride les chevaux des Officiers. On faisait valoir les moindres secours, comme

CHAP. XXV.

des renforts considérables ; mais l'Armée du Prince *Edouard* n'en était pas moins pressée par le Duc de *Cumberland*. Elle était retirée dans Invernefs, & tout le pays n'était pas pour lui. Le Duc de *Cumberland* passe enfin la riviere de Spée, & marche vers Invernefs ; il fallut en venir à une bataille décisive. *23 Avril 1746.*

Le Prince avait à peu-près le même nombre de troupes qu'à la journée de *Falkirk*. Le Duc de *Cumberland* avait quinze bataillons & neuf escadrons avec un corps de Montagnards. L'avantage du nombre était toujours nécessairement du côté des Anglais. ils avaient de la Cavalerie & une Artillerie bien servie, ce qui leur donnait encore une très grande supériorité. Enfin ils étaient accoutumés à la maniere de combattre des Montagnards qui ne les étonnait plus. Ils avaient à réparer aux yeux du Duc de *Cumberland* la honte de leurs défaites passées. Les deux Armées furent en présence, le 27 Avril 1746, à deux heures après midi, dans un lieu nommé Culloden. Les Montagnards ne firent point leur attaque ordinaire qui était si redoutable. La bataille fut entièrement perdue, & le Prince légérement blessé, fut entrainé dans la fuite la plus précipitée. Les lieux, les tems

*Bataille décisive de Culloden, & victoire complette du Duc de Cumberland.*
*27 Avr. 1746.*

CHAP. XXV.

ſont l'importance de l'action. On a vu dans cette guerre en Allemagne, en Italie & en Flandres des batailles de près de cent mille hommes qui n'ont pas eu de grandes ſuites. Mais à Culloden une action entre onze mille hommes d'un côté, & ſept à huit mille de l'autre, décida du ſort de trois Royaumes. Il n'y eut pas dans ce combat neuf cens hommes de tués parmi les rebelles ; car c'eſt ainſi que leur malheur les a fait nommer en Ecoſſe même. On ne leur fit que trois cents vingt priſonniers. Tout s'enfuit du côté d'Invernefs, & y fut pourſuivi par les vainqueurs. Le Prince, accompagné d'une centaine d'Officiers, fut obligé de ſe jetter dans une riviere à trois milles d'Invernefs, & de la paſſer à la nage. Quand il eût gagné l'autre bord, il vit de loin les flammes au milieu deſquelles périſſaient cinq ou ſix cents Montagnards dans une grange, à laquelle le vainqueur avait mis le feu, & il entendit leurs cris.

*Des femmes combattaient pour le Prince Edouard.*

Il y avait pluſieurs femmes dans ſon Armée : une entre autres, nommée Madame de *Séford*, qui avait combattu à la tête des troupes de Montagnards, qu'elle avait amenées : elle échappa à la pourſuite ; quatre autres furent priſes. Tous les Officiers français furent faits priſonniers de guerre, &

celui qui faisait la fonction de Ministre de France auprès du Prince *Edouard* se rendit prisonnier dans Invernefs. Les Anglais n'eurent que cinquante hommes de tués, & deux cents cinquante-neuf de blessés dans cette affaire décisive.

Le Duc de *Cumberland* fit distribuer cinq mille livres sterlings, (environ cent vingt mille livres de France) aux soldats : c'était un argent qu'il avait reçu du Maire de Londres ; il avait été fourni par quelques Citoyens qui ne l'avaient donné qu'à cette condition. Cette singularité prouvait encore que le parti le plus riche devait être victorieux. On ne donna pas un moment de relâche aux vaincus, on les poursuivit partout. Les simples soldats se retirerent aisément dans leurs montagnes & dans leurs déserts. Les Officiers se sauvaient avec plus de peine : les uns étaient trahis & livrés ; les autres se rendaient eux-mêmes dans l'espérance du pardon. Le Prince *Edouard*, *Sullivan*, *Sheridan*, & quelques-uns de ses adhérans se retirèrent d'abord dans les ruines du Fort Auguste, dont il fallut bientôt sortir. A mesure qu'il s'éloignait, il voyait diminuer le nombre de ses amis. La division se mettait parmi eux, & ils se reprochaient l'un à l'autre leurs malheurs ; ils s'aigrissaient dans leurs contestations sur les partis

qu'il fallait prendre : plusieurs se rétirèrent ; il ne lui resta que *Sheridan* & *Sullivan*, qui l'avaient suivi quand il partit de France.

*Extrêmités affreuses où le Prince Charles Edouard est réduit.*

Il marcha avec eux cinq jours & cinq nuits, sans presque prendre un moment de repos, & manquant souvent de nourriture. Ses ennemis le suivaient à la piste. Tous les environs étaient remplis de soldats qui le cherchaient ; & le prix mis à sa tête redoublait leur diligence. Les horreurs du sort qu'il éprouvait étaient en tout semblables à celles où fut réduit son grand Oncle, *Charles second*, après la bataille de Worcester, aussi funeste que celle de Culloden. Il n'y a pas d'exemple sur la terre d'une suite de calamités aussi singulières & aussi horribles que celles qui avaient affligé toute sa maison. Il était né dans l'exil, & il n'en était sorti que pour trainer, après des victoires, ses partisans sur l'échaffaud, & pour errer dans des montagnes. Son père chassé au berceau du Palais des Rois & de sa patrie, dont il avoit été reconnu l'héritier legitime, avait fait comme lui des tentatives qui n'avaient abouti qu'au supplice de ses partisans. Tout ce long amas d'infortunes uniques se présentait sans-cesse au cœur du Prince, & il ne perdait pas l'espéranee. Il marchait à pied, sans appareil à sa blessure, sans

aucun ſecours, à travers ſes ennemis, il arriva enfin dans un petit port nommé Arizaig, à l'Occident ſeptentrional de l'Ecoſſe.

La fortune ſembla vouloir alors le conſoler. Deux Armateurs de Nantes faiſaient voile vers cet endroit; & lui apportaient de l'argent, des hommes & des vivres; mais avant qu'ils abordaſſent, les recherches continuelles qu'on faiſait de ſa perſonne, l'obligèrent de partir du ſeul endroit où il pouvoit alors trouver ſa ſureté; & à peine furent-ils à quelques milles de ce Port qu'il apprit que ces deux vaiſſeaux avaient abordé, & qu'ils s'en étaient retournés. Ce contre-temps aggravait encore ſon infortune. Il fallait toujours fuir & ſe cacher. *Onel*, un de ſes partiſans irlandais, au ſervice d'Eſpagne, qui le joignit dans ces cruelles conjonctures, lui dit, qu'il pouvait trouver une retraite aſſurée dans une petite Iſle voiſine nommée Stornai, la derniere qui eſt au Nord-oueſt de l'Ecoſſe. Ils s'embarquèrent dans un bateau de pêcheur: ils arrivent dans cet aſyle; mais à peine ſont-ils ſur le rivage qu'ils apprennent qu'un détachement de l'Armée du Duc de *Cumberland* eſt dans l'Iſle. Le Prince & ſes amis furent obligés de paſſer la nuit dans un marais, pour ſe dérober à

CHAP. XXV.

une pourſuite ſi opiniâtre. Ils haſardeRent au point du jour de rentrer dans leur petite barque, &de ſe remettre en mer ſans proviſions,& ſans ſavoir quelle route tenir. A peine eurent-ils vogué deux milles qu'ils furent entourés des vaiſſeaux ennemis

Il n'y avait plus de ſalut qu'en èchouant entre des rochers ſur le rivage d'une petite Isle déſerte, & preſque inabordable. Ce qui en d'autres tems eût été regardé comme une des plus cruelles infortunes, fut pour eux leur unique reſſource. Ils cachèrent leur barque derrière un rocher, & attendirent dans ce déſert que les Vaiſſeaux anglais fuſſent éloignés, ou que la mort vint finir tant de déſaſtres. Il ne reſtait au Prince, à ſes amis & aux matelots qu'un peu d'eau de vie pour ſoutenir leur vie malheureuſe. On trouva par haſard quelques poiſſons ſecs que des pêcheurs pouſſés par la tempête avaient laiſſés ſur le rivage. On rama d'Isle en Isle, quand les vaiſſeaux ennemis ne parurent plus. Le Prince aborde dans cette même Isle de Wiſt où il était venu prendre terre lorſqu'il arriva de France. Il y trouve un peu de ſecours & de repos ; mais cette légere conſolation ne dura gueres. Des Milices du Duc *Cumberland* arrivèrent au bout de trois jours

dans ce nouvel asyle. La mort ou la captivité paraissait inévitable. Le Prince avec ses deux compagnons se cacha trois jours & trois nuits dans une caverne. Il fut encore trop heureux de se rembarquer & de fuir dans une autre Isle déserte, où il resta huit jours avec quelques provisions d'eau de vie, de pain, d'orge & de poisson salé. On ne pouvait sortir de ce désert, & regagner l'Ecosse qu'en risquant de tomber entre les mains des Anglais qui bordaient le rivage; mais il fallait ou périr par la faim, ou prendre ce parti.

Ils se remettent donc en mer, & ils abordent pendant la nuit. Ils erraient sur le rivage n'ayant pour habits que des lambeaux déchirés de vetemens à l'usage des montagnards. Ils rencontrèrent au point du jour une Demoiselle à cheval, suivie d'un jeune Domestique. Ils hazardèrent de lui parler, cette Demoiselle était de la maison de *Macdonal*, attachée aux *Stuards*. Le Prince, qui l'avait vue dans le tems de ses succès, la reconnut, & s'en fit reconnaitre. Elle se jetta à ses pieds. Le Prince, ses amis & elle fondaient en larmes; & les pleurs que Mademoiselle de *Macdonal* versait dans cette entrevue si singulière & si touchante, redoublaient par le danger où elle voyait le Prince. On ne pouvait faire un pas sans risquer d'être

CHAP. XXV.

pris. Elle conseilla au Prince de se cacher dans une caverne qu'elle lui indiqua au pied d'une montagne, près de la cabane d'un Montagnard, connu d'elle & affidé; & elle promit de venir le prendre dans cette retraite, ou de lui envoyer quelque personne sûre, qui se chargerait de le conduire.

Le Prince s'enfonça donc encore dans une caverne avec ses fideles compagnons. Le paysan montagnard leur fournit un peu de farine d'orge détrempée dans de l'eau; mais leur inquiétude & leur désolation furent au comble, lorsqu'ayant passé deux jours dans ce lieu affreux, personne ne vint à leur secours. Tous les environs étaient garnis de milices. Il ne restait plus de vivres à ces fugitifs. Une maladie cruelle affaiblissait le Prince: son corps était couvert de boutons ulcérés. Cet état, & ce qu'il avait souffert, & tout ce qu'il avait à craindre, mettait le comble à cet excès des plus horribles misères que la nature humaine puisse éprouver: mais il n'était pas au bout.

Mademoiselle de *Macdonal* envoye enfin un exprès dans la caverne; & cet exprès leur apprend que la retraite dans le continent est impossible; qu'il faut fuir encore dans une petite Isle nommée Benbécula, & s'y réfugier dans la maison d'un pauvre gentilhomme qu'on

leur indique ; que Mademoiselle de *Macdonal* s'y trouvera, & que là on verra les arrangements qu'on pourra prendre pour leur sureté. La même barque qui les avoit portés au continent les transporte donc dans cette Isle. Ils marchent vers la maison de ce Gentilhomme. Mademoiselle de *Macdonal* s'embarque à quelques milles de-là pour les aller trouver. Mais ils sont à peine arrivés dans l'Isle, qu'ils apprennent que le Gentilhomme chez lequel ils comptaient trouver un asyle, avait été enlevé la nuit avec toute sa famille. Le Prince & ses amis se cachent encore dans un marais. *Onel* enfin va à la découverte. Il rencontra Mademoiselle *Macdonal* dans une chaumiere. Elle lui dit qu'elle pouvait sauver le Prince en lui donnant des habits de servante qu'elle avait apportés avec elle ; mais qu'elle ne pouvait sauver que lui ; qu'une personne de plus serait suspecte. Ces deux hommes n'hésitérent pas à préferer son salut au leur. Ils se séparèrent en pleurant. *Charles-Edouard* prit des habits de servante, & suivit sous le nom de *Betti*, Mademoiselle de *Macdonal*. Les dangers ne cessèrent pas malgré ce déguisement. Cette Demoiselle & le Prince déguisé se réfugièrent d'abord dans l'Isle de Skie à l'Occident de l'Ecosse.

CHAP. XXV.

& de l'humanité, où les autres n'emploient gueres que la politique.

*Lettre singuliere de l'Ambassadeur Vanhoy.*

L'Ambassadeur *Vanhoy* écrivit donc une longue lettre au Duc de *Neucastle*, Secretaire d'Etat d'Angleterre. *Puissiez-vous*, lui disait-il, *bannir cet art pernicieux que la discorde a enfanté pour exciter les hommes à se détruire mutuellement. Misérables politiques qui substituent la vengeance, la haine, la méfiance, l'avidité, aux préceptes divins de la gloire des Rois & du salut des peuples.*

Cette exhortation semblait être pour la substance & pour les expressions d'un autre temps que le nôtre ; on la qualifia d'*Homelie* ; elle choqua le Roi d'Angleterre au lieu de l'adoucir. Il fit porter ses plaintes aux Etats-Généraux de ce que leur Ambassadeur avait osé lui envoyer des remontrances d'un Roi ennemi, sur la conduite qu'il avait à tenir envers des sujets rebelles. Le Duc de *Neucastle* ecrivit que c'était un procédé inoui. Les Etats-Généraux reprimanderent vivement leur Ambassadeur, & lui ordonnerent de faire excuse au Duc de *Neucastle*, & de réparer sa faute. L'Ambassadeur convaincu qu'il n'en avait point fait, obéit & écrivit que, *s'il avait manqué, c'était un malheur inséparable de la condition humaine.* Il pouvait avoir manqué aux loix de la

politique, mais non à celles de l'humanité. Le Miniſtere anglais & les États-Généraux devaient ſavoir combien le Roi de France était en droit d'interceder pour les Ecoſſais : ils devaient ſavoir, que quand *Louis XIII* eut pris la Rochelle, ſecourue en vain par les Armées navales du Roi d'Angleterre, *Jacques premier*, ce Roi envoya le Chevalier *Montaigu* au Roi de France, pour le prier de faire grace aux Rochellois rebelles, & *Louis XIII* eut égard à cette priere. Le Miniſtere anglais n'eut pas la même clémence.



*Supplices ſanglants.*

Il commença par tâcher de rendre le Prince *Charles-Edouard* mépriſable aux yeux du peuple, parce qu'il avait été terrible. On fit porter publiquement dans Edimbourg les drapeaux pris à la journée de Culloden : le bourreau portait celui du Prince ; les autres étaient entre les mains des ramonneurs de cheminée, & le bourreau les brûla tous dans la place publique. Cette farce était le prélude des tragédies ſanglantes qui ſuivirent.

On commen[illegible] le 10 Août 1746 par exécuter dix-[illegible] Officiers. Le plus conſidérable était le Colonel du Régiment de M[illegible]cheſter, nommé *Tounley* : il fut traîné avec huit officiers ſur la claie au lieu du ſupplice, dans la plaine de Kennengton près de Londres ; &

après qu'on les eut pendus, on leur arracha le cœur dont on leur battit les joues, & on mit leurs membres en quartiers. Ce supplice est un reste d'une ancienne barbarie. On arrachait le cœur autrefois aux criminels condamnés, quand ils respiraient encore. On ne fait aujourd'hui cette exécution sanglante que quand ils sont étranglés. Leur mort est moins cruelle, & l'appareil sanguinaire qu'on y ajoute sert à effrayer la multitude. Il n'y eut aucun d'eux qui ne protestât avant de mourir, qu'il perissait pour une juste cause, & qui n'excitât le peuple à combattre pour elle. Deux jours après, trois Pairs écossais furent condamnés à perdre la tête.

On sait qu'en Angleterre les loix ne considerent comme nobles que les Lords, c'est-à-dire les Pairs. Ils sont jugés pour crime de haute trahison, d'une autre maniere que le reste de la nation. On choisit pour présider à leur jugement un Pair, à qui on donne le titre de *Grand-Stuard* du Royaume; ce nom répond à peu-près à celui de Grand *Sénéchal*. Les Pairs d[illegible] la Grande Bretagne reçoivent alo[illegible]s ordres. Il les convoque dans la grande Salle de Westminster par des lettres [illegible]llées de son sceau, & écrites en latin. Il faut qu'il ait au moins douze Pairs avec lui pour prononcer l'Arrêt. Les Séances se tien-

nent avec le plus grand appareil: il s'assied sous un dais; le Clerc de la Couronne délivre sa commission à un Roi d'Armes, qui la lui présente à genoux: Six massiers l'accompagnent toujours, & sont aux portieres de son carrosse, quand il se rend à la salle & quand il en sort, & il a cent guinées par jour pendant l'instruction du procès. Quand les Pairs accusés sont amenés devant lui & devant les Pairs leurs Juges, un Sergent d'Armes crie trois fois: *oyez*, en ancienne langue française. Un Huissier porte devant l'accusé une hache, dont le tranchant est tourné vers le *Grand-Stuard*; & quand l'Arrêt de mort est prononcé, on tourne alors la hache vers le coupable.

Ce fut avec ces cérémonies lugubres qu'on amena de la tour de Westminster les trois Lords *Balmerino*, *Kilmarnock*, *Cromarty*. Le Chancelier faisait les fonctions de *Stuard* : ils furent tous trois convaincus d'avoir porté les armes pour le Prétendant, & condamnés à être pendus & écartelés selon la Loi. Le *Grand-Stuard*, qui leur prononça l'arrêt, leur annonça en même temps que le Roi, en vertu de la prérogative de sa couronne, changeait ce supplice en celui de perdre la tête. L'épouse du Lord *Cromarty*, qui avait huit enfants & qui était enceinte du neuvième, alla

*Le 12 Août 1746.*

CHAP. XXV.

avec sa famille se jetter aux pieds du Roi, & obtint la grace de son mari.

29 Août.

Les deux autres furent exécutés. *Kilmarnock* monté sur l'échafaud, sembla témoigner du répentir. *Balmerino* y porta une intrépidité inébranlable. Il voulut mourir dans le même habit uniforme, sous lequel il avait combattu. Le Gouverneur de la tour ayant crié selon l'usage : vive le Roi *George* ; *Balmerino* répondit hautement : vive le Roi *Jacques* & son digne fils. Il brava la mort comme il avait bravé ses Juges.

On voyait presque tous les jours des exécutions, on remplissait les prisons d'accusés. Un secrétaire du Prince *Edouard*, nommé *Murray*, racheta sa vie en découvrant au Gouvernement des secrets, qui firent connaître au Roi le danger qu'il avait couru. Il fit voir qu'il y avait en effet dans Londres & dans les Provinces un parti caché, & que ce parti avait fourni d'assez grandes sommes d'argent. Mais soit que ces aveux ne fussent pas assez circonstanciés, soit plutôt que le Gouvernement craignit d'irriter la nation par des recherches odieuses, on se contenta de poursuivre ceux qui avaient une part évidente à la rebellion. Dix furent exécutés à York, dix à Carlisle, quarante-sept à Londres : au mois de Novembre, on fit tirer au sort des soldats & des bas

officiers, dont le vingtième subit la mort, & le reste fut transporté dans les Colonies. On fit mourir encore au au même mois soixante & dix personnes à Penrith, à Brumpton & à Yorck, dix à Carlisle, neuf à Londres. Un Prêtre anglican, qui avait eu l'imprudence de demander au Prince *Edouard* l'Evêché de Carlisle, tandis que ce Prince était en possession de cette ville, y fut mené à la potence en habits pontificaux; il harangua fortement le peuple en faveur de la famille du Roi *Jacques*, & il pria DIEU pour tous ceux qui périssaient comme lui dans cette querelle.

Celui dont le sort parut le plus à plaindre, fut le Lord *Deremvater*. Son frere ainé avait eu la tête tranchée à Londres en 1715, pour avoir combattu dans la même cause; ce fut lui qui voulut que son fils, encore enfant, montât sur l'échafaud, & qui lui dit: *Soyez couvert de mon sang, & apprenez à mourir pour vos Rois*. Son frère puiné, qui s'échappa alors & alla servir en France, avait été enveloppé dans la condamnation de son frere aîné. Il repassa en Angleterre dès qu'il sçut qu'il pouvait être utile au Prince *Edouard*; mais le vaisseau sur lequel il s'était embarqué avec son fils & plusieurs Officiers, des armes & de l'ar-

CHAP. XXV.

gent, fut pris par les Anglais. Il subit la même mort que son frere, avec la même fermeté, en disant que le Roi de France aurait soin de son fils. Ce jeune Gentilhomme, qui n'était point né sujet du Roi d'Angleterre, fut relâché & revint en France, où le Roi exécuta en effet ce que son pere s'était promis, en lui donnant une pension à lui & à sa sœur.

Le dernier Pair, qui mourut par la main du bourreau, fut le Lord *Lovat*, âgé de quatre-vingts ans; c'était lui qui avait été le premier moteur de l'entreprise. Il en avait jetté les fondements dès l'année 1740 : les principaux mécontens s'étaient assemblés secrettement chez lui; il devait faire soulever des clans en 1743, lorsque le Prince *Charles - Edouard* s'embarqua. Il employa autant qu'il le pût les subterfuges des loix à défendre un reste de vie qu'il perdit enfin sur l'échafaud : mais il mourut avec autant de grandeur d'ame, qu'il avait mis dans sa conduite de finesse & d'art; il prononça tout haut ce vers d'*Horace* avant de recevoir le coup :

*Dulce & decorum est pro patriâ mori.*

Ce qu'il y eut de plus étrange, & ce qu'on ne peut guères voir qu'en Anglettere, c'est qu'un jeune étudiant

d'Oxford, nommé *Painter*, dévoué au parti Iacobite, & enyvré de ce fanatisme qui produit tant de choses extraordinaires dans les imaginations ardentes, demanda à mourir à la place du vieillard condamné. Il fit les plus pressantes instances qu'on n'eut garde d'écouter. Ce jeune homme ne connaissait point *Lovat*; mais il savait qu'il avait été le Chef de la conspiration, & le regardait comme un homme respectable & nécessaire.

Le Gouvernement joignit aux vengeances du passé, des précautions pour l'avenir; il établit un corps de milices toujours subsistant vers les frontières d'Ecosse. On dépouilla tous les Seigneurs écossais de leurs droits de jurisdiction, qui leur attachait leurs tribus; & les chefs qui étaient demeurés fidéles, furent indemnisés par des pensions & par d'autres avantages.

Dans les inquiétudes où l'on était en France sur la destinée du Prince *Edouard*, on avait fait partir dès le mois de Juin deux petites frégates, qui aborderent heureusement sur la côte occidentale d'Ecosse, où ce Prince était descendu, quand il commença cette entreprise malheureuse. On le chercha inutilement dans ce pays & dans plusieurs Isles voisines de la côte du Lockaber. enfin le 29 Septembre le Prince

CHAP. XXV.

arriva par des chemins détournés, & au travers de mille périls nouveaux, au lieu où il était attendu. Ce qui est étrange, & ce qui prouve bien que tous les cœurs étaient à lui, c'est que les Anglais ne furent avertis ni du débarquement, ni du séjour, ni du départ de ces deux vaisseaux. Ils ramenèrent le Prince jusqu'à la vue de Brest, mais ils trouvèrent vis-à-vis le port une escadre anglaise. On retourna alors en haute mer, & on revint ensuite vers les côtes de Bretagne, du côté de Morlais; une autre flotte anglaise s'y trouve encor: on hasarda de passer à travers les vaisseaux ennemis; & enfin le Prince, après tant de malheurs & de dangers, arriva le 10 Octob. 1746 au port de St. Paul de Léon, avec quelques-uns de ses partisans échappés comme lui à la recherche des vainqueurs. Voilà où aboutit une aventure qui eût réussi dans les temps de la Chevalerie; mais qui ne pouvait avoir de succès dans un temps où la discipline militaire, l'artillerie, & surtout l'argent décident de tout à la longue.

Pendant que le Prince *Edouard* avait erré dans les montagnes & dans les Isles d'Ecosse, & que les échafauds étaient dressés de tous côtés pour ses partisans, son vainqueur le Duc de *Cumberland* avait été reçu à Londres

en triomphe ; le Parlement lui assigna vingt-cinq mille pièces de rente, c'est-à-dire, environ cinq cents cinquante mille livres, monnoye de France, outre ce qu'il avait déjà. La nation anglaise fait elle-même ce que font ailleurs les Souverains.

Le Prince *Edouard* ne fut pas alors au terme de ses calamités ; car étant réfugié en France, & se voyant obligé à la fin d'en sortir pour satisfaire les Anglais, qui l'exigèrent dans le traité de paix, son courage aigri par tant de secousses, ne voulut pas plier sous la nécessité. Il résista aux remontrances, aux prieres, aux ordres, prétendant qu'on devait lui tenir sa parole de ne le pas abandonner. On se crut obligé de se saisir de sa personne. Il fut arrêté, garroté, mis en prison, conduit hors de France ; ce fut là le dernier coup dont la destinée accabla une génération de Rois pendant trois cents années.

*Charles-Edouard*, depuis ce temps, sa cacha au reste de la terre. Que les hommes privés, qui se plaignent de leurs petites infortunes, jettent les yeux sur ce Prince & sur ses ancêtres (*).

(*) *Toutes ces particularités furent écrites en 1748 sous la dictée d'un homme qui avait accompagné long-temps le Prince* Edouard *dans ses prospérités &*

# CHAPITRE XXVI.

*Le Roi de France n'ayant pu parvenir à la paix qu'il propose, gagne la bataille de Laufeld. On prend d'assaut Berg-op-zoom. Les Russes marchent enfin au secours des Alliés.*

CHAP. XXVI.

LOrsque cette fatale scene tendait à sa catastrophe en Angleterre, *Louis* X *V*. achevait ses conquêtes. Malheureux alors par-tout où il n'était pas, victorieux par-tout où il était avec le Maréchal, il proposait toujours une pacification nécessaire à tous les partis, qui n'avaient plus de prétexte pour se détruire. L'intérêt du nouveau Stadhouder ne paraissait pas de continuer la guerre dans les commencements d'une autorité qu'il falloit affermir, & qui n'était encore soutenue d'aucun subside réglé. Mais l'animosité contre la Cour de France allait si loin, les anciennes défiances étaient si invétérées, qu'un Député des Etats en pré-

*dans ses infortunes. L'histoire de ce Prince entrait dans les Mémoires de la guerre de 1741. Elle a échappé entiérement aux recherches de ceux qui ont volé, défiguré & vendu une partie du manuscrit.*

sentant

fentant le Stathouder aux Etats Généraux, le jour de l'installation, avait dit dans son discours : *Que la République avait besoin d'un Chef, contre un voisin ambitieux & perfide qui se jouait de la foi des traités.* Paroles étranges, pendant qu'on traitait encore, & dont *Louis XV.* ne se vengea qu'en n'abusant pas de ses victoires ; ce qui doit paraître encore plus surprenant.

Cette aigreur violente était entretenue dans tous les esprits par la Cour de Vienne, toujours indignée qu'on eût voulu dépouiller *Marie Therese* de l'héritage de ses peres, malgré la foi des traités : on s'en repentait ; mais les Alliés n'étaient pas satisfaits d'un repentir. La Cour de Londres, pendant les conférences de Breda, remuait l'Europe, pour faire de nouveaux ennemis à *Louis XV.*

Enfin le Ministre de *George second* fit paraitre dans le fond du nord un secours formidable. L'Impératrice des Russes, *Elizabeth Petrovvna*, fille du Czar Pierre, fit marcher cinquante mille hommes en Livonie, & promit d'équiper cinquante galéres. Cet armement devait se porter par-tout où voudrait le Roi d'Angleterre, moyennant cent mille livres sterlings seulement. Il en coûtaitquatre fois autant pour les dix-huit mille hanovriens qui servaient dans

CHAP. XXVI.

l'armée anglaise. Ce traité entamé long-tems auparavant, ne put être conclus que le mois de Juin 1747.

Il n'y a point d'exemple d'un si grand secours venu de si loin, & rien ne prouvait mieux que le Czar *Pierre le Grand*, en changeant tout dans ses vastes Etats, avait préparé de grands changements dans l'Europe. Mais pendant qu'on soulevait ainsi les extrémités de la terre, le Roi de France avançait ses conquêtes : la Flandre hollandaise fut prise aussi rapidement que les autres places l'avaient été ; le grand objet du Maréchal de *Saxe* était toujours de prendre Mastricht. Ce n'est pas une de ces places qu'on puisse prendre aisément après des victoires, comme presque toutes les villes d'Italie. Après la prise de Mastricht, on allait à Nimégue ; & il étoit probable qu'alors les Hollandais auraient demandé la paix avant qu'un Russe eût pu paraître pour les secourir ; mais on ne pouvait assiéger Mastricht qu'en donnant une grande bataille, & en la gagnant complettement.

Le Roi était à la tête de son armée, & les alliés étaient campés entre lui & la ville. Le Duc de *Cumberland* les commandait encore. Le Maréchal *Bathiani* conduisait les Autrichiens, le Prince de *Valdeck* les Hollandais.

Le Roi voulut la bataille, le Maréchal de *Saxe* la prépara, l'événement fut le même qu'à la journée de Liège. Les Français furent vainqueurs, & les alliés ne furent pas mis dans une déroute assez complette pour que le grand objet du siège de Mastricht pût être rempli. Ils se retirèrent sous cette ville après avoir été vaincus, & laissèrent à *Louis XV*, avec la gloire d'une seconde victoire, l'entière liberté de toutes ses opérations dans le Brabant hollandais. Les Anglais furent encore dans cette bataille ceux qui firent la plus brave résistance. Le Maréchal de *Saxe* chargea lui-même à la tête de quelques brigades. Les Français perdirent le Comte de *Baviere*, frere naturel de l'Empereur *Charles VII*, le Marquis de *Froulai*, Maréchal de camp, jeune homme qui donnait les plus grandes espérances, le Colonel *Dillon*, nom célèbre dans les troupes Irlandaises, le brigadier d'*Erlack*, excellent officier, le Marquis d'*Autichamp*, le Comte d'*Aubeterre*, frere de celui qui avait été tué au siége de Bruxelles : le nombre des morts fut considérable ; le Marquis de *Bonac*, fils d'un homme qui s'était acquis une grande réputation dans ses ambassades, y perdit une jambe. Le jeune Marquis de *Ségur* eut un bras emporté. Il avait été long-

CHAP. XXV.

*Bataille de Laufeld gagnée par le Roi de France & par le Maréchal de Saxe. 2 Juillet 1747.*

CHAP. XXVI.

temps ſur le point de mourir des bleſſures qu'il avait reçues auparavant, & à peine était-il guéri, que ce nouveau coup le mit encore en danger de mort. Le Roi dit au Comte de *Ségur*, ſon pere: votre fils méritait d'être invulnérable. La perte fut à peu-près égale des deux côtés. Cinq à ſix mille hommes, tués ou bleſſés de part & d'autre, ſignalèrent cette journée. Le Roi de France la rendit célébre par le diſcours qu'il tint au Général *Ligonier* qu'on lui amena priſonnier: *Ne vaudroit-il pas mieux*, lui dit-il, *ſonger ſérieuſement à la paix, que de faire périr tant de braves gens?*

*Paroles mémorables du Roi de France au Général Ligonier priſonnier & né ſon ſujet.*

Cet officier général des troupes anglaiſes était né ſon ſujet: il le fit manger à ſa table; & des Ecoſſais officiers, au ſervice de France, avaient péri par le dernier ſupplice en Angleterre dans l'infortune du Prince *Charles-Edouard*.

En vain à chaque victoire, à chaque conquête, *Louis XV* offrait toujours la paix, il ne fut jamais écouté. Les alliés comptaient ſur le ſecours des Ruſſes, ſur des ſuccès en Italie, ſur le changement de gouvernement en Hollande, qui devait enfanter des armées ſur les cercles de l'Empire, ſur la ſupériorité des flottes anglaiſes, qui menaçaient toujours les poſſeſſions de la France en Amérique & en Aſie.

CHAP. XXVI.

*Siege de Berg-op-zoom.*

Il fallait à Louis XV un fruit de la Victoire : on mit le siège devant Berg-op-zoom, place réputée imprénable, moins parce que le célèbre *Cohorn* y avait épuisé son art, que parce qu'elle était continuellement rafraîchie par l'Escaut, qui forme un bras de mer derrière elle. Outre ces défenses, outre une nombreuse garnison, il y avait des lignes auprès des fortifications, & dans ces lignes un corps de troupes qui pouvait à tout moment secourir la ville.

De tous les sièges qu'on a jamais faits, celui-ci peut-être a été le plus difficile. On en chargea le Comte de *Lovvendal*, qui avait déja pris une partie du Brabant hollandais. Ce général, né en Dannemarck, avait servi l'Empire de Russie. Il s'était signalé aux assauts d'Otzakou, quand les Russes forcèrent les Janissaires dans cette ville. Il parloit presque toutes les langues de l'Europe, connaissait toutes les Cours, leur génie, celui des peuples, leur manière de combattre ; & il avait enfin donné la préférence à la France, où l'amitié du Maréchal de *Saxe* le fit recevoir en qualité de Lieutenant Général.

Les alliés & les Français, les assiégés & les assiégeants même crurent que l'entreprise échouerait. *Lovvendal* fut presque le seul qui compta sur le

CHAP. XXVI.

ſuccès. Tout fut mis en œuvre par les alliés, garniſon renforcée, ſecours de proviſions de toute eſpèce par l'Eſcaut, artillerie bien ſervie, ſorties des aſſiégés, attaques faites par un corps conſidérable qui protégeait les lignes auprès de la place, mines qu'on fit jouer en pluſieurs endroits. Les maladies des aſſiégeants campés dans un terrein mal ſain, ſecondaient encore la réſiſtance de la ville. Ces maladies contagieuſes mirent plus de vingt mille hommes hors d'état de ſervir; mais ils furent aiſément remplacés. Enfin après trois ſemaines de tranchée ouverte, le Comte de *Lovvendal* fit voir qu'il y avait des occaſions où il faut s'élever au-deſſus des règles de l'art. Les brêches n'étaient pas encore praticables. Il y avait trois ouvrages faiblement endommagés, le ravelin d'Edem & deux baſtions, dont l'un s'appellait la pucelle, & l'autre cohorn. Le général réſolut de donner l'aſſaut à la fois à ces trois endroits, & d'emporter la ville.

*Berg-op-zoom pris d'aſſaut. 17 Sept. 1747.*

Les Français en bataille rangée trouvent des égaux, & quelquefois des maîtres dans la diſcipline militaire; ils n'en ont point dans ces coups de main, & dans ces entrepriſes rapides, où l'impétuoſité, l'agilité, l'ardeur renverſent en un moment les obſtacles. Les troupes commandées en ſilence, tout étant

prêt au milieu de la nuit, les assiégés se croyant en sûreté : on descend dans le fossé ; on court aux trois brêches ; douze grenadiers seulement se rendent maîtres du fort d'Edem, tuent ce qui veut se défendre, font mettre bas les armes au reste épouvanté. Les bastions, la pucelle & cohorn, sont assaillis & emportés avec la même vivacité, les troupes montent en foule. On emporte tout, on pousse aux remparts, on s'y forme ; on entre dans la ville la bayonnette au bout du fusil : le Marquis de *Lugeac* se saisit de la porte du port ; le commandant de la forteresse de ce port, se rend à lui à discrétion : tous les autres forts se rendent de même. Le vieux Baron de *Cromstrom*, qui commandait dans la ville, s'enfuit vers les lignes : le Prince de *Hesse-Philipstadt* veut faire quelque résistance dans les rues avec deux Régiments, l'un écossais, l'autre suisse ; Ils sont taillés en pièces ; le reste de la garnison fuit vers ces lignes qui devaient la protéger : ils y portent l'épouvante ; tout fuit ; les armes, les provisions, le bagage, tout est abandonné ; la ville est en pillage au soldat vainqueur. On s'y saisit au nom du Roi de dix-sept grandes barques chargées dans le port de munitions de toute espèce, & de rafraîchissements que les villes de Hollande envoyaient aux

CHAP. XXVI.

assiégés. Il y avait sur les coffres en gros caractères, *à l'invincible garnison de Berg-op-zoom.* Le Roi en apprenant cette nouvelle, fit le Comte de *Lovvendal* Maréchal de France. La surprise fut grande à Londres, la consternation extrême dans les Provinces-Unies. L'Armée des alliés fut découragée.

Malgré tant de succès, il était encore très-difficile de faire la conquête de Mastricht. On réserva cette entreprise pour l'année suivante 1748. *La paix est dans Mastricht*, disait le Maréchal de *Saxe.*

La campagne fut ouverte par les préparatifs de ce siège important. Il fallait faire la même chose à peu-près que lorsqu'on avait assiégé Namur, s'ouvrir & s'assurer tous les passages, forcer une armée entière à se retirer, & la mettre dans l'impuissance d'agir. Ce fut la plus savante manœuvre de toute cette guerre. On ne pouvait venir à bout de cette entreprise, sans donner le change aux ennemis. Il était à la fois nécessaire de les tromper, & de laisser ignorer son secret à ses propres troupes. les marches devaient être tellement combinées, que chaque marche abusât l'ennemi, & que toutes réussissent à point nommé: c'est là ce qui fut imaginé par le Maréchal de *Saxe*, & arrangé par Mr. de *Cremille.*

On fait d'abord croire aux ennemis qu'on en veut à Breda. Le Maréchal va lui-même conduire un grand convoi à Berg-op-zoom, à la tête de vingt-cinq mille hommes, & semble tourner le dos à Mastricht. Une autre division marche en même-temps à Tirlemont sur le chemin de Liège, une autre est à Tongres, une autre menace Luxembourg, & toutes enfin marchent vers Mastricht, à droite & à gauche de la Meuse.

CHAP. XXVI.

*Marche admirable du Maréchal de Saxe, commencée vers le 5 Avril 1748.*

Les alliés, séparés en plusieurs corps, ne voient le dessein du Maréchal, que quand il n'est plus temps de s'y opposer. La ville se trouve investie des deux côtés de la rivière; nul secours n'y peut plus entrer. Les ennemis au nombre de près de quatre-vingts mille hommes, sont à Mazeick, à Ruremonde. Le Duc de *Cumberland* ne peut plus qu'être témoin de la prise de Mastricht.

*Mastricht investie le 13.*

Pour arrêter cette supériorité constante des Français, les Autrichiens, les Anglais & les Hollandais attendaient trente-cinq mille Russes, au lieu de cinquante mille sur lesquels ils avaient d'abord compté. Ce secours venu de si loin arrivait enfin. Les Russes étaient déjà dans la Franconie. C'étaient des hommes infatigables, formés à la plus grande discipline. Ils couchaient en plein champ, couverts

*Arrivée d'une Armée de trente-cinq mille Russes au secours des Alliés.*

CHAP. XXVI.

d'un ſimple manteau, & ſouvent ſur la neige. La plus ſauvage nourriture leur ſuffiſait. Il n'y avait pas quatre malades alors par Régiment dans leur armée ; ce qui pouvait encore rendre ce ſecours plus important, c'eſt que les Ruſſes ne déſertent jamais. Leur religion, différente de toutes les communions latines, leur langue qui n'a aucun rapport avec les autres, leur averſion pour les étrangers, rendent inconnue parmi eux la déſertion, qui eſt ſi fréquente ailleurs. Enfin, c'était cette même Nation qui avait vaincu les Turcs & les Suédois ; mais les ſoldats ruſſes, devenus ſi bons, manquaient alors d'Officiers. Les nationaux ſavaient obéir, mais leurs capitaines ne ſavaient pas commander ; & ils n'avaient plus ni un *Minich*, ni un *Laſci*, ni un *Keil*, ni un *Lowendal* à leur tête.

Tandis que le Maréchal de *Saxe* aſſiégeait Maſtricht, les alliés mettaient toute l'Europe en mouvement. On allait recommencer vivement la guerre en Italie, & les Anglais avaient attaqué les poſſeſſions de la France en Amérique & en Aſie. Il faut voir les grandes choſes qu'ils faiſaient alors avec peu de moyens, dans l'ancien & le nouveau monde.



# CHAPITRE XXVII.

*Voyage de l'Amiral Anſon autour du Globe.*

LA France ni l'Eſpagne ne peuvent être en guerre avec l'Angleterre, que cette ſecouſſe donnée à l'Europe, ne ſe faſſe ſentir aux extrêmités du monde. Si l'induſtrie & l'audace de nos nations modernes ont un avantage ſur le reſte de la terre & ſur toute l'antiquité, c'eſt par nos expéditions maritimes. On n'eſt pas aſſez étonné peut-être de voir ſortir des ports de quelques petites provinces inconnues autrefois aux anciennes nations civiliſées, des flottes dont un ſeul vaiſſeau eût détruit tous les navires des anciens Grecs & des Romains. D'un côté ces flottes vont au delà du Gange ſe livrer des combats à la vue des plus puiſſants Empires, ſpectateurs tranquilles d'un art & d'une fureur qui n'ont point encore paſſé juſqu'à eux. De l'autre elles vont au-delà de l'Amérique ſe diſputer des eſclaves dans un nouveau monde.

Rarement le ſuccès eſt-il proportionné à ces entrepriſes, non-ſeulement parce qu'on ne peut prévoir tous les obſtacles, mais parce qu'on n'emploie

presque jamais d'assez grands moyens.

CHAP. XXVII.

L'expédition de l'Amiral *Anson* est une preuve de ce que peut un homme intelligent & ferme, malgré la faiblesse des préparatifs & la grandeur des dangers.

On se souvient que quand l'Angleterre déclara la guerre à l'Espagne en 1739, le Ministère de Londres envoya l'Amiral *Vernon* vers le Mexique, qu'il y détruisit Porto-bello, & qu'il manqua Carthagene. On destinait dans le même temps *George Anson* à faire une irruption dans le Pérou, par la mer du Sud, afin de ruiner, si on pouvait, ou du moins d'affaiblir par les deux extrêmités, le vaste Empire que l'Espagne a conquis dans cette partie du monde. On fit *Anson* Commodore, c'est-à-dire chef d'escadre; on lui donna cinq vaisseaux, une espèce de petite frégate de huit canons, portant environ cent hommes, & deux navires chargés de provisions & de marchandises: ces deux navires étaient destinés à faire le commerce à la faveur de cette entreprise; car c'est le propre des Anglais de mêler le négoce à la guerre. L'Escadre portait quatorze cents hommes d'équipage, parmi lesquels il y avait de vieux invalides, & deux cents jeunes gens de recrue; c'était trop peu de forces, & on les fit encore partir trop

tard. Cet armement ne fut en haute mer, qu'à la fin de Septembre 1740. Il prend sa route par l'Isle de Madere, qui appartient au Portugal. Il s'avance aux Isles du Cap-verd, & range les côtes du Bresil. On se reposa dans une petite Isle, nommée Sainte Catherine, couverte en tout tems de verdure & de fruits, à 27 degrés de latitude australe; & après avoir ensuite côtoyé le pays froid & inculte des Patagons, sur lequel on a débité tant de fables, le Commodore entra sur la fin de Février 1741 dans le détroit de le Maire, ce qui fait plus de cent degrés de latitude, franchis en moins de cinq mois. La petite chaloupe de huit canons, nommée le *Tryal*, *l'épreuve*, fut le premier navire de cette espèce, qui osa doubler le Cap-Horn. Elle s'empara depuis dans la mer du Sud, d'un bâtiment espagnol de six cents tonneaux, dont l'équipage ne pouvait comprendre comment il avait été pris par une barque venue d'Angleterre dans l'Océan pacifique.



*Singuliere aventure.*

Cependant en doublant le Cap-Horn, après avoir passé le détroit de le Maire, des tempêtes extraordinaires battent les vaisseaux d'*Anson* & les dispersent. Un scorbut d'une nature affreuse fait périr la moitié de l'équipage; le seul vaisseau du Commodore aborde l'Isle dé-

CHAP. XXVII.

ſerte de Fernandez, dans la mer du Sud, en remontant vers le tropique du Capricorne.

Un lecteur raiſonnable, qui voit avec quelque horreur ces ſoins prodigieux que prennent les hommes pour ſe rendre malheureux, eux & leurs ſemblables, apprendra peut-être avec ſatisfaction, que *George Anſon* trouvant dans cette Isle déſerte le climat le plus doux & le terrein le plus fertile, y ſema des légumes & des fruits, dont il avait apporté les ſemences & les noyaux, & qui bientôt couvrirent l'Isle entière. Des eſpagnols qui y relâcherent quelques années après, ayant été faits depuis priſonniers en Angleterre, jugèrent qu'il n'y avait qu'*Anſon* qui eût pu réparer par cette attention généreuſe, le mal que fait la guerre; & ils le remercièrent comme leur bienfaiteur.

On trouva ſur la côte beaucoup de lions de mer, dont les mâles ſe battent entre eux pour les femelles; & on fut étonné d'y voir dans les plaines des chèvres, qui avaient les oreilles coupées, & qui par là ſervirent de preuve aux avantures d'un Anglais, nommé *Shelkirſt*, qui, abandonné dans cette Isle, y avait vécu ſeul pluſieurs années. Qu'il ſoit permis d'adoucir par ces petites circonſtances la triſteſſe d'une hiſtoire qui n'eſt qu'un récit de meurt-

tres & de calamités. Une observation plus intéressante fut celle de la variation de la boussole, qu'on trouva conforme au systême de *Halley*. L'aiguille aimantée suivait exactement la route que ce grand Astronome lui avait tracée. Il donna des loix à la matière magnétique, comme *Nevvton* en donna à toute la nature. Et cette petite escadre, qui n'allait franchir des mers inconnues que dans l'espérance du pillage, servait la philosophie sans le savoir.

CHAP. XXVII.

*Belle observation.*

*Anson* qui montait un vaisseau de soixante canons, ayant été rejoint par un autre vaisseau de guerre & par cette chaloupe, nommé l'*Epreuve*, fit en croisant vers cette Isle de Fernandez, plusieurs prises assez considérables. Mais bientôt après s'étant avancé jusques vers la ligne équinoxiale, il osa attaquer la ville de Paita, sur cette même côte de l'Amérique. Il ne se servit ni de ses vaisseaux de guerre, ni de tout ce qui lui restait d'hommes pour tenter ce coup hardi. Cinquante soldats dans une chaloupe à rames firent l'expédition ; ils abordent pendant la nuit : cette surprise subite, la confusion & le désordre que l'obscurité redouble, multiplient & augmentent le danger. Le gouverneur, la garnison, les habitans fuyent de tous côtés. Le gouver-

*Aventure plus singuliere encore.*

CHAP. XXVII.

neur va dans les terres rassembler trois cents hommes de cavalerie & la milice des environs. Les cinquante anglais cependant font transporter paisiblement pendant trois jours, les trésors qu'ils trouvent dans la douane & dans les maisons. Des esclaves negres, qui n'avaient pas fui, espèce d'animaux appartenans au premier qui s'en saisit, aident à enlever les richesses de leurs anciens maitres. Les vaisseaux de guerre abordent. Le gouverneur n'eut ni la hardiesse de redescendre dans la ville & d'y combattre, ni la prudence de traiter avec les vainqueurs pour le rachat de la ville &

Nov. 1741.

des effets qui restaient encore. *Anson* fit réduire Paita en cendre & partit, ayant dépouillé aussi aisément les Espagnols, que ceux-ci avaient autrefois dépouillé les Américains. La perte pour l'Espagne fut de plus de quinze cents mille piastres; le gain pour les Anglais, d'environ cent quatre-vingt mille. Ce qui, joint aux prises précédentes enrichissait déja l'escadre. Le grand nombre enlevé par le scorbut, laissait encore une plus grande part aux survivants. Cette petite escadre remonta ensuite vis-à-vis Panama, sur la côte où l'on pêche les perles, & s'avança devant Acapulco, au revers du Mexique. Le gouvernement de Madrid ne savait pas alors le dan-

ger qu'il courait de perdre cette grande partie du monde.

Si l'amiral *Vernon*, qui avait assiégé Carthagène sur la mer opposée, eût réussi, il pouvait donner la main au Commodore *Anson*. L'isthme de Panama était pris à droite & à gauche par les Anglais, & le centre de la domination espagnole perdu. Le ministère de Madrid, averti long-tems auparavant, avait pris des précautions, qu'un malheur presque sans exemple rendait inutiles. Il prévint l'escadre d'*Anson* par une flotte plus nombreuse, plus forte d'hommes & d'artillerie, sous le commandement de *Don Joseph Pizarro*. Les mêmes tempêtes, qui avaient assailli les Anglais, dispersérent les Espagnols avant qu'ils pussent atteindre le détroit de le Maire. Non seulement le scorbut, qui fit périr la moitié des Anglais, attaqua les Espagnols avec la même furie; mais des provisions qu'on attendait de Buenos-airès, n'étant point venues, la faim se joignit au scorbut. Deux vaisseaux espagnols, qui ne portaient que des mourants, furent fracassés sur les côtes; deux autres échouèrent. Le commandant fut obligé de laisser son vaisseau amiral à Buenos-airès; il n'y avait plus assez de mains pour le gouverner, & ce vaisseau ne put être réparé qu'au bout de trois années; de sorte que le



CHAP. XXVII.

commandant de cette flotte retourna en Espagne en 1746, avec moins de cent hommes, qui restaient de deux mille sept cents dont sa flotte était montée : événement funeste qui sert à faire voir que la guerre sur mer est plus dangereuse que sur terre ; puisque, sans combattre, on y essuye presque toujours les dangers & les extrêmités les plus horribles.

Les malheurs de *Pizarro* laissèrent *Anson* en pleine liberté dans la mer du Sud ; mais les pertes qu'*Anson* avait faites de son côté, le mettaient hors d'état de faire de grandes entreprises sur les terres, & sur-tout depuis qu'il eut appris par les prisonniers le mauvais succès du siège de Carthagène, & que le Mexique était rassuré.

*Anson* réduisit donc ses entreprises & ses grandes espérances à se saisir d'un galion immense, que le Mexique envoye tous les ans dans les mers de la Chine à l'Isle de Manille, capitale des Philippines, ainsi nommées, parce qu'elles furent découvertes sous le régne de *Philippe second*.

Ce galion chargé d'argent ne serait point parti, si on avait vû les Anglais sur les côtes ; & il ne devait mettre à la voile, que long-tems après leur départ. Le Commodore va donc traverser l'océan pacifique, & tous les climats

opposés à l'affrique, entre notre tropique & l'équateur. L'avarice, devenue honorable par la fatigue & le danger, lui fait parcourir le globe avec deux vaisseaux de guerre. Le scorbut poursuivit encore l'équipage sur ces mers, & l'un des deux vaisseaux faisant eau de tous côtés, on est obligé de l'abandonner, & de le brûler au milieu de la mer, de peur que ses débris ne soient portés dans quelques Isles des Espagnols, & ne leur deviennent utiles. Ce qui restait de matelots & des soldats sur ce vaisseau, passe dans celui d'*Anson*, & le Commodore n'a plus de son escadre que son seul vaisseau, nommé le Centurion, monté de soixante canons, suivi de deux espéces de Chaloupes. Le Centurion échappé seul à tant de dangers, mais délabré lui-même, & ne portant que des malades, relâche pour son bonheur dans une des Isles Mariannes, qu'on nomme Tinian, alors presqu'entiérement déserte; peuplée n'a guère de trente mille ames, mais dont la plûpart des habitans avaient péri par une maladie épidémique, & dont le reste avait été transporté dans une autre Isle par les Espagnols.

Le séjour de Tinian sauva l'équipage. Cette Isle plus fertile que celle de Fernandez, offrait de tous côtés en bois, en eau pure, en animaux do-

CHAP. XXVII.

mestiques, en fruits, en légumes, tout ce qui peut servir à la nourriture, aux commodités de la vie, & au radoub d'un vaisseau. Ce qu'on trouva de plus singulier, est un arbre dont le fruit ressemble pour le goût au meilleur pain ; trésor réel, qui transplanté, s'il se pouvait, dans nos climats, serait bien préférable à ces richesses de conventions, qu'on va ravir parmi tant de périls au bout de la terre. De cette Isle on rangeait celle de Formose ; il cingle vers la Chine à Macao, à l'entrée de la rivière de Canton, pour radouber le seul vaisseau qui lui reste.

Macao appartient depuis cent cinquante ans aux Portugais. L'Empereur de la Chine leur permit de bâtir une ville dans cette petite Isle qui n'est qu'un rocher, mais qui leur était nécessaire pour leur commerce. Les Chinois n'ont jamais violé depuis ce tems les privilèges accordés aux Portugais. Cette fidélité devait, ce me semble, désarmer l'auteur anglais qui a donné au public l'histoire de l'expédition de l'Amiral *Anson*. Cet historien, d'ailleurs judicieux, instructif & bon citoyen, ne parle des Chinois, que comme d'un peuple méprisable, sans foi & sans industrie. Quant à leur industrie, elle n'est en rien de la nature de la nôtre : quant à leurs mœurs, je crois qu'il

faut plutôt juger d'une puissante nation, par ceux qui sont à la tête, que par la populace des extrêmités d'une province. Il me parait que la foi des traités, gardée par le gouvernement pendant un siècle & demi, fait plus d'honneur aux Chinois, qu'ils ne reçoivent de honte de l'avidité & de la fourberie d'un vil peuple d'une côte de ce vaste empire. Faut-il insulter la nation la plus ancienne & la plus policée de la terre, parce que quelques malheureux ont voulu dérober à des Anglais, par des larcins & par des gains illicites, la vingt-millième partie tout au plus de ce que les Anglais allaient voler par force aux Espagnols dans la mer de la Chine ? Il n'y a pas long-tems que les voyageurs éprouvaient des véxations beaucoup plus grandes dans plus d'un pays de l'Europe. Qu'aurait dit un Chinois, si, ayant fait naufrage sur les côtes de l'Angleterre, il avait vû les habitans courir en foule s'emparer avidement à ses yeux de tous ses effets nauffragés ?



Le Commodore ayant mis son vaisseau en très bon état à Macao, par le secours des Chinois; & ayant reçu sur son bord quelques matelots indiens, & quelques Hollandais qui lui parurent des hommes de service, il remet à la voile, feignant d'aller à Batavia, le disant même à son équipage,

CHAP. XXVII.

mais n'ayant en effet d'autre objet que de retourner vers les Philippines, à la poursuite de ce galion, qu'il présumait être alors dans ces parages. Dès qu'il est en plaine mer, il fait part de son projet à tout son monde. L'idée d'une si riche prise les remplit de joye & d'espérance, & redoubla leur courage.

Enfin le 9 Juin 1743, on découvre ce vaisseau tant désiré ; il avançait vers Manille, monté de soixante & quatre canons, dont vingt-huit n'étaient que de quatre livres de balle à cartouche. Cinq cents cinquante hommes de combat composaient l'équipage. Le trésor qu'il portait n'était que d'environ quinze mille piastres en argent, avec de la cochenille, parce que tout le trésor qui est d'ordinaire le double, ayant été partagé, la moitié avait été portée sur un autre galion.

Le Commodore n'avait sur son vaisseau le Centurion, que deux cents quarante hommes. Le capitaine du galion ayant apperçu l'ennemi, aima mieux hazarder le trésor, que perdre sa gloire, en fuyant devant un Anglais, & fit force de voiles hardiment pour le venir combattre.

La fureur de ravir des richesses, plus forte que le devoir de les conserver pour son Roi ; l'expérience des Anglais & les

manœuvres savantes du Commodore, lui donnérent la victoire. Il n'eut que deux hommes tués dans le combat; le galion perdit soixante & sept hommes tués sur les ponts; & il eut quatre-vingt blessés. Il lui restait encore plus de monde qu'au Commodore; cependant il se rendit. Le vainqueur retourna à Canton avec cette riche prise; il y soutint l'honneur de sa nation, en refusant de payer à l'Empereur de la Chine les impôts que doivent tous les navires étrangers. Il prétendait qu'un vaisseau de guerre n'en devait pas: sa conduite en imposa. Le gouverneur de Canton lui donna une audience, à laquelle il fut conduit à travers deux hayes de soldats, au nombre de dix mille; après quoi il retourna dans sa patrie par les Isles de la Sonde & par le Cap de Bonne-Espérance. Ayant ainsi fait le tour du monde en victorieux, il aborda en Angleterre le 4 Juin 1744, après un voyage de trois ans & demi.

Il fit porter à Londres en triomphe sur trente-deux chariots, au son des tambours & des trompettes, & des acclamations de la multitude, les richesses qu'il avait conquises. Ses prises se montaient, en argent & en or, à dix millions, monnoye de France, qui furent le prix du Commodore, de ses officiers, des matelots & des soldats, sans que le Roi

CHAP. XXVII.

entrât en partage du fruit de leurs fatigues & de leur valeur. Ces richesses circulant bientôt dans la nation, contribuèrent à lui faire supporter les frais immenses de la guerre.

De simples corsaires firent des prises encore plus considérables : le Capitaine *Talbot* prit avec son seul vaisseau deux navires français, qu'il crut d'abord venir de la Martinique, & ne porter que des marchandises communes. Mais ces deux bâtiments malouins avaient été frêtés par les Espagnols, avant que la guerre eût été déclarée entre la France & l'Angleterre : ils croyaient revenir en sûreté. Un Espagnol qui avait été gouverneur du Pérou, était sur l'un de ces vaisseaux, & tous les deux rapportaient des trésors en or, & en argent, en diamants & en marchandises précieuses. Cette prise était estimée vingt-six millions de livres. L'équipage du corsaire fut si étonné de ce qu'il voyait, qu'il ne daigna pas prendre les bijoux que chaque passager espagnol portait sur soi. Il n'y en avait presque aucun qui n'eût une épée d'or & un diamant au doigt : on leur laissa tout. Et quand *Talbot* eut amené ses prises au port de Kingsale en Irlande, il fit présent de vingt guinées à chacun des matelots & des domestiques espagnols. Le butin fut partagé entre deux vaisseaux corsaires,

faires, dont l'un qui était compagnon de *Talbot* avait poursuivi un autre vaisseau nommé l'Espérance, le plus riche des trois. Chaque matelot de ces deux corsaires, eut huit cents cinquante guinées pour sa part: les deux capitaines eurent chacun trois mille cinq cents guinées. Le reste fut partagé entre les associés, après avoir été porté en triomphe de Bristol à Londres, sur quarante-trois chariots. La plus grande partie de cet argent fut prêtée au Roi même, qui en fit une rente aux propriétaires. Cette seule prise valait au-delà d'une année du revenu de la Flandre entière. On peut juger si de telles avantures encourageaient les Anglais à aller en course, & relevaient les espérances d'une partie de la nation, qui envisageait dans les calamités publiques, des avantages si prodigieux.



## CHAPITRE XXVIII.

*Louisbourg. Combats de mer; prises immenses que font les Anglais.*

UNe autre entreprise commencée plus tard que celles de l'amiral *Anson*, montre bien de quoi est capable une nation commerçante à la fois & guerrière. Je veux parler du siège de CHAP. XXV.

Louisbourg : ce ne fut point une opération du Cabinet des ministres de Londres ; ce fut le fruit de la hardiesse des marchands de la nouvelle Angleterre. Cette Colonie, l'une des plus florissantes de la nation anglaise, est éloignée d'environ quatre-vingt lieues de l'Isle de Louisbourg ou du Cap-Breton ; Isle alors importante pour les Français, située vers l'embouchure du fleuve St. Laurent, la clef de leurs possessions dans le nord de l'Amérique. Ce territoire avait eté confirmé à la France par la paix d'Utrecht. La pêche de la morue qui se fait dans ces parages, était l'objet d'un commerce utile, qui employait par an plus de cinq cents petits vaisseaux de Bayonne, de St. Jean de Luz, du Havre de grace & d'autres villes : on en rapportait au moins trois mille tonneaux d'huile necessaires pour les manufactures de toute espèce. C'était une école de matelots ; & ce commerce, joint à celui de la morue, faisait travailler dix mille hommes, & circuler dix millions.

Un négociant nommé *Vaugan*, propose à ses concitoyens de la nouvelle Angleterre, de lever des troupes pour assiéger Louisbourg. On reçoit cette idée avec acclamation : on fait une loterie dont le produit soudoye une petite armée de quatre mille hommes. On

les arme, on les approvisionne, on leur fournit des vaisseaux de transport, tout cela aux dépens des habitans. Ils nomment un général; mais il leur fallait l'agrément de la Cour de Londres; il leur fallait sur-tout des vaisseaux de guerre. Il n'y eut de perdu que le tems de demander: la Cour envoye l'amiral *Waren* avec quatre vaisseaux, protéger cette entreprise de tout un peuple.

Louisbourg est une place qui pouvait se défendre, & rendre tous ces efforts inutiles, si on avait eu assez de munitions; mais c'est le sort de la plupart des établissemens éloignés qu'on leur envoye rarement d'assez bonne heure ce qui leur est nécessaire. A la premiere nouvelle des préparatifs contre la Colonie, le Ministre de la marine de France fait partir un vaisseau de soixante-quatre canons, chargé de tout ce qui manquait à Louisbourg. Le vaisseau arrive, pour être pris à l'entrée du port par les Anglais. Le commandant de la place, après une vigoureuse défense de cinquante jours, fut obligé de se rendre. Les Anglais lui firent les conditions: ce fut d'emmener eux-mêmes en France la garnison & tous les habitans, au nombre de deux mille. On fut étonné à Brest de recevoir, quelques mois après, une

CHAP. XXVIII.

colonie entiére de Français, que des vaiſſeaux anglais laiſſèrent ſur le rivage.

La priſe de Louisbourg fut encore fatale à la compagnie françaiſe des Indes; elle avait pris à ferme le commerce des pelletteries du Canada, & ſes vaiſſeaux, au retour des grandes Indes, venaient ſouvent mouiller à Louisbourg. Deux gros vaiſſeaux de la compagnie y abordent immédiatement après ſa priſe, & ſe livrent eux-mêmes. Ce ne fut pas tout; une fatalité non moins ſingulière enrichit encore les nouveaux poſſeſſeurs du Cap-Breton. Un gros bâtiment Eſpagnol, nommé l'Eſpérance, qui avait échappé à des armateurs, croyait trouver ſa ſûreté dans le port de Louisbourg, comme les autres; il y trouva ſa perte comme eux. La charge de ces trois navires, qui vinrent ainſi ſe rendre eux-mêmes du fond de l'Aſie & de l'Amérique, allait à vingt-cinq millions de livre. Si dès long-tems on a appellé la guerre un jeu de hazard, les Anglais en une année gagnérent à ce jeu environ trois millions de livres ſterlings. Non ſeulement les vainqueurs comptaient garder à jamais Louisbourg, mais ils firent les préparatifs pour s'emparer de toute la nouvelle France.

CHAP. XXVIII.

Il semblent que les Anglais dussent faire de plus grandes entreprises maritimes. Ils avaient alors six vaisseaux de cent pièces de canons, treize de 90, quinze de 80, vingt-six de 70, trente-trois de 60. Il y en avait trente-sept de 50 à 54 canons; & au-dessous de cette forme, depuis les fregates de 40 canons jusqu'aux moindres, on en comptait jusqu'à 115. Ils avaient encore quatorze galiotes à bombes, & dix brûlots. C'était en tout deux cents soixante & trois vaisseaux de guerre, independamment des corsaires & des vaisseaux de transport. Cette marine avait le fonds de quarante mille matelots. Jamais aucune nation n'a eu de pareilles forces. Tous ces vaisseaux ne pouvaient être armés à la fois, il s'en fallait beaucoup. Le nombre des soldats était trop disproportionné; mais enfin en 1746 & 1747 les Anglais avaient à la fois une flotte dans les mers d'Ecosse & d'Irlande, une à Spithead, une aux Indes orientales, une vers la Jamaïque, une à Antigoa, ils en armaient de nouvelles selon le besoin.

Il fallut que la France résistât pendant toute la guerre, n'ayant en tout qu'environ trente cinq vaisseaux de Roi à opposer à cette puissance formidable. Il devenait plus difficile de jour en

CHAP. XXVIII.

jour de soutenir les Colonies. Si on ne leur envoyait pas de gros convois, elles demeuraient sans secours à la merci des flottes anglaises. Si les convois partaient ou de France, ou des Isles, ils couraient risque étant escortés, d'être pris avec leurs escortes. En effet, les Français essuyèrent quelquefois des pertes terribles ; car une flotte marchande de quarante voiles, venant en France de la Martinique, sous l'escorte de quatre vaisseaux de guerre, fut rencontrée par une flotte anglaise ; il y en eut trente de pris, coulés à fond ou échoués ; deux vaisseaux de l'escorte, dont l'un était de 80 canons, tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Octob. 1745.

En vain on tenta d'aller dans l'Amérique septentrionale, pour essayer de reprendre le Cap-Breton, ou pour ruiner la Colonie anglaise d'Annapolis dans la nouvelle Ecosse. Le Duc d'*Anville*, de la maison de *la Rochefoucault*, y fut envoyé avec quatorze vaisseaux. C'était un homme d'un grand courage, d'une politesse & d'une douceur de mœurs que les Français seuls conservent dans la rudesse attachée au service maritime ; mais la force de son corps ne secondait pas celle de son ame. Il mourut de maladie sur le rivage barbare de Chiboctou, après avoir vû sa

Juin 1746.

flotte dispersée par une violente tempête. Plusieurs vaisseaux périrent, d'autres écartés au loin, tombèrent entre les mains des Anglais.

Cependant il arrivait souvent que des Officiers habiles qui escortaient les flottes marchandes françaises, savaient les conduire en sûreté, malgré les nombreuses flottes ennemies.

On en vit un exemple heureux dans les manœuvres de M. *du Bois de la Motte*, alors capitaine de vaisseau, qui conduisant un convoi d'environ quatre-vingt voiles aux Isles françaises de l'Amérique, attaqué par une escadre entière, sut en attirant sur lui tout le feu des ennemis, leur dérober le convoi, le rejoindre & le conduire au fort Royal à St. Domingue, combattre encore, & ramener plus de soixante voiles en France; mais il fallait bien qu'à la longue la marine anglaise anéantît celle de France & ruinât son commerce.

Un de leurs plus grands avantages sur mer, fut le combat naval de Finistère; combat où ils prirent si gros vaisseaux de Roi, & sept de la compagnie des Indes armés en guerre, dont quatre se rendirent dans le combat, & trois autres ensuite; le tout portant quatre mille hommes d'équipage.

Londres est remplie de négocians & de gens de mer, qui s'intéressent

CHAP. XXVIII.

beaucoup plus aux ſuccès maritimes, qu'à tout ce qui ſe paſſe en Allemagne ou en Flandres. Ce fut dans la ville un tranſport de joie inoui, quand on vit arriver dans la Tamiſe le même vaiſſeau le Centurion, ſi fameux par ſon expédition autour du monde : il apportait la nouvelle de la bataille de Finiſtère gagné par ce même *Anſon*, devenu à juſte titre Vice-amiral général, & par l'amiral *Waren*. On vit arriver vingt-deux chariots chargés de l'or, de l'argent & des effets pris ſur la flotte de France. La perte de ces effets & de ces vaiſſeaux fut eſtimée plus de vingt millions de France. De l'argent de cette priſe, on frappa quelques eſpèces, ſur leſquelles on voyait pour légende *Finiſtère*, monument flatteur à la fois & encourageant pour la nation, & imitation glorieuſe de l'uſage qu'avaient les Romains de graver ainſi ſur la monnoie courante, comme ſur les médailles, les grands événements de leur Empire. Cette victoire était plus heureuſe & plus utile qu'étonnante. Les Amiraux *Anſon* & *Waren* avaient combattu avec dix-ſept vaiſſeaux de guerre, contre ſix vaiſſeaux de Roi, dont le meilleur ne valait pas pour la conſtruction, le moindre navire de la flotte angl aiſe.

16 *Mai* 1747.

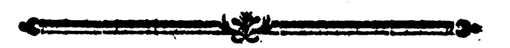
Ce qu'il y avait de ſuprenant, c'eſt que le Marquis de la *Joncquière*, chef

de cette escadre, eût soutenu long-temps le combat, & donné encore à un convoi qu'il amenait de la Martinique le temps d'échapper. Le capitaine du vaisseau le Vindsor, s'exprimait ainsi dans sa lettre sur cette bataille. *Je n'ai jamais vû une meilleure conduite que celle du Commodore français; & pour dire la verité, tous les Officiers français de cette Nation ont montré un grand courage: aucun d'eux ne s'est rendu que quand il leur a été absolument impossible de manœuvrer.*

Il ne restait plus aux Français sur ces Mers, que sept Vaisseaux de guerre pour escorter les flottes marchandes aux Isles de l'Amérique, sous le commandement de Mr. de *l'Estanduere*. Ils furent rencontrés par quatorze vaisseaux anglais. On se battit comme à Finistère, avec le même courage & la même fortune. Le nombre l'emporta & l'Amiral *Havvks* amena dans la Tamise six vaisseaux des sept qu'il avait combattus. 14 Oct. 1747.

La France n'avait plus alors qu'un seul vaisseau de guerre. On connut dans toute son étendue la faute du Cardinal de *Fleury*, d'avoir négligé la Mer; cette faute est difficile à réparer. La Marine est un art, & un grand art. On a vû quelquefois de bonnes troupes de terre formées en deux ou trois années,

par des Généraux habiles & appliqués ; mais il faut un long temps pour se procurer une Marine redoutable.



## CHAPITRE XXIX.

*De l'Inde, de Madrass, de Pondicheri. Expedition de la Bourdonnaie. Conduite de du Pleix, &c.*

CHAP. XXIX.

PENDANT que les Anglais portaient leurs armes victorieuses sur tant de mers, & que tout le globe était le théatre de la guerre, ils en ressentirent enfin les effets dans leur colonie de Madrass. Un homme à la fois négociant & guerrier, nommé *Mahé de la Bourdonnaie*, vengea l'honneur du pavillon français, au fond de l'Asie.

Pour rendre cet événement plus sensible, il est nécessaire de donner quelque idée de l'Inde, du commerce des Européens dans cette vaste & riche contrée & de la rivalité qui régna entre eux, rivalité souvent soutenue par les armes.

Les Nations Européanes ont inondé l'Inde. On a sçu y faire de grands établissements, on y a porté la guerre, plusieurs y ont fait des fortunes immenses, peu se sont appliqués à con-

naître ses antiquités de ce pays plus renommé autrefois pour sa religion, ses sciences & ses loix que pour ses richesses, qui ont fait de nos jours l'unique objet de nos voyages.

Un Anglais*, qui a demeuré trente ans dans le Bengale, & qui sait les langues moderne & ancienne des Brames, détruit tout ce vain amas d'erreurs, dont sont remplies nos histoires des Indes, & confirme ce que le petit nombre d'hommes instruits en a pensé. † Ce pays est sans contredit le plus anciennement policé qui soit dans le monde; les savants Chinois même lui accordent cette supériorité. Les plus anciens monuments que l'Empereur *Camhi* avait recueillis dans son cabinet de curiosités, étaient tous indiens. Le Docte & infatigable Anglais, qui a copié en 1754 leur plus ancienne loi écrite nommée le *Shasta*, antérieure au *Veidam*, assure que cette loi a quatre mille six cents soixante & six ans d'antiquité dans le temps qu'il la copie. Long-temps avant ce monument, le plus ancien de la terre, s'il faut l'en

* M. Holwel.

† *J'ai étudié, dit-il, tout ce qui a été écrit sur les Indiens, depuis Arien jusqu'à l'Abbé Guion inclusivement, & je n'ai trouvé qu'erreur & mensonge.* (Page 5 de la Préface.)

CHAP. XXIX.

croire, cette loi était consacrée par la tradition & par des Hiéroglyphes antiques.

On ne fait d'ordinaire aucune difficulté dans toutes les relations de l'Inde, copiées sans examen les unes sur les autres, de diviser toutes les Nations des Indiens en Mahométans & en Idolâtres; mais il est avéré que les Brames & les Banians, loin d'être Idolâtres ont toujours reconnu un seul DIEU Créateur, que leurs livres appellent toujours l'ETERNEL; ils le reconnaissent encore au milieu de toutes les superstitions qui défigurent leur ancien culte. Nous avons cru en voyant les figures monstrueuses, exposées dans leurs temples à la vénération publique, qu'ils adoraient des Diables, quoique ces peuples n'aient jamais entendu parler du Diable. Ces représentations symboliques n'étaient autre chose que les emblêmes des vertus. La vertu en général est figurée comme une belle femme, qui a dix bras pour résister aux vices. Elle porte une couronne, elle est montée sur un Dragon, & tient du premier de ses bras droits une pique, dont la pointe ressemble à une fleur de lys. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de toutes leurs antiques cérémonies qui se sont conservées jusqu'à nos jours, ni de discuter le Shatabad & le

Veiddam, ni de montrer à quel point les Brames d'aujourd'hui ont dégénéré de leurs ancêtres; mais quoique leur asservissement aux Tartares, l'horrible cupidité & les débauches des Européans établis sur leurs côtes, les aient rendus pour la plupart fourbes & méchants; cependant l'auteur qui a vécu si long-temps avec eux, dit que les Brames qui n'ont point été corrompus par aucune fréquentation avec les commerçants d'Europe, ou par les intrigues des Cours de Nabab, *sont le modele le plus pur de la vraie pieté qu'on puisse trouver sur la face de la terre* *.

Le climat de l'Inde est sans contredit le plus favorable à la nature humaine. Il n'est pas rare d'y voir des vieillards de six vingt ans. Les tristes mémoires de notre compagnie des Indes nous apprennent que, dans une bataille livrée par un Vice-Roi, tyran de ce pays, contre un autre tyran, l'un des deux, nommé *Anaverdikan*, que nous fîmes assassiner dans le combat, par un traitre de ses suivants, était âgé de cent sept

* *Le grand Prêtre de l'Isle Chéringan, dans la Province d'Arcate, qui justifia le Chevalier* Lass *contre les Accusations du Gouverneur* du Pleix, *était un vieillard de cent années, respecté pour sa vertu incorruptible. Il savait le Français, & rendit de grands services à la Compagnie des Indes. C'est lui qui traduisit l'Exour-Veidam, dont j'ai remis le manuscrit à la Bibliothèque du Roi.*

CHAP. XXIX.

années, & qu'il avait ramené trois fois ses soldats à la charge. L'Empereur *Aurengzeb* vécut plus de cent ans. *Nisan Elmoluk*, grand Chancelier de l'Empire sous *Mahomet-Seha*, détrôné & rétabli par *Sha-Nadir*, est mort à l'âge de cent ans révolus. Quiconque est sobre dans ce pays, jouit d'une vie longue & saine.

Les Indiens auraient été les peuples du monde les plus heureux, s'ils avaient pu demeurer inconnus aux Tartares & à nous. L'ancienne coutume immémoriale de leurs Philosophes, de finir leurs jours sur un bûcher dans l'espoir de recommencer une nouvelle carrière, celle des femmes de se brûler sur le corps de leurs maris pour renaître avec eux sous une forme différente, prouve une grande superstition, mais aussi un grand courage dont nous n'approchons pas. Ces peuples autrefois avaient horreur de tuer leurs semblables, & ne craignaient pas de se tuer eux-mêmes. Les femmes dans les Castes des Brames, se brûlent encore, mais plus rarement qu'autrefois. Nos dévotes affligent leurs corps; celles-ci le détruisent, & toutes vont contre le but de la nature, dans l'idée que ce corps sera plus heureux.

L'horreur de répandre le sang des bêtes augmenta chez cette antique

Nation celle de répandre le sang des hommes. La douceur de leurs moeurs en fit toujours de très-mauvais soldats. C'est une vertu qui a causé leurs malheurs, & qui les a fait esclaves, Le Gouvernement tartare, qui est précisément celui de nos anciens grands fiefs, soumet presque tous ces peuples à de petits brigands, nommés par des Vice-Rois, lesquels sont institués par l'Empereur. Tous ces tyrans sont très-riches, & le peuple très-pauvre. C'est cette administration qui fut établie dans l'Europe, dans l'Asie & dans l'Afrique par les Goths, les Vandales, les Francs, les Turcs, tous originaires de la Tartarie; Gouvernement entiérement contraire à celui des anciens Romains, & encore plus à celui des Chinois, le meilleur qui soit sur la terre, après celui du petit nombre des peuplades policées qui ont conservé leur liberté.



Les Marattes dans ces vastes pays sont presque les seuls qui soient libres. Ils habitent des montagnes derriére la côte de Malabar, entre Goa & Bombai, dans l'espace de plus de sept cents milles. Ce sont les Suisses de l'Inde, aussi guerriers, moins policés, mais plus nombreux, & par là plus redoutables. Les Vice-Rois qui se font souvent la

CHAP. XXIX.

guerre, achétent leurs secours, les payent, & les craignent.

La prodigieuse supériorité & de génie & de force qu'ont les Européens sur les Asiatiques orientaux, est assez prouvée par les conquêtes que nos peuples ont faites chez ces nations, & qu'ils se disputent encore tous les jours. Les Portugais établis les premiers sur les côtes des de l'Inde, porterent leurs armes & leur religion dans l'étendue de plus de deux mille lieues, depuis le cap de Bonne-espérance jusqu'à Malaca, ayant des comptoirs & des forts qui se secouraient les uns les autres. *Philipe II*, maître du Portugal, aurait pu former dans l'Inde une domination aussi avantageuse pour le moins que celle du Pérou & du Mexique, & sans le courage & l'industrie des Hollandais, & ensuite des Anglais, le pape aurait donné plus d'Evêchés réels dans ces vastes contrées qu'il n'en confére en Italie; & en aurait retiré plus d'argent qu'il n'en léve sur les peuples devenus ses sujets.

On n'ignore pas que les Hollandais sont ceux qui ont les plus grands établissements dans cette partie du monde, depuis les Isles de la Sonde jusqu'à la côte de Malabar. Les Anglais viennent après eux. Ils sont puissants sur les deux côtes de la presqu'Isle de l'Inde,

& jusques dans le Bengale. Les Français arrivés les derniers ont été les plus mal partagés. C'est leur sort dans l'Inde orientale, comme dans l'occidentale. CHAP. XXIX.

Leur compagnie établie par *Louis XIV*, anéantie en 1712, renaissante en 1720 dans Pondichéry, paraissait, ainsi qu'on l'a déjà dit, très-florissante : elle avait beaucoup de vaisseaux, de commis, de directeurs, & même des canons & des soldats ; mais elle n'a jamais pu fournir le moindre dividende à ses actionnaires, du produit de son commerce. C'est la seule compagnie commerçante de l'Europe qui soit dans ce cas ; & au fond, ses actionnaires & ses créanciers n'ont jamais été payés que de la concession faite par le Roi d'une partie de la ferme du tabac, absolument étrangère à son négoce. Par cela même elle florissait à Pondichéry : car l'argent de ses retours était employé à augmenter ses fonds, à fortifier la ville, à l'embellir, à se ménager dans l'Inde des alliés utiles.

*Du Pleix*, homme aussi actif qu'intelligent, & aussi méditatif que laborieux, avait dirigé long-temps le comptoir de Chandernagor sur le Gange, dans la fertile & riche province de Bengale, à onze cents milles de Pondichéry, y avait formé un vaste établissement, bâti une ville, équippé

CHAP. XXIX.

quinze vaiſſeaux. C'était une conquête de génie & d'induſtrie, bien préférable à toutes les autres. La compagnie trouva bon que chaque particulier fît alors le commerce pour ſon propre avantage. L'adminiſtrateur, en la ſervant, acquit une immenſe fortune; chacun s'enrichit. Il créa encore un autre établiſſement à Patna, en remontant le Gange juſqu'à trente lieues de Senares, cette antique école des Bracmanes.

Tant de ſervices lui méritèrent le gouvernement général des établiſſements français à Pondichéry en 1742. Ce fut alors que la guerre s'alluma entre l'Angleterre & la France. On a déjà remarqué que le contre-coup de ces guerres ſe fait toujours ſentir aux extrémités du monde, en Aſie & en Amérique.

Les Anglais ont à quatre-vingt dix milles de Pondichéry la ville de Madraſs dans la province d'Arcate. Cet établiſſement eſt pour l'Angleterre ce que Pondichéry eſt pour la France. Ces deux villes ſont rivales, mais le commerce eſt ſi vaſte de ce monde au nôtre, l'induſtrie Européane eſt ſi active, ſi ſupérieure à celle des Indiens, que ces deux colonies peuvaient s'enrichir ſans ſe nuire.

*Du Pleix*, gouverneur de Pondi-

chéry & chef de la nation françaiſe dans les Indes, avait propoſé la neutralité à la compagnie anglaiſe. Rien n'était plus convenable à des commerçants qui ne doivent point vendre des étoffes & du poivre à main armée. Le commerce eſt fait pour être le lien des nations, pour conſoler la terre, & non pour la dévaſter. L'humanité & la raiſon avaient fait ces offres; la fierté & l'avarice les refuſérent. Les Anglais ſe flattaient, non ſans vraiſemblance, d'être aiſément vainqueurs ſur les mers de l'Inde comme ailleurs, & d'anéantir la compagnie de France.

*Mahé de la Bourdonnaie* était comme les *Du Queſne*, les *Bart*, les *Du Guai-Trouin*, capable de faire beaucoup avec peu, & auſſi intelligent dans le commerce, qu'habile dans la marine. Il était gouverneur des Iſles de Bourbon & de Maurice, nommé à ces emplois par le Roi, & gérant au nom de la compagnie. Ces Iſles étaient devenues floriſſantes ſous ſon adminiſtration: il ſort enfin de l'Iſle de Bourbon avec neuf vaiſſeaux armés par lui en guerre, chargés d'environ deux mille trois cents blancs, & de huit cents noirs, qu'il a diſciplinés lui même, & dont il a fait de bons canoniers. Une eſcadre anglaiſe ſous l'amiral *Beſnet* croiſait dans ces mers, défendait Nadraſs,

CHAP. XXIX.

inquiétait Pondichéry, & faisait beaucoup de prises. Il attaque cette escadre, il la disperse, & se hâte d'aller mettre le siège devant Madrass.

6 *Juil.* 1756.

Des députés vinrent lui représenter qu'il n'était pas permis d'attaquer les terres du grand Mogol. Ils avaient raison; c'est le comble de la faiblesse asiatique de le souffrir, & de l'audace Européane de le tenter. Les Français débarquerent sans résistance; leur canon est amené devant les murailles de la ville mal fortifiée, défendue par une garnison de cinq cents soldats. L'établissement anglais consistait dans le fort St. George, où étaient tous les magasins; dans la ville qu'on nomme *Blanche*, qui n'est habitée que par les Européans, & dans celle qu'on nomme *Noire*, peuplée de négocians & d'ouvriers de toutes les nations de l'Inde, Juifs, Banians, Arméniens, Mahométans, Idolâtres, Nègres de différentes espèces, Indiens rouges, Indiens de couleur bronzée: cette multitude allait à cinquante mille ames. Le gouverneur fut bientôt obligé de se rendre. la rançon de la ville fut évaluée à onze cents mille pagodes, qui valent environ neuf millions de France.

*La Bourdonnaie* avait un ordre exprès du Ministère, *de ne garder aucune des conquêtes qu'il pourrait faire dans*

*l'Inde*; ordre peut-être inconsidéré comme tous ceux qu'on donne de loin, sur des objets qu'on n'est pas à portée de connoître. Il exécuta ponctuellement cet ordre, & reçut des ôtages & des sûretés pour le payement de cette conquête qu'il ne gardait pas. Jamais on ne sût ni mieux obéir, ni rendre un plus grand service. Il eût encore le mérite de mettre l'ordre dans la ville, de calmer les frayeurs des femmes, toutes réfugiées dans des temples & dans des pagodes, de les faire reconduire chez elles avec honneur, & de rendre enfin la nation victorieuse, respectable & chère aux vaincus.

Le sort de la France a presque toujours été que ses entreprises & même ses succès hors de ses frontières, lui sont devenus funestes. *Du pleix*, gouverneur de la compagnie des Indes, eût le malheur d'être jaloux de la *Bourdonnaye*. Il cassa la capitulation, s'empara de ses vaisseaux, & voulut même le faire arrêter. Les Anglais & les habitants de Madrass, qui comptaient sur le droit des gens, demeurérent interdits quand on leur annonça la violation du traité & de la parole d'honneur donnée par la *Bourdonnaye*. Mais l'indignation fut extrême quand *Du pleix*, s'étant rendu maitre de la ville noire, la détruisit de fond en comble.

## CHAPITRE XXX.

### *Paix d'Aix-la-Chapelle.*

CHAP. XXX.

DAns ce flux & ce reflux de succès & de pertes, communs à presque toutes les guerres, *Louis XV* ne cessait d'être victorieux dans les Pays-Bas. Déjà Mastricht était prêt de se rendre au maréchal de *Saxe*, qui l'assiégeait, après la plus savante marche que jamais général eût faite ; & de là, on allait droit à Nimègue. Les Hollandais étaient consternés ; il y avait en France près de trente-cinq mille de leurs soldats prisonniers de guerre. Des désastres plus grands que ceux de l'année 1671 semblaient menacer cette République ; mais ce que la France gagnait d'un côté, elle le perdait de l'autre ; ses colonies étaient exposées, son commerce périssait, elle n'avait plus de vaisseaux de guerre. Toutes les nations souffrent, & toutes avaient besoin de la paix, comme dans les guerres précédentes. Près de sept mille vaisseaux marchands, soit de France, soit d'Espagne ou d'Angleterre, ou de Hollande, avaient été pris dans le cours de ces déprédations réciproques ; & de là on peut conclurre que plus de cinquante mille familles avaient

avaient fait de grandes pertes Joignez à ces désastres la multitude des morts, la difficulté des recrues : c'est le sort de toute guerre. La moitié de l'Allemagne & de l'Italie, les Pays-Bas étaient ravagés ; & pour accroitre & prolonger tant de malheurs l'argent de l'Angleterre & de la Hollande faisait venir trente-cinq mille Russes qui étaient déjà dans la Franconie. On allait voir vers les frontières de la France les mêmes troupes qui avaient vaincu les Turcs & les Suédois.

CHAP. XXX.

Ce qui caractérisait plus particuliérement cette guerre, c'est qu'à chaque victoire que *Louis XV* avait remportée, il avait offert la paix, & qu'on ne l'avait jamais acceptée. Mais enfin, quand on vit que Mastricht allait tomber après Berg-op-zoom, & que la Hollande était en danger, les ennemis demandérent aussi cette paix, devenue nécessaire à tout le monde.

Le Marquis de *St. Sévérin*, l'un des Plénipotentiaires de France, au congrès d'Aix-la-Chapelle, commença par déclarer qu'il venait accomplir les paroles de son Maitre, *qui voulait faire la paix, non en marchand, mais en Roi.* 16 Oct. 1748.

*Louis XV.* ne voulut rien pour lui ; mais il fit tout pour ses alliés : il assurait par cette paix le Royaume des

CHAP. XXX.

deux Siciles à *Don Carlos*, Prince de son sang; il établit dans Parme, Plaisance & Guastale, *Don Philippe*, son gendre: le Duc de Modène, son allié & gendre du Duc d'Orléans, Régent, fut remis en possession de son pays, qu'il avait perdu pour avoir pris les intérêts de la France. Gènes rentra dans tous ses droits: il parut plus beau & même plus utile à la Cour de France, de ne penser qu'au bonheur de ses alliés, que de se faire donner deux ou trois villes de Flandre, qui auraient été un éternel objet de jalousie.

L'Angleterre, qui n'avait eu d'autre intérêt particulier dans cette guerre universelle, que celui d'un vaisseau, y perdit beaucoup de trésor & de sang, & la querelle de ce vaisseau resta dans le même état où elle était auparavant. Le Roi de Prusse fut celui qui retira les plus grands avantages; il conserva la conquête de la Silésie, dans un tems où toutes les Puissances avaient pour maxime de ne souffrir l'aggrandissement d'aucun Prince. Le Duc de Savoye Roi de Sardaigne, fut après le Roi de Prusse, celui qui gagna le plus, la Reine de Hongrie ayant payé son alliance d'une partie du Milanais. Après cette paix, la France se rétablit comme après la paix d'Utrecht, & fut encore plus florissante. Alors

l'Europe chrétienne se trouva partagée entre deux grands partis, qui se ménagaient l'un l'autre, & qui soutenaient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devrait assurer une éternelle paix. Les Etats de l'Impératrice, Reine de Hongrie, & une partie de l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, composaient une de ces grandes factions. L'autre était formée par la France, l'Espagne, les deux Siciles, la Prusse, la Suède. Toutes les Puissances restérent armées; & on espéra un repos durable, par la crainte même que les deux moitiés de l'Europe semblaient inspirer l'une à l'autre.

*Louis XIV.* avait le premier entretenu ces nombreuses armées qui forcérent les autres Princes à faire les mêmes efforts; de sorte qu'aprés la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, les Puissances chrétiennes de l'Europe eurent environ un million d'hommes sous les armes au détriment peut-être des arts & des professions nécessaires, sur-tout de l'agriculture: on se flatta que de long-tems il n'y aurait aucun aggresseur parce que tous les Etats étaient armés pour se défendre; mais on se flatta en vain.

# CHAPITRE XXXI.

## ETAT DE L'EUROPE en 1756.

*Lisbonne détruite. Conſpirations & Supplices en Suede. Guerres funeſtes pour quelques territoires vers le Canada. Priſe de Port-Mahon par le Maréchal de Richelieu.*

CHAP. XXXI.

L'Europe entière ne vit jamais luire de ſi beaux jours que depuis la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748 juſques vers l'an 1755. Le commerce floriſſait de Petersbourg juſqu'à Cadix ; les beaux arts étaient par-tout en honneur ; on voyait entre toutes les nations une correſpondance mutuelle ; l'Europe reſſemblait à une grande famille réunie après ſes différents. Les malheurs nouveaux de l'Europe ſemblerent être annoncés par des tremblements de terre qui ſe firent ſentir en pluſieurs provinces, mais d'une manière plus terrible à Lisbonne qu'ailleurs. Un grand tiers de cette ville fut renverſé ſur ſes habitans ; il y périt près de trente mille hommes : ce fléau s'étendit en Eſpagne ; la petite ville de Setubal fut détruite, d'autres endommagées : la mer s'élevant audeſſus de la chauſſée de Cadix, engloutit tout ce qui ſe trouva

sur le chemin; les secousses de la terre qui ébranlaient l'Europe, se firent sentir de même en Afrique; & le même jour que les habitans de Lisbonne périssaient, la terre s'ouvrit auprès de Maroc: une peuplade entière d'Arabes fut ensevelie dans des abymes; les villes de Fez & de Méquinez furent encore plus maltraitées que Lisbonne.



Ce fléau semblait devoir faire rentrer les hommes en eux-mêmes, & leur faire sentir qu'ils ne sont en effet que des victimes de la mort, qui doivent au moins se consoler les uns les autres. Les Portugais crurent obtenir la clémence de Dieu, en faisant brûler des Juifs & d'autres hommes, dans ce qu'ils appellent un *autoda fé*, acte de foi que les autres nations regardent comme un acte de barbarie; mais dès ce tems là même, on prenait des mesures dans d'autres parties de l'Europe, pour ensanglanter cette terre qui s'écroulait sous nos pieds.

20. Juin 1756.

La première catastrophe funeste se passa en Suéde. Ce Royaume était devenu une République, dont le Roi n'était que le premier magistrat. Il était obligé de se conformer à la pluralité des voix du Sénat: les Etats, composés de la Noblesse, de la Bourgeoisie, du Clergé & des Paysans,

CHAP. XXXI.

pouvaient réformer les loix du Sénat ; mais le Roi ne le pouvait pas.

Juin 1756.

Quelques Seigneurs, plus attachés au Roi qu'aux nouvelles loix de la patrie, conspirerent contre le Sénat en faveur du Monarque ; tout fut découvert ; les conjurés furent punis de mort : ce qui dans un Etat purement monarchique, aurait passé pour une action vertueuse, fut regardé comme une trahison infame dans un pays devenu libre ; ainsi les mêmes actions sont crimes ou vertus, selon les lieux & selon les temps.

Cette avanture indisposa la Suede contre son Roi, & contribua ensuite à faire déclarer la guerre (comme nous le verrons) à *Frederic*, Roi de Prusse, dont la sœur avait épousé le Roi de Suede.

Les révolutions que ce même Roi de Prusse & ses ennemis préparaient dès-lors, étaient un feu qui couvait sous la cendre : ce feu embrasa bien-tôt l'Europe ; mais les premières étincelles vinrent d'Amerique.

Une légère querelle entre la France & l'Angleterre, pour quelques terreins sauvages vers l'Acadie, inspira une nouvelle politique à tous les Souverains d'Europe. Il est utile d'observer que cette querelle était le fruit de la négligence de tous les Ministres qui tra-

vaillerent en 1712 & 1713 au traité d'Utrecht. La France avait cédé à l'Angleterre, par ce traité, l'Acadie, voisine du Canada, avec toutes ses anciennes limites; mais on n'avait pas spécifié quelles étaient ces limites; on les ignorait: c'est une faute qu'on n'a jamais commise dans des contrats entre particuliers: Des démêlés ont résulté nécessairement de cette omission. Si la Philosophie & la justice se mêlaient des querelles des hommes, elles leur feraient voir que les Français & les Anglais se disputaient un pays sur lequel ils n'avaient aucun droit; mais ces premiers principes n'entrent point dans les affaires du monde. Une pareille dispute élevée entre de simples commerçants, aurait été appaisée en deux heures par des arbitres; mais entre des Couronnes, il suffit de l'ambition ou de l'humeur d'un simple Commissaire pour bouleverser vingt Etats. On accusait les Anglais de ne chercher qu'à détruire entièrement le commerce de la France dans cette partie de l'Amérique. Ils étaient très supérieurs, par leurs nombreuses & riches Colonies, dans l'Amérique septentrionale; ils l'étaient encore plus sur mer par leurs Flottes; & ayant détruit la Marine de France dans la guerre de 1741, ils se flataient que rien ne leur résisterait, ni dans le nouveau monde,

CHAP. XXXI.

ni sur nos mers : leurs espérances furent d'abord trompées.

Ils commencèrent en 1755 par attaquer les Français vers le Canada ; & sans aucune déclaration de guerre, ils prirent plus de trois cents vaisseaux marchands, comme on faisait des barques de contrebande ; ils s'emparerent même de quelques navires des autres nations, qui portaient aux Français des marchandises. Le Roi de France, dans ces conjonctures, eut une conduite toute différente de celle de *Louis XIV*. Il se contenta d'abord de demander justice ; il ne permit pas seulement alors à ses Sujets d'armer en course. *Louis XIV* avait parlé souvent aux autres Cours avec supériorité. *Louis XV* fit sentir dans toutes les Cours la supériorité que les Anglais affectaient. On avait reproché à *Louis XIV* une ambition qui tendait sur terre à la Monarchie universelle : *Louis XV* fit connaître la supériorité réelle que les Anglais prenaient sur les mers.

Cependant *Louis XV* s'assurait quelque vengeance : ses troupes battaient les Anglais en 1755 vers le Canada ; il préparait dans ses ports une flotte considérable, & il comptait attaquer par terre le Roi d'Angleterre *George II.* dans son Electorat d'Hanovre. Cette irruption en Allemagne menaçait l'Eu-

rope d'un embrasement allumé dans le nouveau monde : ce fut alors que toute la politique de l'Europe fut changée. Le Roi d'Angleterre appella une seconde fois, du fond du Nord, trente mille Russes qu'il devait soudoyer. L'Empire de Russie était l'allié de l'Empereur & de l'Impératrice Reine de Hongrie. Le Roi de Prusse devait craindre que les Russes, les Impériaux & les Hanovriens ne tombassent sur lui. Il avait environ cent quarante mille hommes en armes ; il n'hésita pas à se liguer avec le Roi d'Angleterre, pour empêcher d'une main que les Russes n'entrassent en Allemagne, & pour fermer de l'autre le chemin aux Français. Voilà donc encore toute l'Europe en armes, & la France replongée dans de nouvelles calamités qu'on aurait pu éviter, si on pouvait se dérober à sa destinée.

Le Roi de France eut avec facilité, & en un moment, tout l'argent dont il avait besoin, par une de ces promptes ressources qu'on ne peut connaître que dans un Royaume aussi opulent que la France. Vingt places nouvelles de Fermiers-Généraux, & quelques emprunts, suffirent pour soutenir les premières années de la guerre ; facilité funeste qui ruina bientôt le Royaume.

On feignit de menacer les côtes de l'Angleterre. Ce n'était plus le temps

CHAP. XXXI.

où la Reine *Elizabeth*, avec le secours de ses seuls Anglais, ayant l'Ecosse à craindre, & pouvant à peine contenir l'Irlande, soutint les prodigieux efforts de *Philippe II*. Le Roi d'Angleterre *George II* se crut obligé de faire venir des Hanovriens & des Hessois pour défendre ses côtes. L'Angleterre, qui n'avait pas prévu cette suite de son entreprise, murmura de se voir inondée d'étrangers : plusieurs citoyens passèrent de la fierté à la crainte, & tremblèrent pour leur liberté.

Le Gouvernement anglais avait pris le change sur les desseins de la France ; il craignait une invasion, & il ne songeait pas à l'Isle de Minorque, ce fruit de tant de dépenses prodiguées dans l'ancienne guerre de la succession d'Espagne.

*Le Maréchal de Richelieu prend Minorque.*

Les Anglais avaient pris, comme on a vu, Minorque sur l'Espagne. La possession de cette conquête assurée par tous les traités, leur était plus importante que Gibraltar, qui n'est point un port, & leur donnait l'empire de la Méditerranée. Le Roi de France envoya dans cette Isle, sur la fin d'Avril 1756, le Maréchal Duc de *Richelieu*, avec environ vingt bataillons, escortés d'une douzaine de vaisseaux du premier rang, & quelques frégates que les Anglais ne croyaient pas être

si-tôt prêtes : tout le fut à point nommé, & rien ne l'était du côté des Anglais. Ils tenterent au moins, mais trop tard, d'attaquer au mois de Juin 1756 la flotte française commandée par le Marquis de *la Galissonniere*. Cette bataille ne leur eût pas conservé l'Isle de Minorque, mais elle pouvait sauver leur gloire. L'entreprise fut infructueuse ; le Marquis de *la Galissonniere* mit leur flotte en désordre, & la repoussa. Le Ministere anglais vit quelque temps, avec douleur, qu'il avoit forcé la France à établir une Marine redoutable.

Il restait aux Anglais l'espérance de défendre la citadelle du Port-Mahon, qu'on regardait après Gibraltar comme la place de l'Europe la plus forte, par sa situation, par la nature de son terrein, & par trente ans de soins qu'on avait mis à la fortifier : c'était par-tout un roc uni ; c'étaient des fossés profonds de vingt pieds, & en quelques endroits de trente, taillés dans ce roc : c'étaient quatre-vingt mines sous des ouvrages, devant lesquels il était impossible d'ouvrir la tranchée : tout était impénétrable au canon, & la citadelle était entourée par-tout de ces fortifications extérieures, taillées dans le roc vif.

Le Maréchal de *Richelieu* tenta une entreprise plus hardie que n'avait été celle de Berg-op-zoom ; ce fut de donner à

la fois à un assaut à tous ces ouvrages qui défendaient le corps de la place. Il fut secondé dans cette entreprise audacieuse, par le Marquis de *Maillebois* qui dans cette guerre déploya toujours de grands talents.

CHAP. XXXI.

On fut si indigné à Londres de n'avoir pu l'emporter sur mer contre des Français, que l'Amiral *Bing*, qui avait combattu le Marquis de *Galissonniere*, fut condamné, par une Cour martiale, à être arquebusé, en vertu d'une ancienne loi portée du temps de *Charles II.* En vain le Marechal de *Richelieu*, qui du haut d'un terre-plain, avait vu toute la bataille, & qui en pouvait juger, envoya à l'Auteur de cette histoire une déclaration qui justifiait l'Amiral *Bing*; déclaration parvenue bientôt au Roi d'Angleterre : en vain les Juges mêmes recommandèrent fortement le condamné à la clemence du Roi, qui a le droit de faire grace; cet Amiral fut exécuté. Il était fils d'un autre Amiral qui avait gagné la bataille de Messine en 1718. Il mourut avec une grande fermeté; & avant d'être frappé, il envoya son mémoire justificatif à l'Auteur, & ses remerciments au Maréchal de *Richelieu*.

On descendit dans les fossés malgré le feu de l'artillerie anglaise; on planta des échelles hautes de treize pieds;

les officiers & les soldats, parvenus au dernier échelon, s'élançaient sur le roc, en montant sur les épaules les uns des autres : c'est par cette audace, difficile à comprendre, qu'ils se rendirent maitres de tous les ouvrages extérieurs. Les troupes s'y portèrent avec d'autant plus de courage, qu'elles avaient à faire à près de trois mille Anglais, secondés de tout ce que la nature & l'art avoient fait pour les défendre. CHAP. XXXI.

Le lendemain la place se rendit. Les Anglais ne pouvaient comprendre comment les soldats français avaient escaladé ces fossés dans lesquels il n'était guère possible à un homme de sang froid de descendre. Cette action donna une grande gloire au Général & à la Nation ; mais ce fut le dernier de ses succès contre l'Angleterre. 29 Juin 1756.





# CHAPITRE XXXII.

## GUERRE EN ALLEMAGNE.

*Un Electeur de Brandebourg résiste à la Maison d'Autriche, à l'Empire Allemand, à celui de Russie, à la France.*

### ÉVÉNEMENTS MÉMORABLES.

CHAP. XXXII.

ON avait admiré *Louis XIV* d'avoir seul résisté à l'Allemagne, à l'Angleterre, à l'Italie, à la Hollande, réunies contre lui. Nous avons vu un événement plus extraordinaire, un Electeur de Brandebourg tenir seul contre les forces de la Maison d'Autriche, de la France, de la Russie, de la Suede, & de la moitié de l'Empire.

C'est un prodige qu'on ne peut attribuer qu'à la discipline de ses troupes & à la supériorité du capitaine. Le hasard peut faire gagner une bataille; mais quand le faible résiste au fort sept années dans un pays tout ouvert, & répare les plus grands malheurs, ce ne peut être l'ouvrage de la fortune. C'est en quoi cette guerre différe de toutes celles qui ont jamais désolé le monde. On a déjà vu que le second Roi de Prusse

étant le seul Prince de l'Europe qui eût un trésor, & le seul qui, ayant mis dans ses armées une vraye discipline, avait établi une puissance nouvelle en Allemagne. On a vu combien les préparatifs du pére avaient enhardi le fils à braver seul la puissance autrichienne & à s'emparer de la Silésie.

L'Impératrice-Reine attendait que les conjonctures lui fournissent les moyens de rentrer dans cette province. C'eût été autrefois un objet indifférent pour l'Europe, qu'un petit pays, annexé à la Bohême, appartînt à une maison ou à une autre; mais la politique s'étant rafinée, plus que perfectionnée en Europe, ainsi que tous les autres objets de l'esprit humain, cette petite querelle a mis sous les armes plus de cinq cents mille hommes. Il n'y eut jamais tant de combattants effectifs, ni dans les Croisades, ni dans les irruptions des conquerants de l'Asie. Voici comment cette nouvelle scene s'ouvrit.

*Elisabeth*, Impératrice de Russie, était liée avec l'Impératrice *Marie-Therése* par d'anciens traités, par l'intérêt commun qui les unissait contre l'Empire Ottoman, & par une inclination réciproque. *Auguste III*, Roi de Pologne & Electeur de Saxe, réconcilié avec l'Impératrice-Reine, & attaché à la Russie, à laquelle il devait le titre

CHAP. XXXII.

de Roi de Pologne, était intimément uni avec ces deux Souveraines. Ces trois Puissances avaient chacune leurs griefs contre le Roi *Frederic*. *Marie Thérèse* voyait la Silésie arrachée à sa maison; *Auguste* & son Conseil souhaitaient un dédommagement pour la Saxe, ruinée par le Roi de Prusse dans la guerre de 1741, & il y avait entre *Elisabeth* & *Fréderic* des sujets de plaintes personnels, qui souvent influent plus qu'on ne pense sur la destinée des Etats.

Ces trois Puissances animées contre le Roi de Prusse, avaient entre elles une étroite correspondance, dont ce Prince craignait les effets. L'Autriche augmentait ses troupes, celles d'*Elisabeth* étaient prêtes; mais le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, était hors d'état de rien entreprendre; les finances de son Electorat étaient épuisées; nulle place considérable ne pouvait empêcher les Prussiens de marcher à Dresde. Autant l'ordre & l'économie rendaient le Brandebourg formidable, autant la dissipation avait affaibli la Saxe. Le Conseil saxon du Roi de Pologne hésitait beaucoup d'entrer dans des mesures qui pouvaient lui être funestes. Le Roi de Prusse n'hésita pas; & dès l'année 1755, il prit seul, & sans consulter personne, la résolution de prévenir les Puissances dont il avait de

ſi grands ombrages. Il ſe ligua d'abord avec le Roi d'Angleterre, Electeur de Hanovre, s'aſſura du Landgrave de Heſſe, & de la maiſon de Brunſvik, & renonça ainſi à l'alliance de la France. 16 Jan. 1756.

Ce fut alors que l'ancienne inimitié entre les maiſons de France & d'Autriche, fomentée depuis *Charles-Quint* & *François I*, fit place à une amitié qui parut ſincérement établie, & qui étonna toutes les nations. Le Roi de France qui avait fait une guerre ſi cruelle à *Marie Thérèſe*, devint ſon allié; & le Roi de Pruſſe, qui avait été allié de la France, devint ſon ennemi. La France & l'Autriche s'unirent après trois cents ans d'une diſcorde toujours ſanglante. Ce que n'avaient pu tant de traités de paix, tant de mariages, un mécontentement reçu d'un Electeur le fit en un moment. Le Parlement d'Angleterre appella cette union, monſtrueuſe; mais, étant néceſſaire, elle était très naturelle. On pouvait même eſpérer que ces deux maiſons puiſſantes réunies, ſécondées de la Ruſſie, de la Suède, & de pluſieurs Etats de l'Empire, pourraient contenir le reſte de l'Europe. Mai 1756.

Le traité fut ſigné à Verſailles entre *Louis XV* & *Marie Thérèſe*. L'Abbé de *Bernis*, depuis Cardinal, eut ſeul l'honneur de ce fameux traité, qui détruiſait tout l'édifice du Cardinal de

CHAP. XXXII.

*Richelieu*, & qui ſemblait en élever un autre plus haut & plus vaſte. Il fut bientôt après Miniſtre d'Etat, & preſqu'auſſi-tôt diſgracié. On ne voit que des révolutions dans les affaires publiques & particuliéres.

Le Roi de Pruſſe, menacé de tous côtés, n'en fut que plus prompt à ſe mettre en campagne. Il fait marcher ſes troupes dans la Saxe qui était preſque ſans défenſe, comptant ſe faire de cette province un rempart contre la puiſſance autrichienne, & un chemin pour aller juſqu'à elle. Il s'empare d'abord de Leipſik; une partie de ſon armée ſe préſente devant Dreſde; le Roi *Auguſte* ſe retire comme ſon pére devant *Charles XII*; il quitte ſa capitale, & va occuper le camp de Pirna près de Kœnigſtein, ſur le chemin de la Bohême, & ſur la rive de l'Elbe, où il ſe croit en ſureté.

*Fréderic* entre dans Dreſde en maître, ſous le nom de protecteur. La Reine de Pologne, fille de l'Empereur *Joſeph*, n'avait point voulu fuir; on lui demanda les clefs des archives. Sur le refus qu'elle fit de les donner, on ſe mit en devoir d'ouvrir les portes; la Reine ſe plaça au-devant, ſe flattant qu'on reſpecterait ſa perſonne & ſa fermeté; on ne reſpecta ni l'une ni l'autre; elle vit ouvrir ce dépôt de l'Etat. Il impor-

tait au Roi de Prusse d'y trouver des
preuves des desseins de la Saxe contre CHAP.
lui ; il trouva en effet des témoignages XXXII.
de la crainte qu'il inspirait ; mais cette
même crainte qui aurait dû forcer la
Cour de Dresde à se mettre en défense,
ne servit qu'à la rendre victime d'un
voisin puissant. Elle sentit trop tard qu'il
eût fallu, dans la situation où était la
Saxe depuis tant d'années, donner tout
à la guerre, & rien aux plaisirs. Il est
des positions où l'on n'a d'autre parti à
prendre que celui de se préparer à combattre,
à vaincre ou à périr.

Au bruit de cette invasion, le Conseil aulique de l'Empereur déclara le
Roi de Prusse perturbateur du repos
public & rebelle. Il était difficile de 20 Sept.
faire valoir cette déclaration contre 1756.
un Prince qui avait près de cent cinquante mille combattants à ses ordres.
Il répondit aux loix par une bataille ;
elle se donna entre lui & l'armée Au- 11 Octob.
trichiénne, qu'il alla chercher à l'entrée de la Bohême, prés d'un bourg
nommé Lovositz.

Cette premiere bataille fut indécise
par le nombre des morts, mais elle
ne le fut point par les suites qu'elle
eut. On ne put empêcher le Roi de
bloquer les Saxons dans le camp de
Pirna même : les Autrichiens ne purent
jamais leur prêter la main ; & cette

CHAP. XXXII.

petite armée du Roi de Pologne, composée d'environ treize à quatorze mille hommes, se rendit prisonniere de guerre sept jours après la bataille.

*Auguste*, dans cette capitulation singuliere, seul événement militaire entre lui & le Roi de Prusse, demanda seulement qu'on ne fit point ses gardes prisonniers. *Fréderic* répondit, *qu'il ne pouvait écouter cette prière; que ces gardes serviraient infailliblement contre lui; & qu'il ne voulait pas avoir la peine de les prendre une seconde fois.* Cette réponse fut une terrible leçon à tous les Princes; qu'il faut se rendre puissant, quand on a un voisin puissant.

Le Roi de Pologne ayant perdu ainsi son Electorat & son armée, demanda des passeports à son ennemi pour aller en Pologne: ils lui furent aisément accordés; on eut la politesse insultante de lui fournir des chevaux de poste. Il alla de ses Etats héréditaires dans son Royaume électif, où il ne trouva personne qui proposât même de s'armer pour secourir son Roi. Tout l'Electorat fut mis à contribution; & le Roi de Prusse, en faisant la guerre, trouva dans les pays envahis de quoi la soutenir. La Reine de Pologne ne suivit point son mari; elle resta dans Dresde; le chagrin y termina bientôt sa vie. L'Europe plaignit cette famille

infortunée; mais dans le cours de ces calamités publiques, un million de familles essuyaient des malheurs non moins grands, quoique plus obscurs. Les Magistrats municipaux de Leipsik firent des remontrances sur les contributions que le vainqueur leur imposait: ils se dirent dans l'impuissance de payer; on les mit en prison, & ils payerent.

Jamais on ne donna tant de batailles que dans cette guerre. Les Russes entrèrent dans les Etats Prussiens par la Pologne. Les Français devenus auxiliaires de la Reine d'Hongrie, combattirent pour lui faire rendre cette même Silésie, dont ils avaient contribué à la dépouiller quelques années auparavant, lorsqu'ils étaient les alliés du Roi de Prusse. Le Roi D'Angleterre qu'on avait vu le partisan le plus déclaré de la maison d'Autriche, devint un de ses plus dangereux ennemis. La Suede, qui autrefois avait porté de si grands coups à cette maison impériale d'Autriche, la servit alors contre le Roi de Prusse, moyennant neuf cents mille francs que le ministère français lui donnait, & ce fut elle qui causa le moins de ravages.




L'Allemagne se vit déchirée par beaucoup plus d'armées nationales & étrangères, qu'il n'y en eut dans la fameuse guerre de trente ans.

CHAP. XXXII.

Tandis que les Ruſſes venaient au ſecours de l'Autriche par la Pologne, les Français entraient par le Duché de Clêves & par Véſel, que les Pruſſiens abandonnèrent : ils prirent toute la Heſſe ; ils marchèrent vers le pays d'Hanovre, contre un armée d'Anglais, d'Hanovriens, d'Heſſois, conduite par ce même Duc de *Cumberland*, qui avait attaqué *Louis XV* à Fontenoi.

LeRoi de Pruſſe allait chercher l'armée Autrichienne en Bohême ; il oppoſait un corps conſidérable aux Ruſſes. Le troupes de l'Empire, qu'on appellait les troupes d'exécution, étaient commandées pour pénétrer dans la Saxe, tombée toute entière au pouvoir du Pruſſien. Ainſi l'Allemagne était en proie à ſix armées formidables qui la dévoraient en même-temps.

*6. Mai* 1757.

D'abord le Roi de Pruſſe court attaquer le Prince *Charles* de Lorraine, frère de l'Empereur, & le général *Broun* auprès de Prague. La bataille fut ſanglante ; le Pruſſien la gagna, & une partie de l'Infanterie autrichienne fut obligée de ſe jetter dans Prague, où elle fut bloquée plus de deux mois par le vainqueur. Une foule de Princes était dans la ville, les proviſions commençaient à manquer ; on ne doutait pas que Prague ne ſubît bientôt le

joug, & que l'Autriche ne fût plus accablée par *Fréderic*; que par *Gustave-Adolphe*.

CHAP. XXXII.

Le vainqueur perdit tout le fruit de sa conquête en voulant tout emporter à la fois. Le Comte de *Kaunitz*, premier ministre de *Marie Therese*, homme aussi actif dans le cabinet que le Roi de Prusse l'était en campagne, avait déjà fait rassembler une armée sous le commandement du maréchal *Daun*. Le Roi de Prusse ne balança pas à courir attaquer cette armée que la réputation de ses victoires devait intimider. Cette armée une fois dissipée, Prague bombardée depuis quelque temps alloit se rendre à discrétion. Il devenait le maître absolu de l'Allemagne. Le maréchal *Daun* retrancha ses troupes sur la croupe d'une colline. Les Prussiens y montèrent jusqu'à sept fois, comme à un assaut général: ils furent sept fois repoussés & renversés. Le Roi perdit environ vingt-cinq mille hommes, en morts, en blessés, en fuyards, en déserteurs. Le Prince *Charles* de Lorraine renfermé dans Prague, en sortit & poursuivit les Prussiens. La révolution fut aussi grande que l'avaient été auparavant les exploits & les espérances du Roi de Prusse.

*Bataille de Kolin ou de Prague. 18 Juil. 1757.*

Les Français de leur côté secondaient puissamment *Marie-Thèrese*. Le Maré-

CHAP. XXXII.

*Bataille d'Aſtembeck. 29 Juil. 1757.*

chal d'*Eſtrées* qui les commandait, avait déjà paſſé le Veſer: il ſuivit pas à pas le Duc de *Cumberland* vers Minden, il l'atteignit vers Haſtembeck, lui livra bataille, & remporta une victoire complette. Les Princes de *Condé* & *de la Marche-Conti* ſignalèrent dans cette journée leurs premieres armes, & le ſang de France ſoutenait la gloire de la patrie contre le ſang d'Angleterre. On y perdit un Comte de *Laval-Montmorenci*, & un brave officier de la maiſon de *Buſſy*. Un coup de fuſil qu'on crut long-temps mortel, perça le Comte *du Châtelet* de la maiſon de Lorraine, fils de cette célébre Marquiſe *du Châtelet*, dont le nom ne périra jamais parmi ceux qui ſavent qu'une Dame françaiſe a commenté le grand *Nevvton*.

Remarquons ici que des intrigues de Cour avaient déjà ôté le commandement au Maréchal d'*Eſtrées*. Les ordres étaient partis pour lui faire cet affront, tandis qu'il gagnait une bataille. On affectait à la Cour, de ſe plaindre qu'il n'eut pas encore pris tout l'Electorat d'Hanovre, & qu'il n'eut pas marché juſqu'à Magdebourg. On penſait que tout devait ſe terminer en une campagne. Telle avait été la confiance des Français quand ils firent un Empereur, & qu'ils crurent diſpoſer des Etats de la maiſon d'Autriche en 1741. Telle

elle

elle avait été, quand, au commencement du siècle, *Louis XIV* & *Philippe V*, maître de l'Italie & de la Flandre, & secondés de deux Electeurs, pensaient donner des loix à l'Europe & l'on fut toujours trompé. Le Maréchal d'*Estrées* disait que ce n'était pas assez de s'avancer en Allemagne, qu'il fallait se préparer les moyens d'en sortir. Sa conduite & sa valeur prouvèrent que, lorsqu'on envoie une armée, on doit laisser faire le général. Car si on l'a choisi, on a eu en lui confiance.



# CHAPITRE XXXIII.

## SUITE DES ÉVÉNEMENTS MÉMORABLES.

*L'Armée Anglaise obligée de capituler. Journée de Rosbac. Révolutions.*

LE Ministère de France avait déjà fait partir le maréchal de *Richelieu* pour commander l'armée du Maréchal d'*Estrées*, avant qu'on eût sû la victoire importante de ce général. Le Maréchal de *Richelieu*, long-temps célèbre par les agréments de sa figure & de son esprit, & devenu plus célè- CHAP. XXXIII.

CHAP. XXXIII.

bre par la défenſe de Gênes & par la priſe de Minorque, alla combattre le Duc de *Cumberland*; il le pouſſa juſqu'à l'embouchure de l'Elbe, & là il le força à capituler avec toute ſon armée. Cette capitulation, plus ſinguliére qu'une bataille gagnée, était non moins glorieuſe. L'armée du Duc de *Cumberland* fut obligée par écrit de ſe retirer au-delà de l'Elbe, & de laiſſer le champ libre aux Français contre le Roi de Pruſſe. Il ravageait la *Saxe*, mais on ruinait auſſi ſon pays. Le général autrichien *Haddik* avait ſurpris la ville de Berlin, & lui avait épargné le pillage, moyennant hui cents mille de nos livres.

8 *Sept.* 1757.

Alors la perte de ce Monarque paraiſſait inévitable. Sa grande déroute auprès de Prague, ſes troupes battues près de Landshut à l'entrée de la Siléſie, une bataille contre les Ruſſes indéciſe, mais ſanglante; tout l'affaibliſſait.

Il pouvait être enveloppé d'un côté par l'armée du Maréchal de *Richelieu*, & de l'autre par celle de l'Empire, tandis que les Autrichiens & les Ruſſes entraient en Siléſie. Sa perte paraiſſait ſi certaine, que le conſeil aulique n'héſita pas à déclarer qu'il avait encouru la peine du ban de l'Empire, & qu'il était privé de tous ſes fiefs, droits, graces, priviléges, &c. Il sembla lui-même déſeſpérer pour lors de ſa for-

22 *Août* 1757.

tune, & n'envisagea plus qu'une mort glorieuse. Il fit une espèce de testament philosophique ; & telle était la liberté de son esprit au milieu de ses malheurs, qu'il l'écrivit en vers français. Cette anecdote est unique.

Le Prince de *Soubise*, général d'un courage tranquille & ferme, d'un esprit sage, d'une conduite mesurée, marchait contre lui en *Saxe*, à la tête d'une forte armée, que le Ministère avait encore renforcée d'une partie de celle du Maréchal de *Richelieu*. Cette armée était jointe à celle des Cercles, commandée par le Prince d'*Hilbourhausen*.

*Fréderic* entouré de tant dennemis, prit le parti d'aller mourir les armes à la main, dans les rangs de l'armée du Prince de *Soubise*, & cependant il prit toutes les mesures pour vaincre. Il alla reconnaître l'armée de France & des Cercles, & se retira d'abord devant elle pour prendre une position avantageuse. Le Prince d'*Hilbourghausen* voulut absolument attaquer. Son sentiment devait prévaloir, parce que les Français n'étaient qu'auxiliaires. On marcha près de Rosbach & de Mersebourg à l'armée prussienne qui semblait être sous ses tentes. Voilà tout d'un coup les tentes qui s'abaissent ; l'armée prussienne parait en ordre de bataille,

*Bataille de Rosbach. 5 Nov. 1757.*

CHAP. XXXIII.

entre deux collines garnies d'artillerie.

Ce ſpectacle frappa les yeux des troupes françaiſes & impériales. Il y avait quelques années qu'on avait voulu exercer les ſoldats français à la pruſſienne, enſuite on avait changé pluſieurs évolutions dans cet exercice : le ſoldat ne ſavait plus où il en était ; ſon ancienne maniere de combatre était changée, Il n'était pas affermi dans la nouvelle. Quant il vit les Pruſſiens avancer dans cet ordre ſingulier, inconnu preſque partout ailleurs, il crut voir ſes maîtres. L'artillerie du Roi de Pruſſe était auſſi mieux ſervie, & bien mieux poſtée que celle de ſes ennemis. Les troupes des Cercles s'enfuirent ſans preſque rendre de combat. La cavalerie françaiſe fut diſſipée en un inſtant par le canon pruſſien. Une terreur panique ſe répandit par-tout ; l'infanterie françaiſe ſe retira en déſordre devant ſix bataillons pruſſiens. Ce ne fut point une bataille, ce fut une armée entiere qui ſe préſenta au combat, & qui s'en alla. L'hiſtoire n'a guère d'exemple d'une pareille journée ; il ne reſta que deux régiments Suiſſes ſur le champ de bataille ; le Prince de *Soubiſe* alla à eux au milieu du feu, & les fit retirer au petit pas.

Le régiment de *Diesbach* essuya surtout très long-tems le feu du canon & de la mousquéterie, & les approches de la cavalerie. Le Prince de *Soubise* empêcha qu'il ne fut entamé en partageant toujours ses dangers (*). Cette étrange journée changea entiérement la face des affaires. Le murmure fut universel dans Paris. Le même général remporta une victoire sur les Hanovriens & les Hessois l'année suivante, & on en a parlé à peine. On a déja observé que tel est l'esprit d'une grande ville heureuse & oisive, dont on ambitionne le suffrage.

CHAP. XXXIII.

Dans ce tems-là même, de nouveaux désastres accablaient l'armée du maréchal de *Richelieu* que le Ministère avait diminuée. Ce Ministère n'avait point voulu ratifier la convention & les loix que le Maréchal de *Richelieu* avait imposées au Duc de *Cumberland*. Les Anglais se crurent (non sans raison) dégagés de leur parole. La ratification de Versailles n'arriva que cinq jours après l'infortune de Rosbach. Les

(*) *C'est contre le Colonel* Diesbach *qu'il a plû au nommé la* Baumelle *de se déchaîner dans un libelle intitulé* mes Pensées; *ainsi que contre les* d'Erlac, *les* Sinner, *& toutes les illustres familles de la Suisse, qui prodiguent leur sang depuis deux siecles pour les Rois de France. La grossiéreté impudente de ce misérable, doit être réprimée dans toutes les occasions.*

CHAP. XXXIII.

Anglais reprirent bientôt l'Electorat d'Hanovre.

Si la journée de Rosbach était inouie, ce que fit le Roi de Prusse après cette victoire inespérée, fut encore plus extraordinaire. Il vôle en Silésie, où les Autrichiens vainqueurs avaient défait ses troupes, & s'étaient emparés de Schweidnitz & de Breslaw. Sans son extrême diligence, la Silésie était perdue pour lui, & la bataille de Rosbach lui devenait inutile.

*Bataille de Lissa. 5 Décembre 1757.*

Il arrive au bout d'un mois vis-à-vis les Autrichiens. A peine arrivé, il les attaque avec furie. On combattit pendant cinq heures. *Fréderic* fut pleinement victorieux ; il rentra dans Schweidnitz & dans Breslaw. Ce ne fut depuis qu'une vicissitude continuelle de combats fréquens gagnés ou perdus. Les Français seuls furent presque toujours malheureux ; mais le gouvernement ne fut jamais découragé, & la France s'épuisa à faire marcher continuellement des armées en Allemagne.

Le Roi de Prusse s'affaiblissait en combattant : les Russes lui prirent tout le royaume de Prusse, & dévastérent la Poméranie, tandis qu'il dévastait la Saxe. Les Autrichiens & ensuite les Russes entrérent dans Berlin. Presque tous les trésors de son pére, & ceux qu'il avait lui-même amassés, étaient nécef-

fairement dissipés dans cette guerre ruineuse pour tous les partis ; il fut obligé de recourir aux subsides de l'Angleterre. Les Autrichiens, les Français & les Russes ne se découragérent jamais, & le poursuivirent toujours. Sa famille n'osait plus rester à Berlin continuellement exposée : elle était réfugiée à Magdebourg ; & pour lui, après tant de succès divers, il était en 1762 retranchè sous Breslaw. *Marie Thérèse* semblait toucher au moment de recouvrer sa Silésie. Il n'avait plus Dresde, ni rien de la partie de la Saxe qui touche à la Bohême. Le Roi de Pologne espérait de rentrer dans ses Etats héreditaires, lorsque la mort d'*Elizabeth*, Impératrice de Russie, donna encore une nouvelle face aux affaires qui changérent si souvent. *6 Janv. 1762.*

Le nouvel Empereur *Pierre III.* était l'ami secret du Roi de Prusse depuis long-tems. Non-seulement il fit la paix avec lui dès qu'il fut sur le trône, mais il devint son allié contre cette même Impératrice-Reine, dont *Elisabeth* avait été l'amie la plus constante. Ainsi on vit tout d'un coup le Roi de Prusse, qui était auparavant si pressé par les Russes & les Autrichiens, se préparer à entrer en Bohême à l'aide d'une armée de ces mêmes Russes qui com-

battaient contre lui quelques semaines auparavant.

CHAP. XXXIII.

Cette nouvelle situation fut aussi promptement dérangée qu'elle avait été formée ; une révolution subite changea les affaires de la Russie.

*Pierrre III.* voulait répudier sa femme, & indisposait contre lui la nation. Il avait dit un jour étant yvre, au régiment *Préobasinski* à la parade, qu'il le battrait avec cinquante prussiens. Ce fut ce régiment qui prévint tous ses desseins, & qui le détrôna. Les soldats & le peuple se déclarérent contre lui. Il fut poursuivi, pris & mis dans une prison où il ne se consola qu'en buvant du punch pendant huit jours de suite, au bout desquels il mourut. L'armée & le Citoyen proclamérent d'une commune voix sa femme *Catherine d'Anhalt* Impératrice, quoiqu'elle fut étrangère, étant de cette maison d'*Ascanie*, l'une des plus anciennes de l'Europe. C'est elle qui depuis est devenue la véritable législatrice de ce vaste Empire. Ainsi la Russie a été gouvernée par cinq femmes de suite ; *Catherine* veuve de *Pierre le Grand* ; *Anne*, niéce de ce Monarque ; la Duchesse de *Brunsvvick*, Régente sous le court Empire de son malheureux fils le Prince *Ivan* ; *Elisabeth*, fille du Czar *Pierre le grand* & de *Catherine premiere* ; & enfin cette *Catherine seconde*,

*Mort de Pierre III, Emperour de Russie.*

qui s'est fait en si peu de tems un si grand nom. Cette succession de cinq femmes, sans interruption, est une chose unique dans l'histoire du monde.

Le Roi de Prusse privé du secours de l'Empereur Russe qui voulait combatre sous lui; n'en continua pas moins la guerre contre la maison d'Autriche, la moitié de l'Empire, la France & la Suède.

Il est vrai que les exploits des Suédois n'étaient pas ceux de *Gustave-Adolphe*. Sa sœur, femme du Roi de Suède, n'avait nulle envie de lui faire du mal. Ce n'était pas la Cour de Stockholm qui armait contre lui, c'était le Sénat; & le Sénat n'armait, que parce que la France lui donnait de l'argent. La Cour qui n'était pas assez puissante pour empêcher ce Sénat d'envoyer des troupes en Poméranie; l'était assez pour les rendre inutiles, & dans le fond les Suédois faisaient semblant de faire la guerre pour le peu d'argent qu'on leur donnait.

Ce fut en Allemagne principalement que le sang fut toujours répandu. Les frontiéres de France ne furent jamais entamées. L'Allemagne devint un gouffre qui engloutissait le sang & l'argent de la France. Les bornes de cette histoire, qui n'est qu'un précis, ne permettent pas de raconter ce nombre pro-

CHAP. XXXIII.

digieux de combats, livrés depuis les bords de la mer Baltique jusqu'au Rhin; presque aucune bataille n'eut de grandes suites, parceque chaque Puissance avait toujours des ressources. Il n'en était pas de même en Amérique & dans l'Inde où la perte de douze cents hommes est irréparable. La journée même de Rosbach ne fut suivie d'aucune révolution.

1. Août.

La bataille que les Français perdirent auprès de Minden en 1759, & les autres échecs qu'ils essuyérent, les firent retrograder; mais ils restérent toujours en Allemagne. Lorsqu'ils furent battus encore à Crevelt, entre Cléves & Cologne, ils restérent pourtant encore les maitres du Duché de Cléves & de la ville de Gueldres. Ce qui fut le plus remarquable dans cette journée de Crevelt, ce fut la perte du Comte de *Gisors*, fils unique du Maréchal de *Belle-Isle*, blessé en combattant à la tête des carabiniers. C'était le jeune homme de la plus grande espérance, également instruit dans les affaires & dans l'art militaire, capable des grandes vues & des détails, d'une politesse égale à sa valeur, chéri à la Cour & à l'armée. Le Prince héréditaire de *Brunsvvich* qui le prit prisonnier, en eut soin comme de son frére, ne le quitta point jusqu'à sa mort, qu'il honora de ses larmes. Il l'aima d'autant plus qu'il retrouvait en

23 Juin 1758.

lui son caractère. C'est ce même Prince de *Brunsvvic* qui voyagea depuis en France & dans une grande partie de l'Europe, que j'ai vu jouir si modestement de sa renommée, & des sentimens qu'on lui devait. Il combattait alors tantôt en chef, tantôt sous le Prince de *Brunsvvic*, son oncle, beau-frére du Roi de Prusse, qui acquit une grande réputation, & qui avait la même modestie, compagne de la véritable gloire & appanage de sa famille. Le Prince héréditaire commandait dans plusieurs occasions des corps séparés, & il fut souvent aussi heureux qu'audacieux.

CHAP. XXXIII.

La bataille de Crevelt, dont on ne parlait à Paris qu'avec le plus grand découragement, n'empêcha pas le Duc de *Broglie* de remporter une victoire complette à Bergen vers Francfort, contre ces mêmes Princes de *Brunsvvic*, victorieux ailleurs, & de mériter la dignité de Maréchal de France à l'exemple de son pere & de son grand-pére. Ce fut ce même Prince qui gagna la bataille de Warbourg où furent blessés le Marquis de *Castre*, le Prince de *Rohan-Rochefort*, son cousin le Marquis de *Bétise*, le Comte de la *Tour-du-Pin*, le Marquis de *Valence*, & une quantité prodigieuse d'officiers français: leur malheur était une preuve de leur courage.

13 *Avril* 1759.

16 *Juil.* 1759.

CHAP. XXXIII.

Le Comte de *Montbarey*, à la tête du régiment de la couronne, soutint long-tems l'effort des ennemis ; il y fut blessé d'un coup de canon & de deux coups de fusils.

Les braves actions de tant d'officiers & de soldats son innombrables dans toutes les guerres : mais il y en a de si singuliéres, de si uniques dans leur espèce, que ce serait manquer à la patrie que de les laisser dans l'oubli. En voici une, par exemple ; qui mérite d'être a jamais conservée dans la mémoire des Français.

16 Oct. 1758. Le Prince héréditaire de Brunswic veut surprendre auprès de Wesel un corps d'armée, commandé par le Marquis de *Castre*. Ce Général français qui se doute du dessein du Prince, envoye à la découverte pendant la nuit Mr. d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne. A peine cet officier a-t-il fait quelques pas, des grenadiers ennemis en embuscade l'environnent & le saisissent à peu de distance de son régiment ; ils lui présentent la bayonnette, & lui disent que s'il fait du bruit il est mort. Mr. d'Assas se recueille un moment pour mieux renforcer sa voix, il crie *à moi, Auvergne, voilà les ennemis* ; il tombe aussi-tôt percé de coups. Ce dévouement, digne des anciens Romains, aurait été

CHAP. XXXIII.

immortalisé par eux. On dressait alors des statues à de pareils hommes, dans nos jours ils sont oubliés, & ce n'est que long-tems après avoir écrit cette histoire que j'ai appris une action si mémorable.

Ces succès divers du jeune Prince héréditaire n'empêchérent pas non plus que le Prince de *Condé*, à peu-près de son âge & rival de sa gloire, n'eût sur lui un avantage à six lieues de Francfort vers la Wétéravie ; c'est là que le Prince de *Brunsvvic* fut blessé, & qu'on vit tous les officiers français s'intéresser à sa guérison comme les siens propres. 30 Août 1762.

Quel fut le résultat de cette multitude innombrable de combats, dont le récit même ennuye aujourd'hui ceux qui s'y sont signalés ? que reste-il de tant d'efforts ? Rien que du sang inutilement versé dans des pays incultes & désolés, des villages ruinés, des familles réduites à la mendicité, & rarement même un bruit sourd de ces calamités perçait-il jusques dans Paris ; toujours profondément occupé de plaisirs ou de disputes également frivoles.

## CHAPITRE XXXIV.



*Les Français malheureux dans les quatre parties du monde. Désastres du Gouverneur Du Pleix. Supplice du Général Lally.*

CHAP. XXXIV.

LA France alors semblait plus épuisée d'hommes & d'argent dans son union avec l'Autriche, qu'elle n'avait paru l'être dans deux cents ans de guerre contre elle. C'est ainsi que sous *Louis XIV* il en avait coûté pour secourir l'Espagne, plus qu'on n'avait prodigué pour la combattre depuis *Louis XII*. Les ressources de la France ont fermé ces playes; mais elles n'ont pu réparer encore celles qu'elle a reçues en Asie, en Afrique & en Amérique.

Elle parut d'abord triomphante en Asie. La compagnie des Indes était devenue conquérante pour son malheur. L'Empire de l'Inde, depuis l'irruption de *Sha-Nadir* n'était plus qu'une anarchie. Les Soubabs, qui sont des vice-rois ou plutôt des Rois tributaires, achetaient leurs royaumes à la porte du grand Padisha Mogol, & revendaient leurs provinces à des Nababs qui cédaient à prix d'argent des districts

à des Raias. Souvent les miniſtres du Mogol, ayant donné une patente de Roi, donnait la même patente à qui en payait d'avantage; Soubab, Nabab, Raia en uſaient de même. Chacun ſoutenait par les armes un droit chérement acheté. Les Marattes ſe déclaraient pour celui qui les payait le mieux, & pillaient amis & ennemis. Deux bataillons français ou anglais pouvaient battre ces multitudes indiſciplinées, qui n'avaient nul art, & qui même aux marattes près, manquaient de courage. Les plus faibles imploraient donc pour être ſouverains dans l'Inde, la protection des marchands venus de France & d'Angleterre, qui pouvaient leur fournir quelques ſoldats & quelques officiers d'Europe. C'eſt dans ces occaſions qu'un ſimple capitaine pouvait quelquefois faire une plus grande fortune dans ces pays qu'aucun général parmi nous.



Pendant que les Princes de la preſqu'Iſle ſe battaient entre eux, on a vû que ces marchands anglais & français ſe battaient auſſi parce que leurs Rois étaient ennemis en Europe.

Après la paix de 1748, le gouverneur *Du Pleix* conſerva le peu de troupes qu'il avait, tant les ſoldats d'Europe, qu'on appelle blancs, que les

CHAP. XXXIV.

noirs des Isles transplantés dans l'Inde, & les cipayes & pions Indiens.

Un des sous-tirans de ces contrées, nommé *Chandasaeb*, avanturier arabe, né dans le désert qui est au Sud-Est de Jérusalem, transplanté dans l'Inde pour y faire fortune, était devenu gendre d'un nabab d'Arcate. Cet Arabe assassina son beau-pere, son frere & son neveu. Ayant éprouvé des revers peu proportionnés à ses crimes, il eût recours au gouverneur *Du Pleix* pour obtenir la nababie d'Arcate, dont dépend Pondichéry. *Du Pleix* lui prêta d'abord secrettement dix mille louis d'or, qui, joints aux débris de la fortune de ce scélerat, lui valurent cette vice-royauté d'Arcate. Son argent & ses intrigues lui obtinrent le diplôme de vice-roi d'Arcate. Dès qu'il en est en possession, *Du Pleix* lui prête des troupes. Il combat avec ces troupes réunies aux siennes le véritable vice-roi d'Arcate. C'était ce même *Anaverdikan*, âgé de cent sept ans, dont nous avons déjà parlé, qui fut tué à la tête de son armée.

Le vainqueur *Chandasaeb*, devenu possesseur des trésors du mort, distribua la valeur de deux cents mille francs aux soldats de Pondichéry, combla les officiers de présents, & fit ensuite une donation de trente cinq aldées à la

compagnie des Indes. *Aldée* signifie *village*; c'est encore le terme dont on se sert en Espagne depuis l'invasion des Arabes, qui dominèrent également dans l'Espagne & dans l'Inde, & dont la langue a laissé des traces dans plus de cent provinces.



Ce succès éveilla les Anglais. Ils prirent aussi-tôt le parti de la famille vaincue. Il y eut deux Nababs; & comme le Soubab ou Roi de Décan était lié avec le gouverneur de Pondichéri, un autre Roi, son compétiteur, s'unit avec les Anglais. Voilà donc encore une guerre sanglante, allumée entre les comptoirs de France & d'Angleterre, sur les côtes de Coromandel, pendant que l'Europe jouissait de la paix. On consumait de part & d'autre, dans cette guerre, tous les fonds destinés au commerce; & chacun espérait se dédommager sur les trésors des Princes Indiens.

On montra des deux côtés un grand courage. Messieurs d'*Auteni*, de *Bussy*, *Laiss*, & beaucoup d'autres se signalèrent par des actions qui auraient eu de l'éclat dans les armes du Maréchal de *Saxe*. Il y eut sur-tout un exploit aussi surprenant qu'il est indubitable: c'est qu'un officier, nommé Mr. de la *Touche*, suivi de trois cents français, entouré d'une armee de quatre-vingt

*Trois cents Français défont une Armée.*

CHAP. XXXIV.

mille hommes qui menaçait Pondichéry, pénétra la nuit dans leur camp, tua douze cents ennemis, sans perdre plus de deux soldats; jetta l'épouvante dans cette grande armée, & la dispersa toute entière. C'était une journée supérieure à celle des trois cents Spartiates au pas des thermopiles, puisque ces Spartiates y périrent, & que les Français furent vainqueurs. Mais nous ne savons peut-être pas célébrer assez ce qui mérite de l'être, & la multitude innombrable de nos combats en étouffe la gloire.

Le Roi, protégé par les Français, s'appellait *Mouza-Ferzingué*. Il était neveu du Roi, favorisé par les Anglais. L'oncle avait fait le neveu prisonnier, & cependant il ne l'avait point encore mis à mort, malgré les usages de la famille. Il le traînait, chargé de fers, à la suite de ses armées, avec une partie de ses trésors. Le gouverneur *Du Pleix* négocia si bien avec les officiers de l'armée ennemie, que dans un second combat le vainqueur de *Mouza-Fersingué* fut assassiné. Le captif fut Roi, & les trésors de son ennemi furent sa conquête. Il y avait dans le camp dix-sept millions d'argent comptant. *Mouza-Fersingué* en promit la plus grande partie à la compagnie des Indes; la petite armée française par-

tagea douze cents mille francs. Tous les officiers furent mieux récompensés qu'ils ne l'auraient été d'ucune puissance de l'Europe.

*Dupleix* reçut *Mouza-Fersingué* dans Pondichéry, comme un grand Roi fait les honneurs de sa cour à un monarque voisin. Le nouveau Soubab, qui lui devait sa couronne, donna à son protecteur quatre-vingt aldées, une pension de deux cents quarante mille livres pour lui, autant pour Madame *Du Pleix*; une de quarante mille écus pour une fille de Madame *Du Pleix*, du premier lit. *Chandasaeb*, bienfaiteur protégé, fut nommé vice-Roi d'Arcate. La pompe de *Du Pleix* égalait au moins celle des deux Princes. Il alla au devant d'eux, porté dans un palanquin, escorté de cinq cents gardes, précédé d'une musique guerriere, & suivi d'éléphants armés.

Après la mort de son protégé, *Mouza-Fersingué*, tué dans une sédition de ses troupes, il nomma encore un autre Roi, & il en reçut quatre petites provinces en don pour la compagnie. On lui disait de toutes parts qu'il ferait trembler le grand Mogol avant un an. Il était souverain en effet; car ayant acheté une patente de vice-Roi de Carnate à la chancellerie du grand Mogol même pour la somme modique de deux

CHAP. XXXIV.

cents quarante mille livres, il se trouvait égal à sa créature *Chandasaeb*, & très-supérieur par son crédit. Marquis en France, & décoré du grand ordre de St. Louis, ces faibles honneurs étaient fort peu de choses, en comparaison de ses dignités & de son pouvoir dans l'Inde. J'ai vû des lettres où sa femme était traitée de Reine. Tant de succès & de gloire éblouirent alors les yeux de la compagnie, des actionnaires & même du ministere : la chaleur de l'enthousiasme fut presque aussi grande que dans les commencements du systême, & les espérances étaient bien autrement fondées ; car il paraissait que les seules terres concédées à la compagnie, rapportaient environ trente-neuf millions annuels. On vendait année commune pour vingt millions d'effets en France au port de l'Orient, il semblait que la compagnie dût compter sur cinquante millions par année, tous frais faits. Il n'y a point de souverains en Europe, ni peut-être sur la terre, qui ait un tel revenu, quand toutes les charges sont acquittées. L'excès même de cette richesse devait la rendre suspecte. Aussi toutes ces grandeurs & toutes ces prospérités s'évanouirent comme un songe ; & la France pour la seconde fois,

s'apperçut qu'elle n'avait été opulente qu'en chimère. 

Le Marquis *du Pleix* voulut faire assiéger la capitale du Maduré dans le voisinage d'Arcate. Les Anglais y envoyèrent du secours : les officiers lui représentèrent l'impossibilité de l'entreprise, il s'y obstina ; & ayant donné des ordres, plutôt en Roi qui veut être obéi, qu'en, homme chargé du maintien de la compagnie, il arriva que les assiégeants furent vaincus par les assiégés. La moitié de son armée fut tuée, l'autre captive. Les dépenses immenses, prodiguées pour ces conquêtes, furent perdues ; & son protégé *Chandasaeb*, ayant été pris dans cette déroute, eut la tête tranchée. Ce fut le fameux Lord *Clive* qui eut la part principale à la victoire. C'est par là qu'il commença sa glorieuse carrière, qui a valu depuis à la compagnie anglaise presque tout le Bengale. Il acquit & conserva la grandeur & les richesses que *du Pleix* avait entrevue. Enfin depuis ce jour, la compagnie française tomba dans la plus triste décadence.

*Du Pleix* fut rappellé en 1753. A celui qui avait joué le rôle d'un grand Roi, on donna un successeur qui n'agit qu'en bon marchand. *Du Pleix* fut réduit à discuter à Paris les tristes restes

CHAP. XXXIV.

de sa fortune contre la compagnie des Indes, & à solliciter des audiences dans l'antichambre de ses juges. Il en mourut bientôt de chagrin; mais Pondichéry était réservé à de plus grands malheurs.

La guerre funeste de 1756, ayant éclaté en Europe, le Ministère français craignant avec trop juste raison pour Pondichéry & pour tous les établissements de l'Inde, y envoya le lieutenant général, Comte de *Lally*. C'était un Irlandais, de ces familles qui se transplantèrent en France avec celle de l'infortuné *Jacques second*. Il s'était si distingué à la bataille de Fontenoi où il avait pris de sa main plusieurs officiers anglais, que le Roi le fit Colonel sur le champ de bataille. C'était lui qui avait formé le plan, plus audacieux que praticable, de débarquer en Angleterre avec dix mille hommes, lorsque le Prince *Charles Edouard* y disputait la Couronne. Sa haine contre les Anglais, & son courage, le firent choisir de préférence pour, aller les combattre sur les côtes de Coromandel. Mais malheureusement il ne joignait pas à sa valeur la prudence, la modération, la patience, nécessaires dans une commission si épineuse. Il s'était figuré qu'Arcate était encore le pays de la richesse; que Pondichéry était bien pourvu de tout;

CHAP. XXXIV.

qu'il ſerait parfaitement ſecondé de la compagnie & des troupes, & ſur-tout de ſon ancien régiment irlandais qu'il menait avec lui. Il fut trompé dans toutes ſes eſpérances: point d'argent dans les caiſſes, peu de munitions de toute eſpèce, des Noirs & des Cipayes pour armées, des particuliers riches, & la Colonie pauvre; nulle ſubordination. Ces objets l'irritèrent, allumèrent en lui cette mauvaiſe humeur qui ſied ſi mal à un chef, & qui nuit toujours aux affaires. S'il avait ménagé le Conſeil, s'il avait careſſé les principaux officiers, il aurait pu ſe procurer des ſecours d'argent, établir l'union, & mettre en ſureté Pondichéry.

La direction de la compagnie des Indes à Paris l'avait conjuré, à ſon départ, de *réformer les abus ſans nombre, la prodigalité outrée, & le grand deſordre qui abſorbait tous les revenus.* Il ſe prévalut trop de cette prière, & ſe fit des ennemis de tous ceux qui lui devaient obéir.

Malgré le triſte aſpect ſous lequel il enviſageait tous les objets, il eut d'abord des ſuccès heureux. Il prit aux Anglais le fort St. David, à quelques lieues de Pondichéry, & en raſa les murs. Si on veut bien connaitre la ſource de ſa cataſtrophe, ſi intéreſſante pour tout le militaire, il faut lire la lettre

*Lally arrive à Pondichery le 28 Avril 1748.*

CHAP. XXXIV.

qu'il écrivit du camp devant St. David, à M. de *Leyrit* qui était gouverneur de la ville de Pondichery pour la compagnie.

18 *Mai* 1758.

„ Cette lettre, Monſieur, ſera un „ ſecret éternel entre vous & moi, ſi „ vous me fourniſſez les moyens de ter- „ miner mon entrepriſe. Je vous ai laiſſé „ cent mille livres de mon argent pour „ vous aider à ſubvenir aux frais qu'elle „ exige. Je n'ai pas trouvé, en arri- „ vant, la reſſource de cent ſols dans „ votre bourſe ni dans celle de tout „ votre Conſeil. Vous m'avez refuſé les „ uns & les autres d'y employer votre „ crédit. Je vous crois cependant tous „ plus redevables à la Compagnie, que „ moi, qui n'ai malheureuſement l'hon- „ neur de la connaitre, que pour y avoir „ perdu la moitié de mon bien en 1720. „ Si vous continuez à me laiſſer man- „ quer de tout, & expoſé à faire face „ à un mécontentement général, non- „ ſeulement j'inſtruirai le Roi & la „ Compagnie du beau zèle que ſes em- „ ployés témoignent ici pour leur ſer- „ vice, mais je prendrai des meſures „ efficaces pour ne pas dépendre, dans „ le court ſéjour que je déſire faire dans „ ce pays, de l'eſprit de parti & des „ motifs perſonnels, dont je vois que „ chaque membre parait occupé au „ riſque total de la Compagnie „.

Une

Une telle lettre ne devait ni lui faire des amis, ni lui procurer de l'argent. Il ne fut pas concussionnaire, mais il montra indiscrétement une telle envie contre tous ceux qui s'étaient enrichis, que la haine publique en augmenta. Toutes les opérations de la guerre en souffrirent. Je trouve dans un journal de l'Inde, fait par un officier principal, ces propres paroles : "Il ne parle „ que de chaines & de cahots, sans „ avoir égard à la distinction & à l'âge „ des personnes. Il vient de traiter ainsi „ Mr. de *Moracin* lui-même. Mr. de „ *Lally* se plaint de tout le monde, & „ tout le monde se plaint de lui. Il a „ dit à Mr. le Comte de ..... Je sens „ qu'on me déteste, & qu'on voudrait „ me voir bien loin. Je vous engage ma „ parole d'honneur, & je vous la donne- „ rai par écrit, que si Mr. de *Leyrit* veut „ me donner cinq cents mille francs, „ je me démets de ma charge, & je „ passe en France sur la frégate „.

Le journal dit ensuite : „ On est au- „ jourd'hui à Pondichéry dans le plus „ grand embarras. On n'y a pas pu ra- „ masser cent mille roupies ; les soldats „ menacent hautement de passer en „ corps chez l'ennemi „.

Malgré cette horrible confusion, il eut le courage d'aller assiéger Madrass, & s'empara d'abord de toute la ville

CHAP. XXXIV.

noire ; mais ce fut précisément ce qui l'empêcha de réussir devant la ville haute, qui est le fort St. George. Il écrivait de son camp devant ce fort, le 11 Février 1759 : " Si nous manquons Madrass, comme je le crois, la principale raison à laquelle il faudra l'attribuer, est le pillage de quinze millions au moins, tant de dévasté que de répandu dans le soldat, & j'ai honte de le dire, dans l'officier qui n'a pas craint de se servir même de mon nom, en s'emparant des Cipayes, Chelingues & autres, pour faire passer à Pondichéry un butin que vous auriez dû faire arrêter, vu son énorme quantité ".

J'ai le journal d'un officier-général que j'ai déjà cité. L'auteur n'est pas l'ami du Comte de *Lally* ; il s'en faut beaucoup : son témoignage n'en est que plus recevable, quand il atteste les mêmes griefs qui faisaient le désespoir de *Lally*. Voici notamment comme il s'exprime.

" Le pillage immense que les troupes avaient fait dans la ville noire, avaient mis parmi elles l'abondance. De grand magasins de liqueurs fortes y entretenaient l'ivrognerie, & tous les maux dont elle est le germe. C'est une situation qu'il faut avoir vue : les travaux, les gardes de la tranchée étaient faits par des hommes ivres. Le

„ régiment de Lorraine fut seul exempt
„ de cette contagion ; mais les autres
„ corps s'y distinguèrent. Le Régiment
„ de *Lally* se surpassa. De-là les scenes
„ les plus honteuses & les plus destructi-
„ ves de la subordination & de la dis-
„ cipline. On a vu des officiers se
„ colleter avec des Soldats, & mille
„ autres actions infames, dont le
„ détail renfermé dans les bornes de la
„ vérité la plus exacte paraitrait une
„ exagération monstrueuse. „

Le Comte de *Lally* écrivait avec encore plus de désespoir cette lettre funeste " L'enfer m'a vomi dans ce
„ pays d'iniquité ; & j'attends, comme
„ *Jonas* la baleine qui me recevra dans
„ son ventre. „

Dans un tel désordre, rien ne pouvait réussir. On leva le siège après avoir perdu une partie de l'armée. Les autres entreprises furent encore plus malheureuses sur terre & sur mer. Les troupes se révoltent ; on les appaise à peine. Le général les mène deux fois au combat dans une petite isle, nommée Vendavachi où il s'est retiré. Il est entiérement défait dans le second combat. Le Maréchal de Camp *Bussy*, l'homme le plus nécessaire dans l'Inde pour la guerre & pour les négociations, est fait prisonnier. Le général *Lally* resta seul quelque temps sur le champ de

CHAP. XXXIV.

bataille, abandonné de toutes les troupes. Ce furent des Marates qui remportèrent cette victoire; & cela même prouva encore, combien ces républicains de l'Inde sont redoutables. *

Après bien d'autres pertes, il fallut enfin se retirer dans Pondichéry. Une Escadre de seize vaisseaux anglais obligea l'escadre française, envoyée au secours de la colonie, de quitter la rade de Pondichéry, après une bataille indécise, pour se radouber dans l'Isle de Bourbon.

Il y avait dans la ville soixante mille habitants noirs, & cinq à six cents familles d'Europe, avec très-peu de vivres. Le général proposa d'abord de faire sortir les noirs qui affamaient Pondichéry. Mais comment chasser soixante mille hommes? le conseil n'osa l'entreprendre. Le général ayant résolu de soutenir le siége jusqu'à l'extrémité, & ayant publié un ban, par lequel il était défendu, sous peine de mort, de parler de se rendre, fut forcé d'ordonner une recherche rigoureuse des provisions dans toutes les maisons de la ville. Elle fut faite sans ménagement jusques chez l'Intendant, chez tout le conseil & les

* *Plusieurs écrivains disent qu'ils ont un Roi; mais ils n'ont qu'un chef qu'ils élisent.*

principaux officiers. Ccette démarche acheva d'irriter tous les esprits, déjà trop aliénés. On ne savait que trop avec quel mépris & quelle dureté il avait traité tout le conseil. Il avait dit publiquement dans une de ses expéditions: „ Je ne veux pas attendre plus long-„ temps l'arrivée des munitions qu'on „ m'a promises. J'y attelerai, s'il le faut, „ le gouverneur *Leyrit* & tous les con-„ seillers. „ Ce gouverneur *Leyrit* montrait aux officiers une lettre adressée depuis long-temps à lui-même, dans laquelle étaient ces propres paroles: „ J'irais plutôt commander les Caffres „ que de rester dans cette Sodome, qu'il „ n'est pas possible que le feu des An-„ glais ne détruise tôt ou tard, au „ défaut de celui du Ciel. „

Ainsi, par ses plaintes & ses emportements atroces, *Lally* s'était fait autant d'ennemis qu'il y avait d'officiers & d'habitants dans Pondichéry. On lui rendait outrage pour outrage; on affichait à sa porte des placards plus insultants encore que ses lettres & ses discours. Il en fut tellement ému, que sa tête en parut quelque temps dérangée. La colère & l'inquiétude produisent souvent ce triste effet. Un fils du Nabab *Chandasaeb* était alors refugié dans Pondichéry auprès de sa mere. Un officier, débarqué depuis peu avec la

CHAP. XXXIV.

flotte française, qui s'en était retournée, homme aussi impartial que véridique, rapporte que cet Indien, ayant vu souvent sur son lit le général français absolument nud, chantant la messe & les pseaumes, demanda sérieusement à un officier fort connu, si c'était l'usage en France, que le Roi choisit un fou pour son grand visir. L'Officier étonné, lui dit : pourquoi me faites vous une question aussi étrange? C'est, repliqua l'Indien, parce que votre grand visir nous a envoyé un fou pour rétablir les affaires de l'Inde.

Déjà les Anglais bloquaient Pondichéry par terre & par mer. Le général n'avait plus d'autre ressource que de traiter avec les Marattes qui l'avaient battu. Ils lui promirent un secours de dix-huit mille hommes; mais sentant qu'on n'avait point d'argent à leur donner, aucun Maratte ne parut. On fut obligé de se rendre : le Conseil de Pondichéry somma le Comte de *Lally* de capituler. Il assembla un conseil de

14 *Jan.* 1761. guerre : les officiers de ce Conseil conclurent à se rendre prisonniers de guerre, suivant les cartels établis. Mais le général *Coote* voulut avoir la ville à discrétion. Les Français avaient démoli St. David : les Anglais étaient en droit de faire un désert de Pondichéry. Le Comte de *Lally* eut beau réclamer le

cartel de vive voix & par écrit. On périssait de faim dans la ville; elle fut livrée aux vainqueurs, qui, bientôt après raserent les fortifications, les murailles, les magasins, tous les principaux logements.

CHAP. XXXIV.

16 Janv. 1761

Dans le temps même que les Anglais entraient dans la ville, les vaincus s'accablaient réciproquement de reproches & d'injures. Les habitans voulurent tuer leur général. Le commandant anglais fut obligé de lui donner une garde: on le transporta malade sur un palanquin. Il avait deux pistolets dans les mains, & il en menaçait les séditieux. Ces furieux, respectant la garde anglaise, coururent à un commissaire des guerres, intendant de l'armée, ancien officier, Chevalier de St. Louis. Il met l'épée à la main: un des plus échauffés s'avance à lui, en est blessé, & le tue.

*Il s'appellait Dubois.*

Tel fut le sort déplorable de Pondichéry, dont les habitants se firent plus de mal qu'ils n'en reçurent des vainqueurs. On transporta le général & plus de deux mille prisonniers en Angleterre. Dans ce long & pénible voyage, ils s'accusaient encore les uns les autres de leurs communs malheurs.

A peine arrivés à Londres, ils écrivirent contre *Lally* & contre le très-petit nombre de ceux qui lui avaient été attachés. *Lally* & les siens écrivaient

CHAP. XXXIV.

contre le conseil, les officiers & les habitants. Il était si persuadé qu'ils étaient tous repréhensibles, & que lui seul avait raison, qu'il vint à Fontainebleau, tout prisonnier qu'il était encore des Anglais, & qu'il offrit de se rendre à la Bastille. On le prit au mot: Dès qu'il fut enfermé, la foule de ses ennemis, que la compassion devait diminuer, augmenta. Il fut quinze mois en prison, sans qu'on l'interrogeât.

*Nov. 1762.*

En 1764, il mourut à Paris un Jésuite nommé *Lavaur*, long-temps employé dans ces missions des Indes, où l'on s'occupe des affaires profanes, sous le prétexte des spirituelles, & où l'on a souvent gagné plus d'argent que d'ames: ce Jésuite demandait au Ministère une pension de quatre cents livres pour aller faire son salut dans le Périgord, sa patrie; & on trouva dans sa cassette environ onze cents mille livres d'effets, soit en billets, soit en or ou en diamants. C'est ce qu'on avait vu depuis peu à Naples à la mort du fameux Jésuite *Peppe*, qu'on fut prêt de canoniser. On ne canonisa point *Lavaur*, mais on séquestra ses trésors. Il y avait dans cette cassette un long mémoire détaillé contre *Lally*, dans lequel il était accusé de péculat & de leze-Majesté. Les écrits des Jésuites avaient alors aussi peu de crédit que leurs personnes, pros-

crites dans toute la France; mais ce mémoire parut tellement circonstancié, & les ennemis de *Lally* le firent tant valoir, qu'il servit de témoignage contre lui.

L'accusé fut d'abord traduit au Châtelet, & bientôt au Parlement. Le procès fut instruit pendant deux années. De trahison, il n'y en avait point; puisque, s'il eût été d'intelligence avec les Anglais, s'il leur eût vendu Pondichéry, il ferait resté parmi eux. Les Anglais d'ailleurs ne sont pas absurdes; & ç'eût été l'être, que d'acheter une place affamée qu'ils étaient sûrs de prendre, étant maîtres de la terre & de la mer. De péculat, il n'y en avait pas davantage, puisqu'il ne fut jamais chargé, ni de l'argent du Roi, ni de celui de la compagnie. Mais des duretés, des abus de pouvoir, des oppressions, les juges en virent beaucoup dans les dépositions unanimes de ses ennemis.

Toujours fermement persuadé qu'il n'avait été que rigoureux & non coupable, il poussa son imprudence jusqu'à insulter dans ses mémoires juridiques, des officiers qui avaient l'approbation générale. Il voulut les déshonorer, eux & tout le conseil de Pondichéry. Plus il s'obstinait à vouloir se laver à leurs dépens, plus il se noircissait. Ils avaient tous de nombreux amis, & il n'en avait

CHAP. XXXIV.

6. Mai 1766.

point. Le cri public sert quelquefois de preuve, ou du moins fortifie les preuves. Les juges ne purent prononcer que suivant les allégations. Ils condamnèrent le lieutenant-général *Lally à être décapité, comme duement atteint d'avoir trahi les intérêts du Roi, de l'Etat & de la compagnie des Indes, d'abus d'autorité, vexations & exactions.*

Il est nécessaire de remarquer que ces mots : *trahi les intérêts du Roi*, ne signifient pas ce qu'on appelle en Angleterre haute trahison, & parmi nous leze-Majesté. *Trahir les intérêts* ne signifie dans notre langue, que mal conduire, oublier les intérêts de quelqu'un, nuire à ses intérêts, & non pas être perfide & traître. Quand on lui lut son arrêt, sa surprise & son indignation furent si violentes, qu'ayant par hasard dans la main un compas dont il s'était servi dans sa prison pour faire des cartes de la côte de Coromandel, il voulut s'en percer le cœur; on l'arrêta. Il s'emporta contre ses juges avec plus de fureur encore qu'il n'en avait étalé contre ses ennemis. C'est peut-être une nouvelle preuve de la forte persuasion où il fut toujours, qu'il méritait des récompenses plutôt que des châtiments. Ceux qui connaissent le cœur humain, savent que d'ordinaire les coupables se

rendent justiceeux-mêmes au fond de leur ame; qu'ils n'éclatent point contre les juges; qu'ils restent dans une confusion morne. Il n'y a pas un seul exemple d'un condamné avouant ses fautes, qui ait chargé ses juges d'injures & d'opprobres. Je ne prétends pas que ce soit une preuve que *Lally* fût entiérement innocent. Mais c'est une preuve qu'il croyait l'être. On lui mit dans la bouche un bâillon qui débordait sur les lévres. C'est ainsi qu'il fut conduit à la Grêve dans un tombereau. Les hommes sont si légers que ce spectacle hideux attira plus de compassion que son supplice.

L'Arrêt confisqua ses biens, en prélevant une somme de cent mille écus pour les pauvres de Pondichéry. On m'a écrit que cette somme ne put se trouver. Je n'assure point ce que j'ignore. * Si quelque chose peut nous convaincre de cette fatalité qui entraine tous les événements dans ce chaos des affaires politiques du monde; c'est de voir un Irlandais chassé de sa patrie avec la famille de son Roi, comman-

* *Presque tous les journaux ont débité que le parlement de Paris avoit député au Roi, pour le supplier de ne point accorder de grace au condamné: cela est très faux. Un tel acharnement, incompatible avec la Justice & avec l'humanité, aurait couvert le Parlement d'un opprobre éternel.*

CHAP. XXXV.

anglaises ont ainsi ruiné les Français en Asie, il les ont aussi chassés de l'Afrique. Les Français étaient maitres du fleuve du Sénégal, qui est une branche du Niger ; ils y avaient des forts, ils y faisaient un grand commerce de dents d'élephants, de poudre d'or, de gomme arabique, d'ambre gris, & sur-tout de ces nègres que tantôt leurs Princes vendent comme des animaux, & qui tantôt vendent leurs propres enfants, ou se vendent eux-mêmes pour aller servir des Européens en Amérique. Les Anglais ont pris tous les forts bâtis par les Français dans ces contrées, & plus de trois millions tournois en marchandises précieuses.

*May 1757.*

Le dernier établissement que les Français avaient dans ces parages de l'Afrique, était la Gorée : elle s'est rendue à discrétion, & il ne leur est rien resté alors dans l'Afrique.

*29 Déc. 1758*

Ils ont fait de bien plus grandes pertes en Amérique. Sans entrer ici dans le détail de cent petits combats & de la perte de tous les forts l'un après l'autre, il suffit de dire que les Anglais ont pris Louisbourg pour la seconde fois, aussi mal fortifiée, aussi mal approvisionnée que la premiére. Enfin, tandis que les Anglais entraient dans Surate à l'embouchure du fleuve Indus, ils prenaient Quebec & tout le

*26 Juil. 1758.*

*4 Mars 1759.*

Canada au fond de l'Amérique septentrionale ; les troupes qui ont hasardé un combat pour sauver Quebec, ont été battues & presque détruites, malgré les efforts du général *Montcalm* tué dans cette journée, & très regretté en France. On a perdu ainsi en un seul jour quinze cents lieues de pays.

CHAP. XXXV. 18. Sep. 1759.

Ces quinze cents lieues, dont les trois quarts sont des déserts glacés, n'étaient pas peut-être une perte réelle. Le Canada coûtait beaucoup, & rapportait très-peu. Si la dixieme partie de l'argent englouti dans cette colonie avait été employé à défricher nos terres incultes en France, on aurait fait un gain considérable ; mais on avait voulu soutenir le Canada, & on a perdu cent années de peines avec tout l'argent prodigué sans retour.

Pour comble de malheur, on accusait des plus horribles brigandages presque tous ceux qui étaient employés au nom du Roi dans cette malheureuse colonie. Ils ont été jugés au Châtelet de Paris, tandis que le parlement informait contre *Lally*. Celui-ci, après avoir cent fois exposé sa vie, l'a perdue par la main d'un bourreau, tandis que les concussionnaires du Canada n'ont été condamnés qu'à des restitutions & des amendes ; tant il est de différence entre les affaires qui semblent les mêmes.

CHAP. XXXV.

Dans le tems que les Anglais attaquaient ainſi les Français dans le continent de l'Amérique, ils ſe ſont tournés du côté des isles. La Guadeloupe, petite, mais floriſſante, où ſe fabriquait le meilleur ſucre, eſt tombée entre leurs mains ſans coup férir.

Enfin ils ont pris la Martinique, qui était la meilleure & la plus riche colonie qu'eût la France.

Ce royaume n'a pu eſſuyer de ſi grands déſaſtres, ſans perdre encore tous les vaiſſeaux qu'elle envoyait pour les prévenir; à peine une flotte était-elle en mer qu'elle était ou priſe ou détruite: on conſtruiſait, on armait des vaiſſeaux à la hâte: c'était travailler pour l'Angleterre, dont ils devenaient bientôt la proye.

Quand on a voulu ſe venger de tant de pertes, & faire une deſcente en Irlande, il en a coûté des ſommes immenſes pour cette entrepriſe infructueuſe; & dès que la flotte deſtinée pour cette deſcente eſt ſortie de Breſt, elle a été diſperſée en partie, ou priſe, ou perdue dans la vaſe d'une riviére, nommée la Vilaine, ſur laquelle elle a cherché un vain refuge. Enfin les Anglais ont pris Belle-Isle à la vue des côtes de France qui ne pouvait la ſecourir.

Le ſeul Duc d'*Aiguillon* vengea les

côtes de la France de tant d'affronts & de tant de pertes. Une flotte anglaise avait fait encore une descente à S. Cast, près de St. Malo ; tout le pays était exposé. Le Duc d'*Aiguillon*, qui commandait dans le pays, marche sur le champ à la tête de la noblesse bretonne, de quelques bataillons, & des milices qu'il rencontre en chemin. Il force les Anglais de se rembarquer : une partie de leur arriére-garde est tuée, l'autre faite prisonniere de guerre : mais les Français ont été malheureux partout ailleurs. 1. *Sep.* 1758.

Jamais les Anglais n'ont eu tant de supériorité sur mer ; mais ils en eurent sur les Français dans tous les tems. Ils avaient détruit la marine de la France dans la guere de 1741 ; ils avaient anéanti celle de *Louis XIV*. dans la guerre de la succession d'Espagne ; ils étaient les maîtres des mers du tems de *Louis XIII*, de *Henri IV*, & encore plus dans les tems infortunés de la Ligue. Le Roi d'Angleterre, *Henri VIII*, eut le même avantage sur *François I.*

Si vous remontez aux tems antérieurs, vous trouverez que les flottes de *Charles VI* & de *Philippe de Valois* ne tiennent pas contre celles des Rois d'Angleterre *Henri V*. & *Edouard III*.

Quelle est la raison de cette supériorité continuelle ? N'est-ce pas que les

CHAP. XXXV.

Anglais ont un besoin essentiel de la mer, dont les Français peuvent à toute force se passer, & que les nations réussissent toujours, comme on l'a déjà dit, dans les choses qui leur sont absolument nécessaires? N'est-ce pas aussi parce que la capitale d'Angleterre est un port de mer, & qne Paris ne connait que les bâteaux de la Seine? Serait-ce enfin que le climat & le sol anglais produisent des hommes d'un corps plus vigoureux, & d'un esprit plus constant que celui de France, comme il produit de meilleurs chevaux & de meilleurs chiens de chasse? Mais, depuis Bayonne jusqu'aux côtes de Picardie & de Flandre, la France a des hommes d'un travail infatigable, & la Normandie seule a subjugué autrefois l'Angleterre.

Les affaires étaient dans cet état déplorable sur terre & sur mer, lorsqu'un homme d'un génie actif & hardi, mais sage, ayant d'aussi grandes vues que le maréchal de *Belle-Isle*, avec plus d'esprit, sentit que la France seule pouvait à peine suffire à réparer des pertes si énormes. Il a su engager l'Espagne à soutenir la querelle; il a fait une cause commune de toutes les branches de la maison de *Bourbon*. Ainsi l'Espagne & l'Autriche ont été jointes avec la France par le même intérêt. Le

Portugal était en effet une province de l'Angleterre, dont elle tira cinquante millions par an; il a fallu la frapper par cet endroit, & c'est ce qui a déterminé *Don Carlos*, Roi d'Espagne, par la mort de son frére *Ferdinand*, à entrer dans le Portugal. Cette manœuvre est peut-être le plus grand trait de politique, dont l'histoire moderne fasse mention. Elle a encore été inutile. Les Anglais ont resisté à l'Espagne, & ont sauvé le Portugal.

Autrefois l'Espagne seule était redoutée de toute l'Europe sous *Philippe II*; & maintenant réunie avec la France elle ne peut rien contre les Anglais. Le Comte de *la Lippe Schombourg*, l'un des Seigneurs de Westphalie, est envoyé par le Roi d'Angleterre au secours du Portugal : il n'avait jamais commandé en chef; il avait peu de troupes. Cependant, dès qu'il est arrivé il gagne la supériorité sur les Espagnols & les Français réunis; il repousse tous leurs efforts, il met le Portugal en sureté.

Dans le même temps, une flotte d'Angleterre faisait payer cher aux Espagnols leur déclaration tardive en faveur de la France.

La Havane bâtie sur la côte septentrionale de Cuba, la plus grande Isle de l'Amérique, à l'entrée du golfe du

CHAP. XXXV. 16. *Août* 1762.

Mexique, eſt le rendez-vous de ce nouveau monde. Le port, auſſi immenſe que ſûr, peut contenir mille vaiſſeaux. Il eſt défendu par trois forts, dont part un feu croiſé, qui rend d'abord impoſſible aux ennemis. Le Comte d'*Albermale* & l'Amiral *Pokoc* viennent attaquer l'Isle; mais ils ſe gardent bien de tenter les approches du port; ils deſcendent ſur une plage éloignée, qu'on croyait inabordable. Ils aſſiègent par terre le fort le plus conſidérable; ils le prennent, & forcent la ville, les forts & toute l'Isle à ſe rendre, avec douze vaiſſeaux de guerre qui étaient dans le port, & vingt-ſept navires chargés de tréſors. On trouva dans la ville vingt-quatre de nos millions en argent comptant. Tout fut partagé entre les vainqueurs, qui mirent à part la ſeizieme partie du butin pour les pauvres. Les vaiſſeaux de guerre furent pour le Roi, les vaiſſeaux marchands pour l'amiral & pour tous les officiers de la flotte. Tout ce butin montait à plus de quatre-vingt millions. On a remarqué que, dans cette guerre & dans la précédente, l'Eſpagne avait perdu plus qu'elle ne retire de l'Amérique en vingt années.

Les Anglais non-contents de leur avoir pris la Havane dans la mer du Mexique & l'Isle de Cuba, coururent

leur prendre dans la mer des indes les Isles Philippines, qui sont à peu-près les antipodes de Cuba. Ces Isles Philippines ne sont guères moins grandes que l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, & seraient plus riches, si elles étaient bien administrées, une de ces Isles ayant des mines d'or, & leurs côtes produisant des perles. Le grand vaisseau d'Acapulco, chargé de la valeur de trois millions de piastres, arrivait dans Manille la capitale. On prit Manille, les Isles & le vaisseau sur-tout, malgré les assurances données par un Jésuite, de la part de *Ste. Potamienne*, patronne de la ville, que Manille ne serait jamais prise. Ainsi la guerre qui appauvrit les autres nations, enrichissait une partie de la nation anglaise, tandis que l'autre gémissait sous le poids des impôts les plus rigoureux; aussi bien que tous les peuples engagés dans cette guerre. 31 *Oct.* 1762.

La France alors était plus malheureuse. Toutes les ressources étaient épuisées; presque tous les citoyens, à l'exemple du Roi, avaient porté leur vaisselle à la monnaye. Les principales villes & quelques communautés fournissaient des vaisseaux de guerre à leurs frais, mais ces vaisseaux n'étaient pas construits encore, & quand même ils l'auraient eté, on n'avait pas assez d'hommes de mer exercés.

CHAP. XXXV.

Les malheurs paſſés en faiſaient craindre de nouveaux. La capitale qui n'eſt jamais expoſée aux fleaux de la guerre, jettait plus de cris que les provinces ſouffrantes. Plus de ſecours, plus d'argent, plus de crédit. Ceux qu'on choiſiſſait pour régir les finances, étaient renvoyés après quelques mois d'adminiſtration. Les autres refuſaient cet emploi, dans lequel on ne pouvait alors que faire du mal.

Dans cette triſte ſituation, qui décourageait tous les ordres de l'état, le Duc *de Praslin*, Miniſtre alors des affaires étrangères, fut aſſez habile & aſſez heureux pour conclure la paix, dont le Duc de *Choiſeul*, Miniſtre de la guerre, avait entamé les négociations.

10. *Fevr.* 1763.

Le Roi de France échangea Minorque qu'il rendit au Roi d'Eſpagne, contre Belle-Isle que l'Angleterre lui remit; mais l'on perdit & probablement pour jamais tout le Canada, avec ce Louisbourg, qui avait coûté tant d'argent & de ſoins pour être ſi ſouvent la proye des Anglais. Toutes les terres ſur la gauche du grand fléuve Miſſiſſipi leur furent cédées. L'Eſpagne, pour arrondir leus conquêtes, leur donna encore la Floride. Ainſi du vingt-cinquieme dégré juſques ſous le pôle, preſque tout leur appartient

Ils partagérent l'hémisphère américain avec les Espagnols. Ceux-ci ont les terres qui produisent les richesses de convention, ceux-là ont les richesses réelles qui s'achétent avec l'or & l'argent, toutes les denrées nécessaires, tout ce qui sert aux manufactures. Les côtes anglaises, dans l'espace de six cents lieues, sont traversées par des fleuves navigables, qui leur portent leurs marchandises jusqu'à quarante & cinquante lieues dans leurs terres. Les peuples d'Allemagne se sont empressés d'aller peupler ces pays, où ils trouvent une liberté dont ils ne jouissaient point dans leur patrie. Ils sont devenus Anglais ; & si toutes ces colonies demeuraient unies à leur métropole, il n'est pas douteux que cet établissement ne fasse un jour la plus formidable puissance. La guerre avait commencé pour deux ou trois chétives habitations, & ils y ont gagné deux mille lieues de terrein.

Les petites Isles de St Vincent, les Grenades, Tabago, la Dominique, leur furent encore acquises, & c'est par le moyen de ces Isles, ainsi que par la Jamaïque, qu'ils font un commerce immense avec les Espagnols, commerce sévèrement prohibé, & toujours exercé, parce qu'il est favorable aux deux nations, & que la loi de la

CHAP. XXXV.

néceſſité eſt toujours la premiere.

La France ne put obtenir qu'avec beaucoup de difficulté le droit de pêche vers Terre-Neuve, & une petite isle inculte, nommée Michelon, pour y faire ſécher la morue, ſans pouvoir y faire le moindre établiſſement; triſte droit, ſujet à des fréquentes avanies.

La France fut exclue dans l'Inde de ſes établiſſemens ſur le Gange, elle céda ſes poſſeſſions ſur le Sénégal en Afrique; on fut encore obligé de démolir toutes les fortifications de Donkerque du côté de la mer.

L'Etat perdit dans le cours de cette funeſte guerre, la plus floriſſante jeuneſſe, plus de la moitié de l'argent comptant qui circulait dans le royaume, ſa marine, ſon commerce, ſon crédit. On a cru qu'il eut été très-aiſé de prévenir tant de malheurs, en s'accommodant avec les Anglais, pour un petit terrein litigieux vers le Canada. Mais quelques ambitieux, pour ſe faire valoir & ſe rendre néceſſaires, précipitérent la France dans cette guerre fatale. Il en avait été de même en 1741. L'amour propre de deux ou trois perſonnes ſuffit pour déſoler l'Europe. La France avait un ſi preſſant beſoin de cette paix, qu'elle regarda ceux qui la conclurent comme les bienfaiteurs

de

de la patrie. Les dettes dont l'Etat demeurait surchargé, étaient plus grande encore que celles de *Louis XIV*. La dépense seule de l'extraordinaire des guerres avait été en une année de quatre cents millions. Qu'on juge par-là du reste. La France aurait beaucoup perdu, quand même elle eût été victorieuse.



## CHAPITRE XXXVI.

*Gouvernement intérieur de la France. Querelles & avantures depuis 1750 jusqu'à 1762.*



LOng-temps avant cette guerre funeste, & pendant son cours, l'intérieur de la France fut troublé par cette autre guerre si ancienne & si interminable, entre la jurisdiction séculière & la discipline écclésiastique : leurs bornes n'ayant jamais été bien marquées comme elles le sont aujourd'hui en Angleterre, dans tant d'autres pays, & sur-tout en Russie, il en résultera toujours des dissensions dangereuses, tant que les droits de la monarchie & ceux des différents corps de l'état seront contestés.

Il se trouva vers l'an 1750 un ministre des finances assez hardi, pour faire odonner que le clergé & les re-

CHAP. XXXVI.

ligieux donneraient un état de leurs biens, afin que le Roi pût voir, par ce qu'ils possédaient, ce qu'ils devaient à l'Etat. Jamais proposition ne fut plus juste, mais les conséquences en parurent sacrilèges. Un vieil Évêque de Marseille écrivit au Controleur général. *Ne nous mettez pas dans la nécessité de désobéir à Dieu ou au Roi ; vous savez lequel des deux aurait la préférence.* Cette lettre d'un Évêque affaibli par l'âge & incapable d'écrire, était d'un Jésuite nommé *Le Maire*, qui le dirigeait lui & sa maison. Ce Jésuite était un fanatique de bonne foi, espéce d'hommes toujours dangereuse.

Le Ministère fut obligé d'abandonner une entreprise qu'il n'eût pas fallu hasarder, si on ne pouvait la soutenir. Quelques membres du clergé imaginérent alors d'occuper le gourvernement par une diversion embarrassante, & de le mettre en alarme sur le spirituel, pour faire respecter le temporel. Ils savaient que la fameuse bulle *Unigenitus* était en exécration aux peuples. On résolut d'exiger des mourants des billets de confession : il fallait que ces billets fussent signés par des prêtres adhérants à la bulle, sans quoi point d'extrême-onction, point de viatique ; on refusait sans pitié ces deux consolations aux appellants, & à ceux qui se confes-

faient à des appellants. Un archevêque de Paris entra sur-tout dans cette manœuvre, plus par zèle de Théologien, que par esprit de cabale.

Alors toutes les familles furent alarmées, le schisme fut annoncé, plusieurs de ceux qu'on apelle Jansénistes, commençaient à dire hautement que, si on rendait les sacremens si difficiles, on saurait bien-tôt s'en passer à l'exemple de tant de nations. Ces minuties bourgeoises occupérent plus les Parisiens que tous les grands intérêts de l'Europe. C'étaient des insectes sortis du cadavre du Molinisme & du Jansénisme, qui en bourdonnant dans la ville, piquaient tous les citoyens. On ne se souvenait plus ni de Metz, ni de Fontenoi, ni des victoires, ni des disgraces, ni de tout ce qui avait ébranlé l'Europe. Il y avait dans Paris cinquante mille énerguménes qui ne savent pas en quel pays coulent le Danube & l'Elbe, & qui croyaient l'univers bouleversé pour des billets de confession. Tel est le peuple.

Un curé de St. Etienne du Mont, petite paroisse de Paris, ayant refusé les sacremens à un conseiller du Châtelet, le parlement mit en prison le Curé.

Le Roi voyant cette petite guerre civile, excitée entre les parlemens &

CHAP. LXXXVI.

les évêques, défendit à ses cours de judicature de se mêler des affaires concernant les sacremens, & en réserva la connaissance à son conseil privé. Les parlemens se plaignirent qu'on leur ôtât ainsi l'exercice de la police générale du royaume, & le clergé souffrit impatiemment que l'autorité royale voulût pacifier des querelles de religion; les animosités s'aigrirent de tous côtés.

Une place de supérieure dans l'hôpital des filles, acheva d'allumer la discorde. L'archevêque voulut seul nommer à cette place, le parlement de Paris s'y opposa; & le Roi ayant jugé en faveur du prélat, le parlement cessa de faire ses fonctions, & de rendre la justice: il fallut que le Roi envoyât par ses mousquetaires à chaque membre de ce tribunal, des lettres de cachet, portant ordre de reprendre leurs fonctions, sous peine de désobéissance.

Les chambres siégèrent donc comme de coutume; mais quand il fallut plaider, il ne se trouva point d'avocats. Ce tems ressemblait en quelque maniere au temps de la fronde; mais dépouillé des horreurs de la guerre civile, il ne se montrait que sous une forme susceptible de ridicule.

CHAP. XXXIV.

Ce ridicule était pourtant embaraſſant. Le Roi réſolut d'éteindre, par ſa modération, ce feu qui faiſait craindre un incendie : il exhorta le clergé à ne point uſer de rigueurs dangereuſes ; le parlement reprit ſes fonctions.

Février 1752.

Mais, bientôt après, les billets de confeſſion reparurent ; de nouveaux refus de Sacremens irritèrent tout Paris. Le même curé de St. Etienne, trouvé coupable d'une ſeconde prévarication, fut mandé par le parlement, qui lui défendit à lui & à tous les curés, de donner un pareil ſcandale, ſous peine de la ſaiſie du temporel. Le même arrêt invita l'archevêque à faire ceſſer lui-même le ſcandale. Ce terme d'*invitation* paraiſſait entrer dans les vues de la modération du Roi. L'Archevêque ne voulant pas même que la juſtice ſéculière eût le droit de lui faire une invitation, alla ſe plaindre à Verſailles. Il était ſoutenu par un ancien Evêque de Mirepoix, nommé *Boyer*, chargé du miniſtère de préſenter au Roi les ſujets pour des bénéfices. Cet homme, autrefois Théatin, puis Evêque, & devenu miniſtre au département des bénéfices, était d'un eſprit fort borné, mais zélé pour les immunités de l'Egliſe : il regardait la bulle comme un article de foi ; & ayant tout le crédit attaché à ſa place, il perſuada que le

CHAP. XXXVI.

parlement touchait à l'encenſoir. l'Arrêt du parlement fut caſſé ; ce corps fit des remontrances fortes & pathétiques.

Le Roi lui ordonna de s'en tenir à lui rendre compte de toutes les dénonciations qu'on ferait ſur ces matières, ſe réſervant à lui-même le droit de punir les prêtres dont le zèle ſcandaleux pourrait faire naître des ſemences de ſchiſme. Il défendit par un arrêt de ſon conſeil d'Etat, que ſes ſujets ſe donnaſſent les uns aux autres les noms de Novateurs, de Janſéniſtes & de Sémi-Pélagiens : c'était ordonner à des fous d'être ſages.

Les curés de Paris, excités par l'Archevêque, préſentèrent une requête au Roi, en faveur des billets de confeſſion. Sur le champ, le parlement décréta le curé de St. Jean en Grêve, qui avait formé la requête. Le Roi caſſa encore cette procédure de juſtice, le parlement ceſſa encore ſes fonctions ; il continua à faire des remontrances, & le Roi perſiſta à exhorter les deux partis à la paix. Ses ſoins furent inutiles.

Une lettre de l'Evêque de Marſeille, dénoncée au parlement, fut brulée par la main du bourreau; un écrit de l'Evêque d'Amiens condamné. Le Clergé étant aſſemblé pour lors à Paris, com-

me il s'assemble tous les cinq ans pour payer au Roi ses subsides, résolut de lui aller porter ses plaintes en habits pontificaux; mais le Roi ne voulut point de cette cérémonie extraordinaire.

*Août 1752.* D'une autre côté, le parlement condamna un porte-Dieu à l'amende, à demander pardon à genoux & à être admonesté, & un vicaire de paroisse au bannissement. Le Roi cassa encore cet arrêt.

Les affaires de cette espèce se multiplièrent. Le Roi recommanda toujours la paix, sans que les écclésiastiques cessassent de refuser les sacremens, & sans que le parlement cessât de proceder contre eux.

1752. Enfin, le Roi permit aux parlements de juger des sacrements, en cas qu'il y eût un procès à leur Sujet; mais il leur défendit de chercher à juger lorsqu'il n'y aurait pas de parties plaignantes. Le parlement reprit une seconde fois ses fonctions, & les plaideurs qu'on avait négligés pour ces affaires, eurent la liberté de se ruiner à l'ordinaire. *Nov. 1752.*

*Déc. 1752.* Le feu couvait toujours sous la cendre. L'Archevêque avait ordonné de refuser les sacrements à deux pauvres vieilles Religieuses de *Ste. Agathe*, qui ayant entendu dire autrefois à leur directeur, que la bulle *Unigenitus* est

CHAP. XXXVI.

un ouvrage diabolique, craignaient d'être damnées si elles recevaient cette bulle en mourant ; elles craignaient d'être damnées aussi en manquant d'extrême-onction. Le parlement envoya son greffier à l'Archevêque, pour le prier de ne pas refuser à ces deux filles les secours ordinaires ; & le prélat ayant repondu, selon sa coutume, qu'il ne devait compte qu'à DIEU seul, son temporel fut saisi ; les Princes du sang & les Pairs furent invités à venir prendre séance au parlement.

La querelle alors pouvait devenir sérieuse : on commença à craindre les tems de la fronde & de la ligue. Le Roi défendit aux Princes & aux Pairs d'aller opiner dans le parlement de Paris sur des affaires dont il attribuait la connaissance à son conseil privé. L'Archevêque de Paris eût même le crédit d'obtenir un arrêt du conseil, pour dissoudre la petite communauté de *Ste. Agathe*, où les filles avaient si mauvaise opinion de la bulle *Unigenitus*.

*Janv. 1753.*

Tout Paris murmura. Ces petits troubles s'étendirent dans plus d'une ville du royaume. Les mêmes scandales, les mêmes refus de sacremens partageaient la ville d'Orléans : le parlement rendait les mêmes arrêts pour Orléans que pour Paris ; les schisme al-

CHAP. XXXVI.

lait se former. Un curé de Rosainvilers, diocése d'amiens s'avisa de dire un jour à son prône, *que ceux qui étaient Jansénistes eussent à sortir de l'Eglise, & qu'il serait le premier à tremper ses mains dans leur sang.* Il eut l'audace de désigner quelques-uns de ses paroissiens, à qui les plus fervents constitutionnaires jettérent des pierres pendant la procession, sans que les lapidés & les lapidans eussent la moindre connaissance de ce que c'est que la bulle & le Jansénisme.



Une telle violence pouvait être punie de mort. Le parlement de Paris, dans le ressort duquel est Amiens, se contenta de bannir à perpétuïté ce prêtre factieux & sanguinaire; & le Roi approuva cet arrêt, qui ne portait pas sur un délit purement spirituel; mais sur le crime d'un séditieux, perturbateur du repos public.

Dans ces troubles, *Louis XV* était comme un pére occupé de séparer ses enfans qui se battent. Il défendait les coups & les injures: il réprimandait les uns, il exhortait les autres; il ordonnait le silence, défendant aux parlements de juger du spirituel, recommandant aux Evêques la circonspection, regardant la bulle comme une loi de l'église, mais ne voulant point qu'on parlât de cette loi dangereuse. Ses

CHAP. XXXVI.

soins paternels pouvaient peu de chose sur des esprits aigris & alarmés. Les parlements prétendaient qu'on ne pouvait séparer le *spirituel* du *civil*, puisque les querelles *spirituelles* entrainaient nécessairement après elles des querelles d'état.

Mars 1753. Le parlement assigna l'évêque d'Orléans à comparaitre pour des sacrements. Il fit brûler par le bourreau tous les écrits dans lesquels on lui contestait sa jurisdiction, excepté les déclarations du Roi. Il envoya des conseillers faire enrégistrer ses arrêts en Sorbonne, malgré les ordres du Roi. On voyait tous les jours le bourreau, occupé à brûler des mandemens d'évêques, & les records de la justice faisant communier les malades la bayonnette au bout du fusil. Le parlement, dans toutes ses démarches, ne consultait que ses loix & le maintiens de son autorité. Le Roi voyait au-delà; il considérait les convenances qui demandent souvent que les loix plient.

Enfin, pour la troisieme fois, le parlement cessa de rendre la justice aux citoyens, pour ne s'occuper que des refus de sacrements qui troublaient la France entiere.

Le Roi lui envoya aussi, pour la troisieme fois, des lettres de jussion, qui lui ordonnaient de remplir ses devoirs,

& de ne plus faire souffrir ses sujets plaideurs de ces querelles étrangéres, les procès des particuliers n'ayant aucun rapport à la Bulle *Unigenitus*. CHAP. XXXVI.

Le parlement répondit qu'il violerait son serment, s'il reconnaissait les lettres patentes du Roi, & qu'il ne pouvait *obtempérer*; (vieux mot, tiré du latin, qui signifie *obéir.*) *6 Mai* 1753.

Alors le Roi se crut obligé d'exiler tous les membres des *enquêtes*, les uns à Bourges, les autres à Poitiers, quelques-uns en Auvergne; & d'en faire enfermer quatre qui avaient parlé avec le plus de force. *Parlement exilé.*

On épargna la grand-chambre; mais elle crut qu'il y allait de son honneur de n'être point épargnée. Elle persista à ne point rendre la justice au peuple, & à procéder contre les réfractaires. Le Roi l'envoya à Pontoise, bourg à six lieues de Paris, où le Duc d'Orléans l'avait déjà envoyée pendant sa Régence.

L'Europe s'étonnait qu'on fit tant de bruit en France pour si peu de chose; & les Français passaient pour une nation frivole, qui, faute de bonnes loix reconnues, mettait tout en feu pour une dispute méprisée partout ailleurs. Quand on a vu cinq cents mille hommes en armes pour l'élection d'un Em-

CHAP. XXXVI.

pereur, l'Europe, l'Inde & l'Amérique désolées, & qu'on retombe ensuite dans cette petite guerre de plume, on croit entendre le bruit d'une pluie après les éclats du tonnerre. Mais on devait se souvenir que l'Allemagne, la Suede, la Hollande, la Suisse avaient autrefois éprouvé des secousses bien plus violentes pour des inepties; que l'inquisition d'Espagne était pire que des troubles civils, & que chaque nation a ses folies & ses malheurs.

*Juillet 1753.* Le Parlement de Normandie imita celui de Paris sur les Sacrements. Il ajourna l'Evêque d'Evreux; il cessa aussi de rendre la justice. Le Roi envoya un Officier de ses gardes biffer les regiſtres de ce Parlement, qui fut à la fin plus docile que celui de Paris.

*Chambre royale.* La justice distributive, interrompue dans la Capitale, eût été un grand bonheur, si les hommes étaient sages & justes; mais comme ils ne sont ni l'un ni l'autre, & qu'il faut plaider, le Roi commit des membres de son conseil d'état, pour vuider les procès en dernier ressort. *Nov.* On voulut faire enrégistrer l'érection de cette chambre au Châtelet, comme s'il était nécessaire qu'une justice inférieure donnât l'authenticité à l'autorité royale. L'usage de ces enregistrements avait eu presque toujours ses inconvénients; mais ce défaut de

formalité en aurait eu peut-être de plus grands encore. Le Châtelet refusa l'enrégistrement ; on l'y força par des lettres de jussion. La chambre royale s'assembla, mais les avocats ne voulurent point plaider : on se mocqua dans Paris de la Chambre royale ; elle en rit elle-même ; tout se tourna en plaisanterie, selon le génie de la nation, qui rit toujours le lendemain de ce qui l'a consternée ou animée la veille. Les Ecclésiastiques riaient aussi, mais de la joie de leur triomphe.

*Boyer*, ancien Evêque de Mirepoix, qui avait été le premier auteur de tous ces troubles, sans le savoir, étant tombé en enfance par son grand âge & par la constitution de ses organes, tout parut tendre à la conciliation. Les Ministres négocierent avec le Parlement de Paris. *Juillet 1754.* Ce corps fut rappellé, & revint à la satisfaction de toute la ville, & au bruit de la populace qui criait : *vive le Parlement.* Son retour fut un triomphe. *Août.* Le Roi, qui était aussi fatigué de l'inflexibilité des Ecclésiastiques que de celle des Parlements, ordonna le silence & la paix, & permit aux Juges séculiers de procéder contre ceux qui troubleroient l'un ou l'autre. *Sept.*

Le schisme éclatait de temps en temps à Paris & dans les provinces ; & malgré les mesures que le Roi avait prises pour

CHAP. XXXVI.

empêcher le refus des Sacrements, plusieurs Evêques cherchaient à se faire un mérite de ces refus auprès de la Cour de Rome. Un Evêque de Nantes ayant donné dans sa ville cet exemple de rigueur ou de scandale, fut condamné par le simple présidial de Nantes, à payer six mille francs d'amende, & les paya sans que le Roi le trouvât mauvais, tant il était las de ces disputes. De pareilles scenes arrivaient dans tout le royaume; & en attristant quelques intéressés, amusaient la multitude oisive. Il y avait à Orléans un vieux chanoine, Janséniste, qui se mourait, & à qui ses confreres refusaient la communion. Le Parlement de Paris les condamna à douze mille livres d'amende, & ordonna que le malade serait communié. Le lieutenant criminel, en conséquence, arrangea tout pour cette cérémonie, comme pour une exécution; les chanoines firent tant que leur confrere mourut sans sacrements, & ils l'enterrerent le plus mesquinement qu'ils purent.

1756.

Rien n'était devenu plus commun dans le Royaume, que de communier par arrêt du Parlement. Le Roi, qui avait exilé ses Juges séculiers, pour n'avoir pas *obtemperé* à ses ordres, voulut tenir la balance égale, & exiler aussi ceux du Clergé qui s'obstinaient au

schisme. Il commença par l'Archevêque de Paris. Il fut rélégué à sa maison de Conflans, à trois quarts lieues de la ville; exil doux, qui ressemblait plus à un avertissement paternel qu'à une punition.

CHAP. XXXVI.

*Déc.* 1754.

Les Evêques d'Orléans & de Troye furent pareillement exilés à leurs maisons de plaisance, avec la même douceur. L'Archevêque de Paris étant aussi inflexible dans sa maison de Conflans que dans sa demeure épiscopale, fut relégué plus loin.

Le Parlement pouvant alors agir en liberté, réprimait la Sorbonne, qui, ayant autrefois regardé la Bulle avec horreur, la regardait maintenant comme une regle de foi. Elle menaçait de cesser ses leçons; & le Parlement qui avait lui-même cessé ses fonctions plus importantes, ordonnait à la faculté de continuer les siennes; il soutenait les libertés de l'Eglise Gallicane, & le Roi l'approuvait; mais quand il allait trop loin, le Roi l'arrêtait; & en confirmant la partie des arrêts qui tendait au bien public, il cassait celle qui lui paraissait trop peu mesurée. Ce Monarque se voyait toujours entre deux grandes factions animées, comme les Empereurs Romains entre les bleus & les verds; il était occupé de la guerre maritime que l'Angleterre commençait à lui fai-

CHAP. XXXVI.

re : celle de terre paraissait inévitable, ce n'était guères les temps de parler d'une Bulle.

Il lui fallait encore appaiser les contestations du grand conseil & de ses parlements ; car presque rien n'étant determiné en France par des loix précises, les bornes, les privilèges de chaque Corps étant incertains, le clergé ayant toujours voulu étendre sa jurisdiction, les chambres des Comptes ayant disputé aux parlements beaucoup de prérogatives, les pairs ayant souvent plaidé pour les leurs contre le parlement de Paris, il n'était pas étonnant que le grand conseil eût avec lui quelques querelles.

Ce grand conseil était originairement le conseil des Rois, & les accompagnaient dans tous leurs voyages. Tout changea peu à peu dans l'administration publique, & le grand conseil changea aussi. Il ne fut plus qu'une Cour de judicature sous *Charles VIII*. Il décide des évocations, de la compétance des juges, de tous les procès concernant tous les bénéfices du Royaume, excepté de la régale : il a droit de juger ses propres officiers. Un conseiller de cette cour fut appellé au Châtelet pour ses dettes : le grand conseil revendiqua la cause, & cassa la sentence du Châtelet. Aussi-tôt le parlement s'é-

*1756. Janvier, Février & Mars.*

meut, & casse l'arrêt du grand conseil, & le Roi casse l'arrêt du parlement. Nouvelles remontrances, nouvelles querelles; tous les parlements s'élèvent contre le grand conseil, & le public se partage. Le parlement de Paris convoque encore les Pairs pour cette dispute de corps & le Roi défend encore aux Pairs *cette association* : l'affaire enfin reste indécise comme tant d'autres.



Cependant le Roi avait des occupations plus importantes : il fallait soutenir contre les Anglais sur terre & sur mer une guerre onéreuse ; il faisait en même temps cette mémorable fondation de l'école militaire, le plus beau monument de son régne, que l'Impératrice *Marie-Therese* a imité dépuis. Il fallait des secours de finance, & le parlement se rendait difficile sur l'enrégistrement des édits qui ordonnaient la perception de deux vingtiémes. (On a été depuis obligé d'en payer trois, parce que, lorsqu'on a la guerre, il faut que les citoyens combattent, ou qu'ils payent ceux qui combattent : il n'y a pas de milieu.)

Le Roi tint un lit de justice à Versailles, où il convoqua les Princes & les Pairs, avec le parlement de Paris : il y fit enrégistrer ses édits ; mais le parlement, de retour à Paris, protesta contre cet enrégistrement. Il préten- 2 *Août* 1756.

dait que non-seulement il n'avait pas eu la liberté nécessaire de l'examen, mais que cet édit demandait des modifications qui ne blessassent ni les intérêts du Roi, ni ceux de l'Etat qui étaient les mêmes, & qu'il avait fait serment de maintenir ; & il disait que son devoir n'était pas de plaire, mais de servir : ainsi le zèle combattait l'obéissance.

Les épines du schisme se mélaient à l'importante affaire des impôts. Un conseiller du parlement, malade à sa campagne, dans le diocèse de Meaux, demanda ses sacrements ; un curé les lui refusa comme à un ennemi de l'Eglise, & le laissa mourir sans cette céremonie : on procéda contre le curé, qui prit la fuite.

L'Archevêque d'Aix avait fait un nouveau formulaire sur la bulle, & le parlement d'Aix l'avait condamné à donner dix mille livres aux pauvres : il fut obligé de faire cette aumône, & il en fut pour son formulaire & pour son argent. L'Evêque de Troyes avait troublé son diocèse ; le Roi l'envoya prisonier chez des moines en Alsace. L'Archevêque de Paris, à qui l'on avait permis de revenir à Conflans, déclara excomuniés ceux qui liraient les arrêts & les remontrances des parlements sur la bulle & sur les billets de confession.

Sept.

*Louis XV*, que tant d'animosités embarrassait, poussa la circonspection jusqu'à demander l'avis du Pape *Lembertini Benoit XIV*, homme aussi modéré que lui, aimé de la chrétienté pour la douceur & gaieté de son caractère, & qui est aujourd'hui regretté de plus en plus. Il ne se mêla jamais d'aucune affaire, que pour recommander la paix. C'était son secrétaire des brefs, le cardinal *Passionei*, qui faisait tout. Ce cardinal, le seul alors dans le sacré collège qui fut homme de lettres, était un génie assez élevé pour mépriser les disputes dont il s'agissait. Il haïssait les Jésuites qui avaient fabriqué la bulle; il ne pouvait se taire sur la fausse démarche qu'on avait faite à Rome, de condamner dans cette bulle des maximes vertueuses, d'une vérité éternelle, qui appartiennent à tous les temps & à tous les nations: celle-ci, par exemple, *la crainte d'une excomunication injuste ne doit point empêcher de faire son devoir*

Cette maxime est dans toute la terre la sauve-garde de la vertu. Tous les anciens, tous les modernes ont dit que le devoir doit l'emporter sur la crainte du supplice même.

Mais quelque étrange que parût la bulle en plus d'un point, ni le cardinal *Passionei*, ni le Pape ne pou-

CHAP. XXXVI.

vaient rétracter une constitution regardée comme une loi de l'Eglise. *Benoit XIV* envoya au Roi une lettre circulaire pour tous les évêques de France, dans laquelle il regardait à la vérité cette bulle comme une loi universelle à laquelle on ne peut résister, *sans se mettre en danger de perdre son salut éternel*; mais enfin il décidait que, *pour éviter le scandale, il faut que le prêtre avertisse les mourants soupçonnés de Jansenisme, qu'ils seront damnés, & les communier à leurs risques & périls.*

Le même Pape, dans sa lettre particulière au Roi, lui recommandait les droits de l'Episcospat. Quand on consulte un Pape, quel qu'il soit, on doit bien s'attendre qu'il écrira comme un Pape doit écrire.

Mais *Benoit XIV*, en rendant ce qu'il devait à sa place, donnait aussi tout ce qu'il pouvait à la paix, à la bienséance, à l'autorité du Monarque. On imprima le bref du Pape adressé aux Evêques. Le parlement eut le courage ou la témérité de le condamner
9 *Déc.* 1756.
& de le supprimer par un arrêt. Cette démarche choqua d'autant plus le Roi, que c'était lui même qui avait envoyé aux Evêques ce bref condamné par son parlement. Il n'était point question dans ce bref des libertés de l'Eglise Gallicane, & des droits de la

Monarchie, que le parlement a soutenus & vengés dans tous les temps. La Cour vit dans la censure du parlement plus de mauvaise humeur que de modération.

Le conseil croyait avoir un autre sujet de réprouver la conduite du parlement de Paris; plusieurs autres Cours supérieures qui portent le nom de parlement, s'intitulaient, *Classes du Parlement du Royaume*; c'est un titre que le chancelier de *l'Hôpital* leur avait donné; il ne signifiait que l'union des parlements dans l'intelligence & le maintien des loix: les parlements ne prétendaient pas représenter l'Etat entier, divisé en différentes compagnies, qui toutes, faisant un seul corps, constituaient les Etats-Généraux perpétuels du Royaume. Cette idée eût été grande; mais elle eût été trop grande, & l'autorité royale en était irritée.

Ces considérations, jointes aux difficultés qu'on faisait sur l'enrégistrement des impôts, déterminérent le Roi à venir réformer le parlement de Paris dans un lit de justice.

Quelque secret que le ministère eût gardé, il perça dans le public. Le Roi fut reçu dans Paris avec un morne silence. Le peuple ne voit dans un parlement que l'ennemi des impôts: il n'examine jamais si ces impôts sont

CHAP. XXXVI.

nécessaires ; il ne fait pas même réflexion qu'il vend sa peine & ses denrées, plus cher à proportion des taxes, & que le fardeau tombe sur les riches. Ceux-ci se plaignent eux-mêmes, & encouragent les murmures de la populace.

Les Anglais dans cette guerre ont été plus chargés que les Français ; mais en Angleterre la nation se taxe elle-même, elle sait sur quoi les emprunts seront remboursés. La France est taxée, & ne sait jamais sur quoi seront assignés les fonds destinés au payement des emprunts. Il n'y a point en Angleterre de particuliers qui traitent avec l'Etat des impôts publics. & qui s'enrichissent aux dépens de la nation : c'est le contraire en France. Les parlements de France ont toujours fait des remontrances aux Rois contre ces abus ; mais il y a des temps où ces remontrances, & sur-tout les difficultés d'enrégistrer, sont plus dangereuses que ces impôts memes, parce que la guerre exige des secours présens & que l'abus de ces secours ne peut être corrigé qu'avec le tems.

Le Roi vint au parlement faire lire un édit, par lequel il supprimait deux chambres de ce corps, & plusieurs officiers. Il ordonna qu'on respectât la bulle *Unigenitus*, défendit que les ju-

ges séculiers prescrivissent l'administration des sacrements, en leur permettant seulement de juger des abus & des délits commis dans cette administration ; enjoignant aux Evêques de prescrire à tous les curés, la modération & la discrétion, & voulant que toutes les querelles passées *fussent ensévelies dans l'oubli.* Il ordonna que nul conseiller n'aurait voix délibérative avant l'âge de ving-cinq ans, & que personne ne pourrait opiner dans l'assemblée des chambres, qu'après avoir servi dix années. Il fit enfin les plus expresses *inhibitions d'interrompre, sous quelque prétexte que ce pût être, le service ordinaire.* 13 *Déc.* 1756.

Le Chancelier alla aux avis pour la forme; le parlement garda un profond silence : le Roi dit qu'il voulait être obéi, & *qu'il punirait quiconque oserait s'écarter de son devoir.*

Le lendemain quinze conseillers de la grand'chambre remirent leur démission sur le bureau. Cent quatre vingt membres du parlement se démirent bientôt de leurs charges. Les murmures furent grands dans toute la ville.

Parmi tant d'agitations, qui troublaient tous les esprits, au milieu d'une guerre funeste, dans le dérangement des finances, qui rendait cette guerre

plus dangereuse, & qui irritait l'animosité des mécontents; enfin parmi les épines des divisions, semées de tous cotés entre les magistrats & le clergé dans le bruit de toutes ces clameurs; il était très-difficile de faire bien, & il ne s'agissait presque plus que d'empêcher qu'on ne fit beaucoup de mal.

## CHAPITRE XXXVII.

*Attentat contre la personne du Roi.*

CHAP. XXXVII.

1757.

CEs émotions du peuple furent bientôt ensevelies dans une consternation générale, par l'accident le plus imprévu & le plus effroyable. Le Roi fut assassiné le 5 Janvier dans la cour de Versailles, en présence de son fils, au milieu de ses gardes & des grands officiers de sa Couronne. Voici comment cet étrange événement arriva.

Un misérable de la lie du peuple, nommé *Robert-François Damiens*, né dans un village auprès d'Arras, avait été long-tems domestique à Paris dans plusieurs maisons; c'était un homme dont l'humeur sombre & ardente avait toujours ressemblé à la démence.

Les murmures généraux qu'il avait entendus dans les places publiques, dans la grande salle du palais & ailleurs,

leurs, allumèrent ſon imagination. Il alla à Verſailles comme un homme égaré ; & dans les agitations que lui donnait ſon deſſein inconcevable, il demanda à ſe faire ſaigner dans ſon auberge. Le phyſique a une ſi grande influence ſur l'ame des hommes, qu'il proteſta depuis dans ſes interrogatoires, *que s'il avait été ſaigné comme il le demandait, il n'aurait pas commis ſon crime.*



Son deſſein était le plus inouï qui fut jamais tombé dans la tête d'un monſtre de cette eſpèce : il ne prétendait pas tuer le Roi, comme en effet il ſoutint depuis, & comme malheureuſement il l'aurait pu ; mais il voulait le bleſſer, & c'eſt ce qu'il déclara en effet dans ſon procès criminel devant le parlement.

„ Je n'ai point eu intention de tuer „ le Roi : je l'aurais tué ſi j'avais voulu, je ne l'ai fait que pour que Dieu „ pût toucher le Roi, & le porter à „ remettre toutes choſes en place, & la „ tranquillité dans ſes Etats ; & il n'y a „ que l'Archevêque de Paris ſeul qui „ eſt cauſe de tous ces troubles.

*Interrogatoire du 18 Janv. article 144, pag. 131, du procès de Damiens in-40.*

Cette idée avait tellement échauffé ſa tête, que dans un autre interrogatoire il dit :

*Interrogatoire du 6 Mars, page 289.*

„ J'ai nommé des conſeillers au par- „ lement, parce que j'en ai ſervi un,

CHAP. XXXVII. „ & parce que presque tous sont furieux „ de la conduite de Mr. l'Archevêque. „

En un mot, le fanatisme avait troublé l'esprit de ce malheureux au point que dans les interrogatoires qu'il subit à Versailles, on trouve ces propres paroles :

page 45. „ Interrogé quels motifs l'avaient „ porté à attenter à la personne du „ Roi, a dit que c'est *à cause de la Re-* „ *ligion.* „

Tous les assassinats des Princes chrétiens ont eu cette cause. Le Roi de Portugal n'avait été assassiné qu'en vertu de la décision de trois Jésuites. On sait assez que les Rois de France *Henri III* & *Henri IV* ne périrent que par des mains fanatiques ; mais il y avait cette différence, que *Henri III* & *Henri IV* furent tués, parce qu'ils paraissaient ennemis du Pape ; & que *Louis XV* fut assassiné parce qu'il semblait vouloir complaire au Pape.

L'assassin s'était muni d'un couteau à ressort, qui d'un côté portait une longue lame pointue, & de l'autre un canif à tailler les plumes d'environ quatre pouces de longueur. Il attendait le moment où le Roi devait monter en carosse pour aller à Trianon. Il était près de six heures ; le jour ne luisait plus ; le froid était excessif ; presque tous les courtisans portaient de ces

manteaux, qu'on nomme par corruption *Redingotes*. L'aſſaſſin ainſi vêtu, pénétre vers la garde, heurte en paſſant le Dauphin, ſe fait place à travers la garniture des Gardes du corps & des cents Suiſſes, aborde le Roi, le frappe de ſon canif à la cinquieme côte, remet ſon couteau dans ſa poche, & reſte le chapeau ſur la tête. Le Roi ſe ſent bleſſé, ſe retourne, & à l'aſpect de cet inconnu qui etait couvert, & dont les yeux étaient égarés, il dit: *c'eſt cet homme qui m'a frappé, qu'on l'arrête & qu'on ne lui faſſe point de mal.*

Tandis que tout le monde était ſaiſi d'effroi & d'horreur, qu'on portait le Roi dans ſon lit, qu'on cherchait les Chirurgiens, qu'on ignorait ſi la bleſſure était mortelle, ſi le couteau était empoiſonné, le parricide répéta pluſieurs fois: *qu'on prenne garde à Mgr. le Dauphin; qu'il ne ſorte pas de la journée.*

A ces paroles, l'allarme univerſelle redouble; on ne doute pas qu'il n'y ait une conſpiration contre la famille royale; chacun ſe figure les plus grands périls, les plus grands crimes & les plus médités.

Heureuſement la bleſſure du Roi était légère, mais le trouble public était conſidérable; & les craintes, les

CHAP. XXXVII.

défiances, les intrigues se multipliaient à la Cour. Le grand Prévôt de l'Hôtel, à qui appartenait la connaissance du crime commis dans le Palais du Roi, s'empara d'abord du parricide, & commença les procédures, comme il s'était pratiqué à *St. Cloud* dans l'assassinat de *Henri III.* Un exempt des Gardes de la Prévôté ayant obtenu un peu de confiance, ou apparente, ou vraie, dans l'esprit aliéné de ce miserable, l'engagea à oser dicter de sa prison une lettre au Roi même. * *Damiens* écrire au Roi! Un assassin écrire à celui qu'il avait assassiné!

---

* SIRE,

*Je suis bien fâché † d'avoir eu le malheur de vous approcher; mais si vous ne prenez pas le parti de vôtre peuple, avant qu'il soit quelques annees d'ici, Vous & Monsieur le Dauphin & quelques autres periront: il serait fâcheux qu'un aussi bon Prince, par la trop grande bonte qu'il a pour les ecclesiastiques, dont il accorde toute sa confiance, ne soit pas sûr de sa vie; & si vous n'avez pas*

---

* Cette lettre se trouve, page 69 du procès de Damiens, donné au public par le greffier criminel du Parlement, avec la permission de ses supérieurs.

Sa lettre est insensée & conforme à l'abjection de son état ; mais elle dé-



*la bonté d'y remédier sous peu de tems, il arrivera de très-grands malheurs, votre Royaume n'étant pas en sureté; par malheur pour vous que vos sujets vous ont donné leur démission, l'affaire ne provenant que de leur part. Et si vous n'avez pas la bonté pour votre peuple, d'ordonner qu'on leur donne les Sacremens à l'article de la mort, les ayant refusés depuis votre Lit de Justice, dont le Châtelet a fait vendre les meubles du Prêtre qui s'est sauvé; je vous réitere que vôtre vie n'est pas en sûreté, sur l'avis qui est très-vrai, que je prends la liberté de vous informer par l'Officier porteur de la présente, auquel j'ai mis toute ma confiance. L'Archevêque de Paris est la cause de tout le trouble, par les Sacremens qu'il a fait refuser. Après le crime cruel que je viens de commettre contre votre Personne sacrée, l'aveu sincere que je prends la liberté de vous faire, me fait espérer la clémence des bontés de Votre Majesté.*

*Signé*, Damiens.

*Au dos de la dite lettre est écrit, paraphé*, ne varietur, *suivant & au desir de l'interrogatoire du nommé* François Damiens, *en date du neuf Janvier mil*

couvre l'origine de sa fureur; on y voit
II. que les plaintes du public contre l'Archevêque, avaient dérangé le cerveau du criminel, & l'avaient excité à son attentat. Il paraissait par les noms des membres du parlement cités dans sa lettre, qu'il les connaissait, ayant servi un de leurs confréres; mais il eût été absurde de supposer qu'ils lui eussent expliqué leurs sentiments, encore moins

---

*sept cent cinquante-sept, à Versailles, le Roi y etant. Signe* Damiens.

Le Clerc du Brillet, & Duvoigne, avec paraphe.

*Et plus bas est écrit:*

*Au ROI,*

*Suit la teneur d'un écrit:*

*Signé* Damiens

Copie du Billet.

MESSIEURS,

*Chagrange, Seconde.*
*Baisse de Lisse.* (*)
*De la Guiomye.*
*Clément.*
*Lambert.*

---

(*) *Ce misérable estropie presque tous les noms de ceux dont il parle.*

qu'ils lui eussent jamais dit, ou fait dire un mot qui pût l'encourager au crime. CHAP. XXXVII.

Aussi le Roi ne fit aucune difficulté de remettre le jugement du coupable à ceux de la grand'chambre qui n'avaient pas donné leur démission. Il voulut même que les Princes & les Pairs rendissent par leur présence le procès plus solemnel & plus authentique dans tous ses points aux yeux d'un public aussi défiant que curieux exagérateur, qui voit toujours dans

---

*Le Président de Rieux Bonnainvilliers.*

*Président du Massy, & presque tous.*

*Il faut qu'il remette son parlement, & qu'il le soutienne, avec promesse de ne rien faire aux ci-dessus & compagnie.*

*Signé*, Damiens.

*Plus bas est écrit.*

*Paraphé*, ne varietur, *suivant & au désir de l'interrogatoire de ce jour, neuf Janvier mil sept cent cinquante-sept.*

*Signé*, Damiens.

Le Clerc du Brillet & Duvoigne, avec paraphe.

*Ladite lettre, ainsi que ledit écrit, annexés à la minute dudit interrogatoire.*

CHAP. XXXVII.

ces aventures effrayantes, au-delà de la vérité. Jamais, en effet, la vérité n'a paru dans un jour plus clair. Il est évident que cet insensé n'avait aucun complice : il déclara toujours qu'il n'avait point voulu tuer le Roi ; mais qu'il avait formé le dessein de le blesser, depuis l'exil du parlement.

*Interrogatoire au Parlement, page 132 & 135.*

D'abord dans son premier interrogatoire, il dit *que la religion seule l'a déterminé à cet attentat.*

p. 131.

Il avoue qu'il n'a *dit du mal que des Molinistes, & de ceux qui refusent les sacrements ; que ces gens là croient apparement deux Dieux.*

p. 145.

Il s'écria à la question, *qu'il avait cru faire une œuvre méritoire pour le ciel ; c'est ce que j'entendais dire à tous ces prêtres dans le palais.* Il persista constamment à dire que c'était l'Archevêque de Paris, les refus de sacrements, les disgraces du Parlement, qui l'avaient porté à ce parricide ; il le déclara encore à ses confesseurs. Ce malheureux n'était donc qu'un insensé fanatique, moins abominable à la vérité que *Ravaillac & Jean Châtel*, mais plus fou, & n'ayant pas plus de complices que ces deux énergumènes. Les seuls complices pour l'ordinaire de ces monstres, sont des fanatiques, dont les cervelles échauffées allument, sans le savoir,

p. 405.

un feu qui va embraser des esprits faibles, insensés & atroces. Quelques mots, dits au hasard, suffisent à cet embrasement. *Damiens* agit dans la même illusion que *Ravaillac*, & mourut dans les mêmes supplices.

28 Mars. Quel est donc l'effet du fanatisme, & le destin des Rois! *Henri III* & *Henri IV* sont assassinés, parce qu'ils ont soutenu leurs droits contre des prêtres. *Louis XV* est assassiné, parce qu'on lui reproche de n'avoir pas assez sévi contre un prêtre. Voilà trois Rois sur lesquels se sont portées des mains parricides, dans un pays renommé pour aimer ses Souverains.

Le pere, la femme, la fille de *Damiens*, quoiqu'innocents, furent bannis du Royaume, avec défense d'y revenir, sous peine d'être pendus. Tous ses parents furent obligés, par le même arrêt, de quitter leur nom de *Damiens* devenu exécrable.

Cet événement fit rentrer en eux-mêmes pour quelque-temps ceux qui, par leurs malheureuses querelles ecclésiastiques, avaient été la cause d'un si grand crime. On voyait trop évidemment ce que produisent l'esprit dogmatique & les fureurs de religion. Personne n'avait imaginé qu'une Bulle & des billets de confession pussent avoir des suites si hor-

CHAP. XXXVII.

ribles ; mais c'est ainsi que les démences & les fureurs des hommes sont liées ensemble. L'esprit des *Poltrot* & des *Jacques Clement*, qu'on avait cru anéanti, subsiste donc encore dans les ames féroces & ignorantes ! La raison pénétre en vain chez les principaux citoyens : le peuple est toujours porté au fanatisme ; & peut-être n'y a-t-il d'autre remède à cette contagion, que d'éclairer enfin le peuple même ; mais on l'entretient quelquefois dans des superstitions, & on voit ensuite avec étonnement ce que ces superstitions produisent.

Cependant seize Conseillers qui avaient donné leurs démissions, étaient envoyés en exil ; & l'un d'eux (†) qui était Clerc, & qui fut depuis Conseiller d'honneur, célébre pour son patriotisme & pour son éloquence, fonda une messe à perpetuité pour remercier DIEU d'avoir conservé la vie du Roi qui l'exilait.

On confina aussi plusieurs officiers du Parlement de Besançon dans différentes villes, pour avoir refusé l'enrégistrement d'un second vingtieme, & pour avoir donné un décret contre l'Intendant de la Province.

Le Roi, malgré l'attentat commis sur sa personne, malgré une guerre rui-

(†) *L'Abbé de Chauvelin.*

neuse, s'occupait toujours du soin d'étouffer les querelles des Parlements & du Clergé, essayant de contenir chaque état dans ses bornes, exilant encore l'archevêque de Paris, pour avoir contrevenu à ses loix dans la simple élection de la supérieure d'un couvent; rappellant ensuite ce prélat, & rendant toujours, par la modération, la fermeté plus respectable. Enfin, les affaires mêmes du Parlement de Paris s'accommodérent; les membres de ce corps, qui avaient donné leur démission, reprirent leurs charges & leurs fonctions: tout a paru tranquille au dedans, jusqu'à ce que le faux zèle & l'esprit de parti fasse naître de nouveaux troubles.

## CHAPITRE XXXVIII.

*Assassinat du Roi de Portugal. Jésuites chassés du Portugal, & ensuite de la France.*

UN ordre religieux ne devrait pas faire partie de l'histoire. Aucun historien de l'antiquité n'est entré dans le détail des établissements des prêtres de *Cybelle* ou de *Junon*. C'est un des malheurs de notre police européane, que les moines, destinés par leur Inf-

CHAP. XXXVIII.

titut à être ignorés, ayent fait autant de bruit que les Princes, soit par leurs immenses richesses, soit par les troubles qu'ils ont excités depuis leur fondation.

Les Jésuites étaient, comme on sait, les Souverains véritables du Paraguay, en reconnoissant le Roi d'Espagne. La Cour d'Espagne avait cedé, par un traité d'échange, quelques districts de ces contrées au Roi de Portugal *Joseph*, de la maison de *Bragance*. On accusa les Jésuites de s'y être opposés, & d'avoir fait révolter les peuplades qui devaient passer sous la domination portugaise. Ce grief, joint à beaucoup d'autres, fit chasser les Jésuites de la Cour de Lisbonne.

Quelque-tems après, la famille *Tavora*, & sur-tout le Duc d'*Aviero*, oncle de la jeune Comtesse *Ataïde d'Atougnia*; le vieux Marquis & la Marquise de *Tavora*, pere & mere de la jeune Comtesse; enfin le Comte *Ataïde* son époux, & un des fréres de cette Comtesse infortunée, croyant avoir reçu du Roi un outrage irréparable, ils résolurent de s'en venger. La vengeance s'accorde très-bien avec la superstition. Ceux qui méditent un grand attentat, cherchent parmi nous des casuistes & des confesseurs qui les encouragent. La famille qui pensait être outragée, s'a-

dressa à trois Jésuites, *Malagrida*, *Alexandre* & *Mathos*. Ces casuistes décidérent que ce n'était pas seulement un péché, qu'ils appellent *véniel*, de tuer le Roi (*).



Il est bon de savoir, pour l'intelligence de cette décision, que les casuistes distinguent entre les péchés qui ménent en enfer, & les péchés qui conduisent en purgatoire pour quelque-tems, entre les péchés que l'absolution d'un prêtre remet moyennant quelques priéres ou quelques aumônes, & les péchés qui sont remis sans aucune satisfaction. Les premiers sont *mortels*, les seconds sont *véniels*.

La confession auriculaire causa un parricide en Portugal, ainsi qu'elle en avait produits dans d'autres pays. Ce qui a été introduit pour expier les crimes, en a fait commettre. Telle est, comme on l'a déjà vû si souvent dans cette histoire, la déplorable condition humaine.

Les conjurés, munis de leurs pardons pour l'autre monde, attendirent le Roi qui revenait à Lisbonne, d'une petite maison de campagne, seul, sans domestiques, & la nuit; ils tirérent sur son carrosse, & blessérent dangereusement le Monarque.

---

(*) *C'est ce qui est rapporté dans l'Acordao ou déclaration authentique du Conseil royal de Lisbonne.*

CHAP. XXXVIII.

Tous les complices, excepté un domestique, furent arrêtés. Les uns périrent par la roue, les autres furent décapités. La jeune Comtesse *Ataïde*, dont le mari fut exécuté, alla par ordre du Roi pleurer dans un couvent, tant d'horribles malheurs dont elle passait pour être la cause. Les seuls Jésuites, qui avaient conseillé & autorisé l'assassinat du Roi par le moyen de la confession, moyen aussi dangereux que sacré, échappérent alors au supplice.

Le Portugal n'ayant pas encore reçu dans ce tems-là les lumiéres qui éclairent tant d'états en Europe, était plus soumis au Pape qu'un autre. Il n'était pas permis au Roi de faire condamner à la mort, par ses Juges, un moine parricide; il fallait avoir le consentement de Rome. Les autres peuples étaient dans le dix-huitiéme siécle, mais les Portugais semblaient être dans le douzieme.

La postérité aura peine à croire que le Roi de Portugal fit solliciter à Rome pendant plus d'un an la permission de faire juger chez lui des Jésuites ses sujets, & ne pût l'obtenir. La Cour de Lisbonne & celle de Rome furent longtems dans une querelle ouverte; on alla même jusqu'à se flatter que le Portugal secouerait un joug que l'Angleterre, son alliée & sa protectri-

ce, avait foulé aux pieds depuis si long-tems; mais le ministère portugais avait trop d'ennemis pour oser entreprendre ce que Londres avait exécuté : il montra à la fois une grande fermeté & une extrême condescendance.

Les Jésuites les plus coupables étaient en prison à Lisbonne ; le Roi les y laissa, & prit le parti d'envoyer à Rome tous les Jésuites de ses états. On les déclara bannis pour jamais du royaume : mais on n'osait livrer à mort les trois Jésuites accusés & convaincus de parricide. Le Roi fut réduit à l'expédient, de livrer du moins *Malagrida* à l'Inquisition, comme suspect d'avoir autrefois avancé quelques propositions téméraires, qui sentaient l'hérésie.

Les Dominicains, qui étaient Juges du saint office & assistants du grand inquisiteur, n'ont jamais aimé les Jésuites ; ils servirent le Roi mieux que n'avoit fait Rome. Ces Moines déterrerent un petit livre de la *vie heroique de Ste. Anne, mere de Marie, dicte au reverend pere Malagrida par Ste. Anne elle-même.* Elle lui avait déclaré que l'immaculée conception lui appartenait comme à sa fille, qu'elle avait parlé & pleuré dans le ventre de sa mere, & qu'elle avait fait pleurer les Chérubins. Tous les écrits de *Malagrida* étaient aussi sages : de plus il avait fait des pré-

CHAP. XXXVIII.

*Malagrida, Jésuite, brûlé 21 Septemb. 1761.*

dictions & des miracles ; & celui d'éprouver à l'âge de soixante & quinze ans des pollutions dans sa prison, n'était pas un des moindres. Tout cela lui fut reproché dans son procès ; & voilà pourquoi il fut condamné au feu, sans qu'on l'interrogeât seulement sur l'assassinat du Roi, parce que ce n'est qu'une faute contre un séculier, & que le reste est un crime contre DIEU. Ainsi l'excès du ridicule & de l'absurdité fut joint à l'excès d'horreur. Le coupable ne fut mis en jugement que comme un prophête, & ne fut brulé que pour avoir été fou, & non pas pour avoir eté paricide.

*Banqueroute des Jésuites en France.*

Tandis qu'on chassait les Jésuites du Portugal, cette avanture réveillait la haine qu'on leur portait en France, où ils ont été toujours puissans & détestés. Il arriva qu'un profès de leur Ordre, nommé *la Valette* : qui était le chef des Missions à la Martinique, & le plus fort commerçant des isles, fit une banqueroute de plus de trois millions. Les intéressés se pourvurent au Parlement de Paris. On crut découvrir alors que le Général Jésuite, résidant à Rome, gouverna t despotiquement les biens de la Societé. Le Parlement de Paris condamna ce Général, & tous les freres Jésuites solidaire-

ment, à payer la banqueroute de *la Valette.*

CHAP. XXXVIII.

*Les Parlements abolissent l'ordre.*

Ce procès, qui indigna la France contre les Jésuites, conduisit à examiner cet institut singulier, qui rendait ainsi un Général italien, maitre absolu des personnes & des fortunes d'une societé de Français. On fut surpris de voir que jamais l'Ordre des Jésuites n'avait été formellement reçu en France par la plûpart des Parlements du Royaume; on deterra leurs constitutions, & tous les Parlements les trouverent incompatibles avec les loix. Ils rappellerent alors toutes les anciennes plaintes faites contre cet Ordre, & plus de cinquante volumes de leurs décisions théologiques contre la sûreté de la vie des Rois. Les Jésuites ne se défendirent qu'en disant que les Jacobins & *St Thomas* en avaient écrit autant. Ils ne prouvaient par cette réponse autre chose, sinon que les Jacobins étaient repréhensibles comme eux. A l'égard de *Thomas d'Aquin*, il est canonisé; mais il y a dans sa *Somme ultramontaine* des décisions que les Parlements de France feraient brûler le jour de sa fête, si on voulait s'en servir pour troubler l'Etat. Comme il dit en divers endroits, que l'Eglise a le droit de déposer un Prince infidèle à l'Eglise, il permet en ce cas le parri-

cide. On peut avec de telles maximes gagner le paradis & la corde.

Le Roi daigna ſe mêler de l'affaire des Jéſuites, & pacifier encore cette querelle comme les autres. Il voulut par un édit réformer paternellement les Jéſuites en France ; mais on prétend que le Pape *Clement XIII*, ayant dit, qu'il fallait, ou qu'ils reſtaſſent comme ils étaient, ou qu'ils n'exiſtaſſent pas ; cette réponſe du Pape eſt ce qui les a perdus. On leur reprochait encore des aſſemblées ſecrettes. Le Roi les abandonna alors aux Parlements de ſon Royaume, qui tous, l'un après l'autre, leur ont ôté leurs colleges & leurs biens.

Les Parlements ne les ont condamnés que ſur quelques régles de leur inſtitut que le Roi pouvait réformer ; ſur des maximes horribles, il eſt vrai, mais mépriſées, publiées pour la plupart par des Jéſuites étrangers, & dèsavouées formellement depuis peu par les Jéſuites français.

Il y a toujours dans les grandes affaires un prétexte qu'on met en avant, & une cauſe véritable qu'on diſſimule. Le prétexte de la punition des Jéſuites, était le danger prétendu de leurs mauvais livres que perſonne ne lit : la cauſe était le crédit dont ils avaient long-temps abuſé. Il leur eſt arrivé dans

un siecle de lumiere & de modération, ce qui arriva aux Templiers dans un siecle d'ignorance & de barbarie: l'orgueil perdit les uns & les autres; mais les Jésuites ont été traités dans leur disgrace avec douceur, & les Templiers le furent avec cruauté. Enfin le Roi, par un édit solemnel en 1764, abolit dans ses Etats cet Ordre, qui avait toujours eu des personnages estimables, mais plus de brouillons; & qui fut pendant deux cents ans un sujet de discorde.

Ce n'est ni *Sanchez*, ni *Lessius*, ni *Escobar*, ni des absurdités de Casuistes qui ont perdu les Jésuites; c'est le *Tellier*, c'est la Bulle qui les a exterminés dans presque toute la France. La charrue que le Jésuite *le Tellier* avait fait passer sur les ruines de Port Royal a produit au bout de soixante ans les fruits qu'ils recueillent aujourd'hui: les persécutions que cet homme violent & fourbe avait excitées contre des hommes entêtés, a rendu les Jésuites exécrables à la France: exemple mémorable, mais qui ne corrigera aucun confesseur des Rois, quand il sera ce que sont presque tous les hommes à la cour, ambitieux & intrigants, & qu'il dirigera un Prince peu instruit, affaibli par la vieillesse.

L'Ordre des Jésuites fut ensuite chassé de tous les états du Roi d'Espagne, en Europe, en Asie, en Amérique, chassé des deux Siciles, chassé de Parme & de Malthe; preuve évidente qu'ils n'étaient pas aussi grands politiques qu'on le croyait. Jamais les moines n'ont été puissans, que par l'aveuglement des autres hommes; & les yeux ont commencé à s'ouvrir dans ce siecle. Ce qu'il y eut d'assez étrange dans leur désastre presqu'universel, c'est qu'ils furent proscrits dans le Portugal, pour avoir dégénéré de leur institut, & en France pour s'y être trop conformés. C'est qu'en Portugal on n'osait pas encore examiner un institut consacré par les Papes, & on l'osait en France. Il en résulte qu'un ordre religieux, parvenu à se faire haïr de tant de nations, est coupable de cette haine.



## CHAPITRE XXXIX.

*Des progrès de l'esprit humain dans le siecle de Louis XV.*

CHAP. XXXIX.

UN ordre entier aboli par la puissance séculière, la discipline de quelques autres ordres réformée par cette puissance, les divisions mêmes entre toute la magistrature & l'auto-

rité episcopale, ont fait voir combien de préjugés se sont dissipés, combien la science du gouvernement s'est étendue, & à quel point les esprits se sont éclairés. Les semences de cette science utile furent jettées dans le dernier siécle : elles ont germé de tous côtés dans celui-ci, jusqu'au fond des provinces, avec la véritable éloquence, qu'on ne connaissait guère qu'à Paris, & qui tout d'un coup a fleuri dans plusieurs villes ; témoins les discours sortis ou du parquet ou de l'assemblée des chambres de quelques parlements ; discours qui sont des chefs-d'œuvre (*a*) de l'art de penser & de s'exprimer, du moins à beaucoup d'égards. Du temps des *Dagueſſeau*, les seuls modèles étaient dans la capitale, & encore très-rares. Une raison supérieure s'est fait entendre dans nos derniers jours, du pied des Pyrenées au nord de la France. La philosophie, en rendant l'esprit plus juste, & en bannissant le ridicule d'une parure recherchée, a rendu plus d'une province l'émule de la capitale.

En général, le barreau a mieux connu cette jurisprudence universelle, puisée dans la nature, qui s'éléve audessus

(*a*) *Voyez les discours de Mrs. de Montclar, de la Chalotais, de Castillon, de Servant & d'autres.*

CHAP. XXXIX.

de toutes les loix de convention ou de ſimple autorité ; loix souvent dictées par les caprices ou par des besoins d'argent ; ressources dangereuses plus que loix utiles, qui se combattent sans cesse, & qui forment plutôt un chaos qu'un corps de législation.

Les Académies ont rendu service, en accoutumant les jeunes gens à la lecture, & en excitant, par des prix, leur génie avec leur émulation. La saine Physique a éclairé les arts nécessaires ; & ces arts ont commencé déjà à fermer les playes de l'Etat, causées par deux guerres funestes. Les étoffes se sont manufacturées à moins de frais, par les soins d'un des plus célèbres méchaniciens (*b*). Un académicien, encore plus utile (*c*) par les objets qu'il embrasse, a perfectionné beaucoup l'agriculture ; & un ministre éclairé a rendu enfin les bleds exportables, commerce nécessaire, défendu trop long-temps, & qui doit être contenu peut-être autant qu'encouragé.

Un autre académicien (*d*) a donné le moyen le plus avantageux de fournir à toutes les maisons de Paris l'eau qui leur manque, projet qui ne peut être

(*b*) *Mr. Vaucanson.*
(*c*) *Mr. Duhamel.*
(*d*) *Mr. Deparcieux.*

rejetté que par la pauvreté, ou par la négligence, ou par l'avarice.

Un médecin(*e*)a trouvé enfin le secret, long-temps cherché, de rendre l'eau de la mer potable. Il ne s'agit plus que de rendre cetre expérience assez facile, pour qu'on en puisse profiter en tout temps, sans trop de frais.

Si quelque invention peut suppléer à la connaissance qui nous est refusée des longitudes sur la mer, c'est celle du plus habile horloger de France (*f*) qui dispute cette invention à l'Angleterre. Mais il faut attendre que le temps mette son sceau à toutes ces découvertes : il n'en est pas d'une invention qui peut avoir son utilité & ses inconvénients, d'une découverte qui peut être contestée, d'une opinion qui peut être combattue, comme de ces grands monuments des beaux arts en poësie, en éloquence, en musique, en architecture, en sculpture, en peinture, qui forcent tout d'un coup le suffrage de toutes les nations, & qui s'assurent ceux de la postérité par un éclat que rien ne peut obscurcir.

Nous avons déjà parlé du célèbre dépôt des connaissances humaines, qui

(*e*) *Mr. Poissonnier.*
(*f*) *Mr. le Roi.*

CHAP. XXXIX.

a paru ſous le titre de dictionnaire encyclopédique. C'eſt une gloire éternelle pour, la nation, que des officiers de guerre ſur terre & ſur mer, d'anciens magiſtrats, des médecins qui connaiſſent la nature, de vrais doctes, quoique docteurs, des hommes de lettres dont le goût a rafiné les connaiſſances, des géomêtres, des phyſiciens aient tous concouru à ce travail auſſi utile que pénible, ſans aucune vue d'intérêt, ſans même rechercher la gloire, puiſque pluſieurs cachaient leurs noms : enfin, ſans être enſemble d'intelligence, & par conſéquent exempts de l'eſprit de parti.

Mais, ce qui eſt encore plus honorable pour la patrie, c'eſt que dans ce recueil immenſe, le bon l'emporte ſur le mauvais, ce qui n'était pas encore arrivé. Les perſécutions qu'il a eſſuyées ne ſont pas ſi honorables pour la France. Ce même malheureux eſprit de formes, mêlé d'orgueil, d'envie & d'ignorance, qui fit proſcrire l'imprimerie du temps de *Louis XI*, les ſpectacles ſous le grand *Henri IV*, les commencements de la ſaine philoſophie ſous *Louis XIII*; enfin l'émétique & l'inoculation : ce même eſprit, dis-je, ennemi de tout ce qui inſtruit, & de tout ce qui s'éleve, porta des coups preſque mortels à cette mémorable entrepriſe : il eſt parvenu

même

même à la rendre moins bonne qu'elle n'aurait été, en lui mettant des entraves dont il ne faut jamais enchaîner la raison; car on ne doit réprimer que la témérité & non la sage hardiesse, sans laquelle l'esprit humain ne peut faire aucun progrès. Il est certain que la connaissance de la nature, l'esprit de doute sur les fables anciennes, honorées du nom d'histoires, la saine métaphysique, dégagée des impertinences de l'école, sont les fruits de ce siècle, & que la raison s'est perfectionnée.

Il est vrai que toutes les tentatives n'ont pas été heureuses. Des voyages au bout du monde, pour constater une vérité que *Nevvton* avait démontrée dans son cabinet, ont laissé des doutes sur l'exactitude des mesures. L'entreprise du fer brut, forgé ou converti en acier, celle de faire éclore des animaux, à la maniére de l'Egypte, dans des climats trop différents de l'Egypte, beaucoup d'autres efforts pareils, ont fait perdre un temps précieux, & ruiné même quelques familles. Des systêmes trop hasardés ont défiguré des travaux qui auraient été très-utiles. On s'est fondé sur des expériences trompeuses, pour faire revivre cette ancienne erreur, que des animaux pouvaient naître sans germe. De là sont sorties des imaginations plus chimériques que ces ani-

maux. Les uns ont pouſſé l'abus de la découverte de *Nevvton* ſur l'attraction, juſqu'à dire que les enfants ſe forment par attraction dans le ventre de leurs mères. Les autres ont inventé des molécules organiques. On s'eſt emporté dans ſes vaines idées juſqu'à prétendre que les montagnes ont été formées par la mer ; ce qui eſt auſſi vrai que de dire, que la mer a été formée par les montagnes.

Qui croirait que des géomêtres ont été aſſez extravagants pour imaginer qu'en exaltant ſon ame, on pouvait voir l'avenir comme le préſent. Plus d'un Philoſophe, comme on l'a déjà dit ailleurs, a voulu, à l'exemple de *Deſcartes*, ſe mettre à la place de DIEU, & créer, comme lui, un monde avec la parole : mais bientôt ces folies de la philoſophie ſont réprouvées des ſages ; & même ces édifices fantaſtiques, détruits par la raiſon, laiſſent dans leurs ruines des matériaux, dont la raiſon même fait uſage.

Une extravagance pareille a infecté la morale. Il s'eſt trouvé des eſprits aſſez aveugles, pour ſapper tous les fondements de la ſociété, en croyant la réformer. On a été aſſez fou pour ſoutenir que le *tien* & *le mien* ſont des crimes, & qu'on ne doit point jouir de ſon travail ; que non-ſeulement tous les

hommes sont égaux, mais qu'ils ont perverti l'ordre de la nature, en se rassemblant; que l'homme est né pour être isolé comme une bête farouche; que les castors, les abeilles & les fourmis dérangent les loix éternelles, en vivant en république.

Ces impertinences, dignes de l'hôpital des fous, ont été quelque temps à la mode, comme des singes qu'on fait danser dans des foires. Elles ont été poussées jusqu'à ce point incroyable de démence atroce, qu'un je ne sçais quel charlatan sauvage a osé dire dans un projet d'éducation, (*) *qu'un Roi ne doit pas balancer à donner en mariage à son fils la fille du bourreau, si les goûts, les humeurs & les caractères se conviennent.*

La théologie n'a pas été à couvert de ces excès: des ouvrages dont la nature est d'être édifiants, sont devenus des libelles diffamatoires, qui ont même éprouvé la sévérité des Parlements, & qui devaient aussi être condamnés par toutes les académies, tant ils sont mal écrits.

Plus d'un abus semblable a infecté la littérature; une foule d'écrivains s'est égarée dans un style recherché, violent,

---

(*) *Ces propres paroles se trouvent dans le livre intitulé*, Emile ou de l'Education, *Tome IV. p.* 178.

CHAP. XXXIX.

inintelligible, ou dans la négligence totale de la grammaire. On est parvenu jusqu'à rendre Tacite ridicule : on a beaucoup écrit dans ce siécle; on avait du génie dans l'autre. La langue fut portée sous *Louis XIV.* au plus haut point de perfection, dans tous les genres, non pas en employant des termes nouveaux, inutiles, mais en se servant avec art de tous les mots nécessaires qui étaient en usage. Il est à craindre aujourd'hui que cette belle langue ne dégénere par cette malheureuse facilité d'écrire, que le siècle passé a donné aux siécles suivants; car les modèles produisent une foule d'imitateurs, & ces imitateurs cherchent toujours à mettre en paroles ce qui leur manque en génie. Ils défigurent le langage, ne pouvant l'embellir. La France sur-tout s'était distinguée dans le beau siécle de *Louis XIV*, par la perfection singuliére à laquelle *Racine* éleva le théatre, & par le charme de la parole qu'il porta à un dégré d'élégance & de pureté inconnu jusqu'à lui. Cependant on applaudit après lui à des piéces écrites aussi barbarement que ridiculement construites.

C'est contre cette decadence, que l'Académie française lutte continullement; elle préserve le bon goût d'une ruine totale, en n'accordant du moins des prix qu'à ce qui est écrit avec quel-

que pureté, & en réprouvant tout ce qui péche par le style. Il est vrai que les beaux arts qui donnérent tant de supériorité à la France sur les autres nations sont bien dégénérés, & peut-être ne pourrait-elle aujourd'hui se vanter d'aucun ouvrage supérieur sans le poëme des saisons, & sans le quinziéme chapitre de Bélisaire (s'il est permis de mettre la prose à côté de la plus élégante poësie). Mais enfin, la littérature, quoique souvent corrompue, occupe presque toute la jeunesse bien élevée; elle se répand dans les conditions qui l'ignoraient. C'est à elle qu'on doit l'éloignement des débauches grossiéres, & la conservation d'un reste de la politesse introduite dans la nation par *Louis XIV* & par sa mere. Cette littérature utile dans toutes les conditions de la vie, console même des calamités publiques, en arrêtant sur des objets agréables, l'esprit qui serait trop accablé de la contemplation des misères humaines.

*Fin du Tome second.*

Fin de la Table du Tome II.

